

71

blue 786

orange 393



LE COQ DU CLOCHER.

En vente à la même Librairie.

Ouvrages du même Auteur.

CÉSAR FALEMPIN

2 vol. in-8.

Le dernier des Commis-Voyageurs

2 vol. in-8.

PIERRE MOUTON

2 vol. in-8.

Sous Presse.

ÉDOUARD MONGERON

2 vol. in-8.

MARIE BRONTIN

2 vol. in-8.

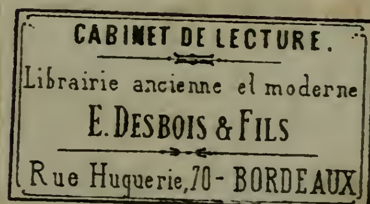
Impr. de E. Dépée, à Sceaux (Seine.)

LE COQ DU CLOCHER

PAR

L'AUTEUR DE JÉROME PATUROT.

I



PARIS,
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
Des Œuvres d'Alexandre Dumas, format in-18 anglais.
RUE VIVIENNE, 1,

1846

I

Il est des personnes qui ne plaisantent jamais en matière de géographie ; je viens faire un appel à leur indulgence. La magnanimité sied à l'érudition. Dans le cours de ce véridique récit, elles verront figurer des villes, des bourgs, des rivières qui ne sont portées sur aucune carte de France et semblent avoir été négligés par l'administration du cadastre. Le premier mouvement serait d'en conclure que

ces villes, rivières et bourgs n'existent pas et sont purement imaginaires ; je désire que l'on se tienne en garde contre ce jugement prématuré. Peut-être verra-t-on plus tard que la fiction tient, dans ce qui va suivre, moins de place qu'il ne semble, et que tout s'y empreint, au contraire, d'une incontestable réalité.

Que les géographes les plus scrupuleux veuillent donc me suivre à Saint-Sylvain, chef-lieu d'arrondissement, siége du tribunal de première instance et résidence du plus aimable sous-préfet qui se soit échappé des bancs du conseil-d'état. Qui a vu Saint-Sylvain une fois s'en souviendra toujours; jamais site n'enchanta à ce point le regard. La ville est peu de chose par elle-même; mais la nature lui a donné un cadre si coquet, l'a entourée de tant d'ombre et de verdure, a disposé les terrains qui l'entourent avec un art si merveilleux, a su ménager dans le jeu de la lumière et des eaux, dans les couleurs du rocher, dans les nuances

du feuillage une harmonie si grande et si parfaite, que l'on chercherait en vain sur toute l'étendue de la France, un vallon plus frais, plus riant, plus favorisé. Quand des sommets du Serrat point culminant de cette chaîne, l'œil plonge dans les profondeurs du bassin, Saint-Sylvain se montre au loin sous la forme d'un nid joyeux que presse une mousse abondante. Et quel paysage! Comme tout y a le sentiment de la vie et l'empreinte de la beauté? Où trouver des ruisseaux plus murmurants, des chênes plus sonores? Quel concert que celui de ces eaux tombant de rocher en rocher jusqu'à ce que l'Argentine les recueille, les apaise et les discipline? Est-il langage humain qui soit plus éloquent que ces mille bruits de la nature et ce mouvement régulier semblable aux pulsations de ses artères?

Quoique situé dans l'un des innombrables replis que forment nos montagnes du Centre, Saint-Sylvain n'est demeuré étranger à aucun

des rafinements de notre civilisation. Le site est pastoral ; les mœurs ne le sont guères. On a vu qu'il possède un sous-préfet ; il a, en outre, un député et une route royale, c'est-à-dire tous les moyens de perdition à l'usage de ce régime. Hélas! où sont aujourd'hui les villes que l'esprit du siècle n'a point visitées? Où se cachent les populations résolues à conserver leur robe d'innocence? La passion du bureau de tabac n'a-t-elle pas gagné les cœurs les plus naïfs, et le vertige du ruban ne monte-t-il pas aux têtes les plus champêtres? Saint-Sylvain a subi la loi commune : il a eu ses faiblesses. Aussi l'a-t-on comblé de routes et de ponts, de haras et de tableaux d'église. Quel arrondissement assez pur se lèvera pour l'accuser et lui jetera la première pierre?

Parmi les institutions que la marche des idées et la loi du progrès ont données à Saint-Sylvain, il convient de citer un établissement remarquable à plus d'un titre : c'est le *Café du*

Commerce, situé sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Il y a huit ans de cela, Saint-Sylvain en était aux premiers rudiments de l'industrie qui vit de la queue de billard et débite le petit verre. Trois ou quatre échoppes, blanchies à la chaux et pourvues de tables boiteuses, servaient de rendez-vous, les jours de marché ou de foire, aux voituriers des environs qui venaient s'y abreuver d'alcool épicé et d'abominable piquette. Quelques cartes servaient à distraire les loisirs des consommateurs, et portaient sur leur vélin les traces des longues impériales qu'elles avaient défrayées.

Longtemps Saint-Sylvain n'éprouva pas le besoin d'un établissement plus avancé. En vain les villes voisines se mettaient-elles au niveau des découvertes modernes : Saint-Sylvain ne s'en émouvait pas ; il persistait dans ses routines. Le gaz frappait à ses portes, il inondait de ses clartés les arrondissements limitrophes, il menaçait d'envahir jusqu'aux plus humbles

bourgs : Saint-Sylvain n'en paraissait pas ébranlé, il restait fidèle à ses institutions primitives. Les cartes du cabaret étaient toujours aussi onctueuses, l'alcool aussi âpre, le vin aussi frelaté, le local aussi nu.

Pour qu'une métamorphose s'opérât, il fallait le concours de deux circonstances qui se présentent rarement ensemble, et rarement aussi à l'état isolé : Il fallait un grand homme et un grand évènement. Quand le moment fut venu, Saint-Sylvain eut l'un et l'autre. Le grand homme se nommait Evariste Graindorge; il était le fils d'un riche meûnier de l'arrondissement. On sait quel prix attachent les paysans enrichis à ce que leurs enfants s'élèvent au-dessus de la condition paternelle. C'est à leurs yeux la sanction de leur fortune et le prix d'une vie consacrée au travail. Il règne peut-être dans ce sentiment plus de vanité que de tendresse, et il n'est pas rare que de tristes mécomptes en soient le fruit. Toujours est-il que

le père Graindorge se laissa aller comme un autre au désir de faire de son fils un savant, un avocat. Lui qui, en toute autre occasion, eût, comme on dit, fendu un liard en quatre, se montra le plus généreux des hommes quand il s'agit de l'éducation de son enfant. Ni Saint-Sylvain, ni le chef-lieu de la préfecture ne lui parurent dignes de former un tel élève ; il l'envoya à Paris, et donna l'ordre de ne rien épargner pour en faire un sujet d'élite.

C'est là que grandit Evariste, dans le centre des arts et des belles manières. Il s'y promena d'institution en institution, fréquemment chassé pour cause d'indiscipline et ne donnant à son auteur qu'une satisfaction, celle de lire sur ses bulletins trimestriels : *Santé parfaite*, seule faculté où l'enfant excellât. Quant au surplus, les notes avaient un caractère uniformément déplorable. Le grec ne figurait que pour mémoire ; le latin ne paraissait pas mieux traité. Cependant un jour Evariste connut les joies du triomphe ; il

obtint le premier prix de gymnastique. Ce fut un beau moment dans sa vie; son père en pleura de joie. Ce mot de gymnastique éblouit le meûnier; il aima mieux l'admirer que de le comprendre.

Au milieu de ces succès négatifs, Evariste devenait un fort bel homme, en prenant cette locution dans son sens le plus populaire. Ses épaules gagnaient chaque jour en majesté, sa figure s'ombrageait d'un duvet naissant. L'adolescence arriva; il fallut choisir une carrière. Le père Graindorge ne voulut pas en avoir le démenti; il s'était dit que son fils serait avocat, il tint bon et déclara qu'il le serait, dût-il y dépenser son dernier écu. Evariste reçut donc l'ordre de ne quitter Paris qu'avec le titre de licencié, et quand il pourrait se présenter en robe aux audiences de Saint-Sylvain. C'était faire au jeune homme une agréable violence; il avait pour la vie de l'école une vocation décidée et toutes les qualités qui la rendent

douce : une santé de fer, une gaîté inaltérable, des muscles à l'épreuve. Quant à l'argent, il connut bien vite les stratagêmes à l'aide desquels on le fait dériver de l'épargne paternelle. Sous le prétexte d'inscriptions, d'examens et de thèses, il arracha au meûnier des sommes suffisantes pour figurer avec honneur dans les estaminets du quartier latin et dans les bals soumis à la surveillance de la police. Au besoin et quand le père Graindorge se montrait plus rétif, Evariste faisait valoir la cherté des vivres, et le campagnard ne résistait pas à ce cri de détresse.

Dix ans se passèrent de la sorte sans que le vœu paternel fût exaucé. Non-seulement Evariste n'était point avocat, mais il ne prenait pas le chemin de le devenir. A la tête de deux inscriptions, il semblait s'être fait un devoir de ne pas dépasser ce nombre cabalistique. Il était du sang des Graindorge ; et, comme l'article 4 du Code civil, qui fixe les droits de l'*absent*, lui a paru l'idéal de toute justice, il s'était dit qu'il

s'en tiendrait là et ne pousserait pas plus loin ses recherches. Le père s'obstinant d'un côté, le fils de l'autre, la gageure aurait pu se prolonger longtemps : peut-être même Evariste serait-il parvenu au titre de doyen de l'école, si un incident inattendu ne lui eût suggéré d'autres idées et mis une autre ambition dans le cœur.

Parmi les camarades qu'il avait vu passer sur les bancs de la Faculté figurait un compatriote nommé Célestin Vauxbelles. Célestin appartenait à l'une des bonnes familles de Saint-Sylvain. Son père, mort jeune, lui avait laissé un nom honoré dans la magistrature. Entre Evariste et Célestin, les sympathies ne pouvaient naître que des contrastes. Celui-ci aimait l'étude autant que l'autre aimait les plaisirs ; il franchit rapidement tous les grades pendant qu'Evariste s'éternisait dans les avenues du Code civil. De retour à Saint-Sylvain, Célestin y ouvrit un cabinet et se forma une clientelle.

C'était un homme d'un sens droit, d'un esprit juste et pénétrant. Un seul défaut, défaut grave dans sa profession, semblait lui faire obstacle : sa parole se faisait jour avec peine; une timidité invincible paralysait chez lui l'improvisation et répandait du trouble dans ses idées. Vainement avait-il essayé de se vaincre; l'habitude n'avait pu triompher de l'instinct, et, malgré des qualités réelles, un grand fond de savoir et d'érudition, Célestin Vauxbelles n'en était pas moins condamné à être toute sa vie un orateur hésitant et malheureux. Nouveau point de contraste avec Evariste, dont l'éloquence n'était jamais en défaut!

Malgré cette opposition dans les goûts et dans les caractères, une liaison intime s'était formée entre les deux enfants de Saint-Sylvain. Evariste aimait Célestin à cause de ses qualités; Célestin aimait Evariste à cause de ses défauts. Aussi quand les succès de l'un et les échecs volontaires de l'autre les eurent séparés, s'engagea-

t-il entre eux une correspondance suivie. Il faut dire qu'Evariste se servait de Célestin pour exécuter quelques saignées au coffre-fort du père Graindorge, et justifier des sacrifices sans cesse renaissants. Le meûnier résistait d'abord, se fâchait tout rouge, malmenait l'envoyé de son fils, puis, comme il voulait à tout prix avoir un avocat dans la famille, il finissait par se calmer et délier les cordons de la bourse. Ces scènes se renouvelaient plusieurs fois dans le cours de l'année, sans que l'amitié de Célestin se montrât jamais lasse ni attiédie.

Evariste s'était promis de reconnaître un jour ce dévoûment, il n'attendait qu'une occasion ; elle s'offrit bientôt. Le député de Saint-Sylvain vint à mourir et cette mort ouvrit devant l'étudiant une foule de perspectives nouvelles. Il lui semblait que son père, en le tenant cloué sur l'étude du droit, lui faisait manquer sa vocation, qu'il était né pour autre chose que ces ergoteries stériles. C'était vers la

haute politique que l'entraînait son génie : il se sentait le don d'agiter la foule, de remuer les masses, de conduire une élection d'une manière triomphante. Non-pas qu'il y songeât pour lui-même : il se rendait trop de justice pour cela; mais il voulait mettre au service des autres ces dons de meneur, ces facultés de chef d'orchestre qui se manifestaient en lui, et naturellement ses préférences inclinèrent vers celui qui l'avait si souvent obligé et d'une manière si pleine de grâce.

Chez Evariste, l'exécution allait aussi vite que la pensée. Dès que sa détermination fut prise, il partit pour Saint-Sylvain. Qu'on juge de la surprise du père Graindorge! Avoir dépensé vingt mille francs pour obtenir un avocat, et ne pas même trouver un bachelier! Il se serait fâché sérieusement si son fils n'eût mis en jeu tous les ressorts de son éloquence. Evariste parla si longtemps et si bien, que le père fut obligé de convenir qu'à part la robe, il

avait tout de l'avocat. D'ailleurs Evariste était un beau brun, bien planté et de bonne mine, faisant plaisir à voir sous sa casquette à la bolivar et avec ses habits à larges basques. La mère Graindorge, la fille Graindorge, tout le monde en raffolait; comment le meûnier eût-il été seul de son avis contre tous et contre lui-même? Au fait, Evariste était son fils, et un fils à rendre un père orgueilleux. Il se résigna donc à croire que, faute d'un avocat, Saint-Sylvain ne périrait pas.

Les regrets furent moins vifs encore quand il fut témoin de l'effet qu'Evariste produisait dans la ville. Ses airs d'estaminet, ses temps de danse, ses pipes démesurées, ses costumes, ses casquettes surtout, firent révolution à Saint-Sylvain. On eût dit que le chef-lieu de l'arrondissement n'attendait que cela pour s'éveiller au sentiment de la civilisation et rompre avec les vieilles idées. On ne jura plus que par Évariste, il fut l'oracle du pays; il y régla tout

d'une façon souveraine. Les anciens de la ville voulurent résister ; à l'aide de quelques quolibets, Evariste les écrasa ; le ridicule en fit justice.

Maître du terrain, le fils Graindorge songea à réaliser ses projets. Déjà, par une foule de moyens indirects, il avait fait répandre au loin le bruit de la candidature de Célestin Vauxbelles, de manière à tenir la préfecture en échec et à l'amener à composition. Cette tactique avait eu un succès complet. Faute de candidats sérieux, l'administration ne savait quel parti prendre, et quand il s'en présenta un dont les opinions ne semblaient avoir rien d'hostile, elle trouva convenable de s'y rallier. C'était un premier triomphe pour Evariste ; il ne s'agissait plus que de le compléter.

Saint-Sylvain manquait d'un café qui pût servir à la jeunesse du lieu de point de rendez-vous, de centre d'action. On eût rougi de se réunir dans les cabarets où les voituriers des

environs venaient choquer leurs verres. Ce fut alors qu'Evariste institua le *Café du Commerce*, et qu'il y établit Gérenflot, garçon de moulin de son père. Au *Café du Commerce* s'organisa le mouvement électoral qui devait porter à la chambre des députés Célestin Vauxbelles, l'un des hommes qui ont le mieux fait leur chemin dans les fonctions publiques; Célestin Vauxbelles, création d'Evariste étudiant de dixième année et dictateur de Saint-Sylvain.

Ainsi, le *Café du Commerce* était né le jour où Saint-Sylvain avait eu à la fois un grand homme et un grand évènement. De là datait une ère nouvelle pour la ville. Ce n'est donc pas sans motif que ce récit commence devant un billard, au moment où Evariste démontre à la jeunesse assemblée la théorie des effets de queue et du carambolage par bandes.

LES DEUX CAMPS.

II

Le local où Evariste déployait ses grâces n'avait rien qui pût faire rougir un homme comme lui, élevé dans l'atmosphère des grands établissements de Paris. Gérenflot n'avait monté son café que sous l'inspiration du fils de Graindorge, et quoique cinq ans se fussent écoulés depuis le jour de l'ouverture, on voyait que le goût d'un connaisseur avait présidé au choix du matériel. Ainsi le billard avait des

blouses étroites et des bandes élastiques; toutes les queues étaient à procédé, en bois verni et garni de nacre. En fait d'accessoires, rien ne manquait : ni le bleu, ni la peau de chagrin, ni les râpes, ni les limes de diverses finesses. Evariste aimait l'ordre ; il portait cette passion dans les moindres détails de sa vie. Aussi exigea-t-il de Gérenflot que chaque joueur eût sa queue et chaque queue sa case, garantie par une serrure. Un ratelier de pipes, toutes pourvues d'un numéro, se défendait également contre les tentatives de promiscuité, à l'aide du plus ingénieux mécanisme. Ces précautions étaient autant d'hommages rendus au sentiment de la propriété et autant de gages donnés à la bonne harmonie de l'établissement.

Il faut le dire, au nombre de ses devoirs, Evariste plaçait en première ligne celui de maintenir la paix autour de lui et d'y créer des habitudes régulières. Au moment où nous sommes, son premier feu de jeunesse a fait

place à une ardeur réfléchie. Il ne garde de ses anciennes habitudes que ce qu'il en faut pour maintenir son ascendant sur la génération qui arrive. Ce qu'il faisait naguère par instinct, il le fait aujourd'hui par calcul. L'âge est venu, et avec lui le cortège des ambitions qu'il amène. C'est l'heure où l'activité se règle, où l'on cesse d'aimer le bruit pour le bruit, le mouvement pour le mouvement. Non pas qu'Evariste ait encore un but bien précis ; il éprouve seulement le besoin de s'en créer un. Jusqu'alors il a vécu un peu à l'aventure, heureux comme l'est un homme chez qui la santé déborde et qu'aucun excès n'ébranle, populaire comme un Lafayette, admiré comme un Napoléon, roi de Saint-Sylvain ou à peu près, respecté du sous-préfet qui le craint, adoré des femmes qui se l'arrachent ; le premier au billard, à la chasse, à la danse, enfin l'orgueil et la coqueluche du pays. Quoi de plus beau qu'un tel rôle, s' de pouvait durer éternellement ?

Mais toute grandeur passe ; Evariste le sait bien, c'est le seul souvenir qui lui soit resté de ses études sur l'histoire romaine. Trente-cinq ans ont sonné, c'est la limite des folies permises ; il n'y a plus alors qu'à se ménager une abdication décente. Voilà où visait désormais le plus illustre des Graindorge. Déjà il a choisi de sa main un adolescent, Jules Rieussec, pour le dresser à sa guise et le mettre en mesure de recueillir sa succession. Jules est un joli blond, distingué, élégant, d'un esprit railleur, d'un caractère résolu. Ces qualités l'ont désigné au choix d'Evariste ; il est devenu son lieutenant, son inséparable ; il commence à recueillir les fruits de cette adoption, et à jouir des prérogatives de ce titre.

C'est entre ces deux personnages, le maître et l'élève, que l'entretien vient de s'engager, dans l'une des salles de l'établissement de Génflot. La galerie est nombreuse, elle entoure illard sur lequel plane un nuage de fumée.

L'attention est portée à son comble ; il s'agit de quelques effets nouveaux dont Evariste poursuit la démonstration. Les athlètes sont en habit de combat, sans cravate, bras nus, la queue appuyée à l'épaule. Pour la cinquième fois, Evariste a passé la lime sur son arme favorite et plongé sa main dans une sebile de son pour anéantir jusqu'au dernier vestige de moiteur.

— Mon petit, dit-il à Jules Rieussec, ce carambolage est immanquable. Il n'y a qu'à prendre la bille en tête et un soupçon sur la droite. Veux-tu essayer, pour voir ?

— Volontiers, répondit Jules.

— Eh bien ! mon petit, continue Evariste, viens que je te place... Bon, t'y voilà. Maintenant, prends la rouge en trois quarts, et tu m'en diras des nouvelles.

Le jeune homme ajuste un instant, puis lâche le coup en usant de toute la vigueur de son poignet.

— Manqué ! mon petit, dit l'aigle de Saint-Sylvain. Trop de force ; pas assez lâché. C'est ce qui arrive toujours quand on n'y va pas avec aisance ; la bille n'obéit plus, ne rend pas, et puis bonsoir. Tiens, que je te donne une leçon.

En achevant ces mots, Evariste replace les billes et joint l'exemple à la démonstration. Par trois fois il recommence le coup, par trois fois il le réussit, aux applaudissements de la galerie.

—Voilà comme on manœuvre chez Manoury, dit-il, en jetant la queue sur le billard, comme un homme habitué à de pareils triomphes. Gérenflot, deux verres d'absynthe ; il faut consoler Jules de son échec.

Cette scène était terminée, et déjà les curieux qu'elle avait réunis autour du billard commençaient à se disperser quand Evariste Graindorge attira de nouveau l'attention sur lui.

— Gérenflot, s'écria-t-il en prenant sa plus belle voix de commandement.

Le maître du *Café du Commerce* comprit, au timbre de l'organe, qu'il y avait urgence; il s'empressa d'accourir.

— Me voici, monsieur Evariste, dit-il, en appuyant ces paroles d'un sourire démesuré.

— As-tu exécuté mes ordres pour demain? poursuivit le pacha du lieu. Est-ce en règle, Gérenflot?

— Oui, monsieur Evariste; je n'y aurais pas manqué, allez! dit l'humble industriel.

— Les pétards sont prêts, Gérenflot?

— Oui, monsieur Evariste.

— Les lampions aussi?

— Oui, monsieur Evariste.

— Tu auras des jeunes filles vêtues de blanc, Gérenflot.

— Nous aurons des jeunes filles vêtues de blanc, monsieur Évariste.

— Des bouquets de fleurs, Gérenflot?

— En masse! monsieur Evariste. On dévaste les jardins à trois lieues aux environs.

— C'est bien, retourne à tes fourneaux.

— Faites honneur, monsieur Evariste, dit le maître du *Café du Commerce*, en terminant ce dialogue par le plus profond des saluts.

Evariste Graindorge acheva son verre d'absynthe; puis, comme cette petite scène avait de nouveau amené autour de sa table une affluence de curieux, il se leva et prit une pose qui ne manquait pas de solennité.

— Messieurs, dit-il, c'est demain qu'arrive notre honorable député, Célestin Vauxbelles. Après une session des plus laborieuses, il vient se reposer au sein de sa ville natale, au milieu de ses commettants. Je ne vous rappellerai pas les titres de ce digne mandataire à la reconnaissance des habitants de Saint-Sylvain. Ces titres sont dans toutes les mémoires. L'arrondissement n'était rien, ne comptait pas, avant que Célestin Vauxbelles eût été appelé à le repré-

senter. On négligeait Saint-Sylvain comme s'il n'eût pas figuré sur la carte de France. Recueillez vos souvenirs, je vous en conjure; songez à ce qu'étaient vos routes, vos ponts, vos églises, et voyez tout ce que cela est aujourd'hui. Saint-Sylvain n'a pas formé, depuis quatre ans, un seul souhait qui n'ait été exaucé à l'instant même. La manne des faveurs n'est tombée nulle part d'une manière plus soutenue et avec plus d'abondance; je vous en prends tous à témoins.

— C'est évident, dit Jules Rieussec, qui avait pour emploi de donner la réplique à son illustre ami, tout ce qu'il y a de plus évident.

L'assemblée entière semblait s'associer à cette pensée; Evariste rencontrait un témoignage à peu près universel d'adhésion.

— En effet, répétait-on à la ronde, Célestin Vauxbelles a beaucoup fait pour le pays; c'est une justice à lui rendre.

— Oui, mais à quel prix, s'écria une voix.

De tout ce qui venait de se dire, Evariste ne recueillit que ces paroles malveillantes. Celui qui les avait prononcées était un homme de quarante ans, sec, jaune, bilieux, avec des petits yeux noirs doués de l'éclat inhérent à cette complexion. On pouvait lire sur ce visage un sentiment d'envie uni à un grand fonds d'opiniâtreté. Pendant que la masse des habitués formait un cercle empressé autour d'Evariste, le mécontent se tenait à l'écart, assis sur l'apui de la fenêtre et jetant à la ronde des regards ironiques. L'aigle de Saint-Sylvain comprit qu'il avait un adversaire en face ; cependant, il ne releva point le gant et passa outre :

— Messieurs, dit-il, il y a ici unanimité, à ce que je vois. Personne n'ose contester les services rendus par Célestin Vauxbelles. il a su obliger tout le monde ; il a donné satisfaction à tous les intérêts...

— Excepté à l'intérêt général, dit la voix réfractaire.

— Il a su, continue Evariste sans se déconcerter, porter toutes nos doléances devant l'administration, se faire écouter...

— Bah! dit la voix, on ne connaît pas la couleur de ses paroles.

Cette scène ne pouvait se prolonger plus longtemps; Evariste le sentit. Il fallait attaquer l'ennemi de front, prendre le taureau par les cornes. Les hostilités étaient trop directes, trop persistantes; il ne s'agissait plus d'une boutade, mais d'une véritable levée de boucliers.

Le personnage qui se livrait à ces interruptions systématiques se nommait Victor Simonneau, il était notaire à Saint-Sylvain. Depuis quelque temps, il régnait entre les Simonneau et les Graindorge une lutte d'influence qui peu à peu tournait à l'aigre et prenait un caractère menaçant. Tout ce que le député Vauxbelles faisait à l'intention des Simonneau était vu de

mauvais œil par les Graindorge, et les Graindorge ne pouvaient obtenir de faveur sans que les Simonneau en fussent jaloux jusqu'à la rage. Placé entre ces deux écueils, ne pouvant obliger ceux-ci sans mécontenter ceux-là, le député était le plus malheureux et le plus embarrassé des hommes. Toute sa tactique consistait à tenir la balance à peu près égale entre les deux familles, et à se maintenir en bonne odeur auprès de l'une et de l'autre par un prodige d'équilibre, incessamment renouvelé. C'était un jeu difficile et qui ne pouvait se prolonger longtemps. En effet, les Simonneau venaient de rompre. Un bureau de tabac donné à un protégé de Graindorge avait fait verser la mesure, et les interruptions obstinées du notaire étaient le prélude des hostilités.

Quand Evariste se fut bien assuré du fait et eut compris ce qu'il y avait de sérieux là-dessous, il changea sur-le-champ d'attitude, et, se tournant vers Victor Simonneau :

— Monsieur, lui dit-il avec une certaine emphase, si vous avez quelqu'accusation à porter contre notre honorable député, il vaut mieux vous en expliquer franchement que de procéder par voie d'insinuation. Les hommes d'honneur aiment mieux les coups d'épée que les coups d'épingle. Parlez.

Victor Simonneau n'était pas préparé à un rôle aussi hardi, aussi direct. Il lui répugnait de poser, d'être mis en scène. Célestin Vauxbelles lui avait rendu divers services, et pouvait lui en rendre encore. L'intention du notaire était moins de rompre que de faire sentir son joug; il voulait se tenir sur la réserve sans brûler ses vaisseaux. Aussi l'apostrophe d'Evariste eut-elle pour effet de le déconcerter. Il balbutia quelques reproches, mais en usant de précautions oratoires et se montrant prodigue de ménagements. Evariste triomphait, il tenait son adversaire courbé sous son regard dédaigneux.

— Eh bien ! monsieur Simonneau, disait-il, sont-ce là tous vos griefs ? N'avez-vous plus rien à reprocher à notre honorable représentant ?

— Mais son silence ! répliquait le notaire avec une certaine hésitation.

— Bah ! poursuivit Evariste, ne trouvez-vous donc pas que l'on parle suffisamment à la Chambre ? La famille des bavards n'y est-elle pas assez nombreuse ? En vérité, vous avez là un goût singulier.

— Mais encore, ajoutait le malheureux placé sur la sellette et livré aux regards de l'assemblée, encore faudrait-il donner signe de vie et fournir un témoignage d'influence !

— Je vous arrête là ! s'écria Evariste. Attendez une minute. Gérenflot, apportez le *Moniteur*. Monsieur Simonneau, ajouta l'orateur quand il se fut muni de la gigantesque feuille, lisez, je vous prie, ceci, pour servir à votre éducation. Vous y trouverez un rapport fait à

la Chambre des Députés par Célestin Vauxbelles.

— Un rapport ? dit le notaire.

— Oui Monsieur, ajouta Evariste, un rapport ! Vous ne vous attendiez pas à cela ! un rapport qui autorise la ville de Brives-la-Gaillarde à s'imposer d'un centime à l'extraordinaire.

— Sans doute, dit Simonneau ; mais c'est là bien peu de chose.

— Bien peu de chose, Monsieur ! s'écria Evariste du ton le plus solennel. Vous appelez peu de chose un fait aussi capital ! une ville que l'on autorise à s'imposer ! et à l'extraordinaire encore ! Vous ne voyez pas là une grande marque de confiance ! Monsieur, Monsieur, vous êtes bien difficile.

Le notaire ne pouvait pas continuer la lutte sur ce ton : il le comprit et se retira, laissant le champ libre à ses antagonistes et remettant à

un autre jour le soin de sa vengeance. Quant à Evariste, il était radieux, et, reprenant la parole :

— Messieurs, dit-il, pour répondre à d'indignes soupçons, je vous propose d'aller tous demain à cheval au-devant de notre député, jusqu'aux limites de l'arrondissement. Il faut qu'il entre à Saint-Sylvain sous l'escorte de ses amis ; c'est une vengeance digne de lui.

— Adopté ! adopté ! dit l'assemblée à l'unanimité.

— Gérenflot, ajouta Evariste, tu mettras en requisition tous les chevaux de la ville ; il faut que la journée de demain fasse époque dans les annales du pays.

Sur ces mots, le cercle des habitués se dispersa, et Graindorge resta seul avec son confident Rieussec.

— Jules, Jules, lui disait-il, tu l'as entendu ce Simonneau. Je le devine, voix-tu, je le

percé à jour, cet homme ; je sais à quoi il aspire.

— Eh bien ? répliqua Rieussec.

— Il veut être décoré, dit Evariste ; c'est clair comme de l'eau de roche.

UNE POPULATION EMPRESSÉE.

III

D'après les avis reçus à Saint-Sylvain, Célestin Vauxbelles ne pouvait faire son entrée dans le chef-lieu qu'à une heure assez avancée de la journée. Il avait choisi, comme moyen de transport, le briska de l'administration des postes, qui traversait d'ordinaire l'arrondissement entre cinq et neuf heures du soir. Evariste arrêta ses mesures en conséquence. Un rendez-vous fut pris pour quatre heures devant

l'établissement de Gérenflot ; on devait partir de là pour se porter à toute bride au devant de l'honorable mandataire.

Pendant tout le jour, une émotion inaccoutumée régna dans Saint-Sylvain ; les esprits y étaient sous l'empire de cette fièvre qui précède les grands évènements. Aucune ambition qui ne fût en émoi, aucune curiosité qui ne fût en effervescence. Chacun se préparait de son mieux, les uns au rôle d'acteur, les autres au rôle de témoin. Les hommes apprêtaient leurs placets, les femmes leurs toilettes. L'autorité municipale se trouvait alors entre les mains du père Graindorge, qui ne put s'empêcher de jeter un coup-d'œil sur son écharpe, et tint à s'assurer que rien n'avait terni l'éclat de cet insigne. La mère Graindorge avait commandé un bonnet pour la circonstance, et mademoiselle Anaïs Graindorge, fort jolie brune de vingt ans, modérait avec peine les élans d'une joie expressive. Même préoccupation, mêmes air de fête chez les Simonneau ; toutes

les cervelles étaient à l'envers. Il n'était pas jusqu'au sous-préfet qui ne se ressentît de cette disposition. Ce fonctionnaire comprenait qu'il allait être dominé ; sa fierté s'en alarmait par avance.

Quelques minutes avant l'heure assignée au rendez-vous équestre, Evariste se trouva devant l'établissement de Gérenflot. Celui-ci, en garçon ponctuel stationnait sur la place, à l'ombre d'un orme touffu ; il tenait par la bride le cheval du fils Graindorge, et poursuivait un long monologue en lui caressant le garrot. L'animal répondait à ces marques de sympathie par des airs de tête majestueux, et dirigeait ses regards vers toutes les issues comme s'il eût cherché un cavalier digne de lui. C'était un barbe croisé de Limousin, bête pleine de feu, élégante, avec des jarrets fins et secs , des yeux arabes, une tête menue et légèrement moutonnée. Evariste l'avait nommé Quiroga. Du plus loin que l'animal aperçut son maître, il se fit comme une

révolution dans ses allures. Gérenflot ne pouvait plus le contenir tant il témoignait d'impatience; les naseaux au vent, les oreilles en cornet, il battait la terre de ses pieds et couvrait son poitrail d'écume. Peut-être aurait-il rompu sa bride si Evariste ne se fut approché.

— Là, là, Quiroga! dit-il en promenant la main sur son encolure. Nous sommes bien méchant aujourd'hui.

L'animal tressaillit au son de cette voix, et agita la tète à plusieurs reprises en guise de salut. Cependant, Evariste s'était mis en selle et assurait ses étriers par un petit temps de voltige.

— Maintenant, Gérenflot, ajouta-t-il, va détacher Ariel.

Quiroga et Ariel étaient inséparables. Ce dernier était un beau lévrier d'Amérique, pure race du Pérou. Sa robe était nankin, tachetée de blanc; son poil, doux comme un duvet, devenait si peu fourni à la hauteur du poitrail que la chair en était presqu'à nu. Aucune famille de

lévrier ne peut prétendre à la beauté de ces races américaines, quand elles n'ont pas été abâtardies par le croisement ou fatiguées par le climat. Rien de plus doux et de plus expressif que leurs yeux, de plus élégant que leur tête fine et admirablement découpée. La charpente est pour ainsi dire à découvert chez eux : on les dirait tout os et muscles. Le râble s'élève en s'amoindrissant comme celui du lièvre et se termine par une queue dont on distingue les moindres vertèbres. Ariel appartenait à cette espèce et en était un échantillon fort distingué. A peine lui eut-on enlevé sa laisse qu'il s'échappa en bondissant et vint appuyer ses deux pattes sur l'étrier d'Evariste, comme pour lui demander un témoignage d'intérêt; puis, quand il eut satisfait à ce devoir, il se mit à gambader autour de Quiroga en faisant entendre un jappement aigre à la fois et sonore. Chaque mouvement de cet animal était d'une grâce exquise; il ne prenait pas une attitude qui n'eût l'air

d'être arrangée avec art et en vue pour ainsi dire d'un effet de scène. Il semblait poser.

Cependant la place se garnissait peu à peu de cavaliers ; l'escadron se formait, et il avait vraiment un fort bel aspect. Situé à peu de distance du Poitou et du Limousin, Saint-Sylvain n'est pas étranger à l'éducation chevaline. Ses prés naturels nourrissent des poulains et des pouliches qui jouissent d'une certaine réputation, et les éleveurs du pays envoient des sujets estimés aux provinces environnantes. Tout habitant aisé de Saint-Sylvain est donc connaisseur en fait de chevaux et a dans son écurie au moins une bête de choix. Aussi comptait-on devant l'établissement de Gérenflot vingt jeunes gens fort bien montés, lorsque quatre heures sonnèrent à la pendule du café. C'était le moment fixé pour le départ : Evariste avait déclaré que l'on n'attendrait personne. De Saint-Sylvain aux limites de l'arrondissement, on comptait cinq lieues de pays, et pour arriver à temps, il n'y avait pas

une minute à perdre. Quiroga, d'ailleurs, ne se possédait plus ; cette nombreuse compagnie le mettait hors de lui ; il en était comme énivré. Jamais Evariste, qui pouvait passer pour un cavalier accompli, n'avait eu autant de peine à le maîtriser ; l'animal lui trompait la main par des écarts inattendus, piaffait, pirouettait sur lui-même, se livrait enfin à des actes de révolte très caractérisés.

— Sois tranquille, mon mignon, tu vas payer cela, lui disait l'illustre Graindorge. Chacun son tour.

Puis, se retournant vers les cavaliers, échelonnés sur la place, et prenant ses grands airs de commandement.

— Tout le monde y est-il ? sommes-nous en nombre ? s'écria-t-il.

— Oui, répondit une voix.

— Eh bien ! en route ! ajouta Evariste.

Et, rendant la main à Quiroga, il s'élança du côté de la grande rue de Saint-Sylvain. Jules

Rieussec galoppait à ses côtés, le reste de l'escadron suivait. Ils venaient d'atteindre les portes de la ville quand un homme déboucha d'un chemin latéral et fit un mouvement pour se joindre à eux. C'était le notaire Simonneau, monté sur un bidet de famille; Evariste étonné ralentit l'allure de son cheval.

— Quoi vous ici? monsieur Victor, dit-il au nouveau venu! Vous des nôtres!

— Et pourquoi pas? répondit tranquillement le notaire en mettant son bidet en ligne. Suis-je de trop?

— Au contraire, dit Evariste, soyez le bienvenu, monsieur Victor; mais il me semble cependant qu'hier...

— Bah! un petit nuage, répliqua le notaire en brusquant l'explication et poussant sa bête pour se maintenir au niveau des autres cavaliers.

Evariste n'insista pas; seulement, il se pen-

cha vers Rieussec de manière à n'être entendu que de lui :

— Tu le vois, Jules, lui dit-il, tu le vois, le caffard, le jésuite. Hier, il faisait le matamore ; aujourd'hui, il saigne du nez. Si ça ne fait pas pitié !

— Que veux-tu, répondit Rieussec, un Simonneau sera toujours un Simonneau.

— Attends, continua Evariste en s'abandonnant au bouillonnement intérieur de sa colère ; attends, fils d'Escobar, je vais te servir un plat de ma façon. Je veux qu'il t'en souvienne de cette journée. Tu n'en sortiras que détérioré, si tu en sors. Jules, ajouta-t-il en se tournant avec vivacité vers son compagnon, les éperons dans le ventre de ton cheval, et à fond de train. Suivra qui pourra.

Prêchant d'exemple, Evariste rendit la bride à Quiroga, qui partit comme l'éclair et fit voler la poussière du chemin. Ariel bondissait autour

du cheval, enchanté de se trouver à pareille fête :

— Eh bien ! mon mignon, disait Graindorge à son noble animal, tu voulais manger du terrain, il y a un quart-d'heure. En voilà, manges-en ; ne te gêne pas ; les opinions sont libres.

Comme pour répondre à ce défi, le cheval dévorait l'espace. Sa robe noire se tachetait d'écume, ses naséaux semblaient exhaler du feu. Evariste avait d'abord peur que sa troupe ne pût pas soutenir cette allure ; mais au bruit des sabots qui résonnaient sur la chaussée, il comprit qu'il était suivi et maintint Quiroga au galop pendant les cinq lieues qui le séparaient des limites de l'arrondissement. Une fois arrivé au terme du voyage, on se compta ; Victor Simonneau manqua seul à l'appel ; le reste de l'escorte s'était vaillamment comporté. Quant au notaire, il avait d'abord essayé de suivre ; mais son bidet s'était positivement refusé à un

pareil excès. Au premier tournant du chemin on l'avait perdu de vue et il ne rejoignit la troupe qu'une heure après, exténué, harrassé, demandant grâce. Evariste fut impitoyable.

— A cheval, dit-il, voici la malle-poste. A cheval, et tant pis pour les traînards.

En effet la malle-poste arrivait et avec elle Célestin Vauxbelles. Il eut à peine le temps de distribuer çà et là quelques coups de chapeau et quelques poignées de main. Le courrier était en retard, il fallut se remettre en route à l'instant même. La voiture s'ébranla, l'escorte aussi. C'était pour le député un honneur dont il fallait se montrer vivement touché. Il comprit que son rôle commençait et qu'il convenait de se prodiguer pour des commettans aussi expansifs. Aussi crut-il de son devoir de tenir obstinément la tête hors de la portière et d'envoyer des mots charmants à l'adresse des cavaliers qui s'approchaient le plus des roues du briska. C'était trancher du bon prince, se dessiner en homme

qui connaît les champs et veut le bonheur de ceux qui les habitent.

— Bonjour, Touchard, disait-il à l'un ; vos foins ont-ils donné cette année? — Oui. — Allons, tant mieux.

— Phélipeaux, disait-il à un autre, de quoi a-t-il retourné dans la grossesse de votre femme? est-ce un garçon, est-ce une fille?

— Un garçon, monsieur Vauxbelles, faites honneur, répliquait Phélipeaux.

— A la bonne heure, disait le député, vous avez eu la main heureuse cette fois. J'en ferai mon compliment à madame Phélipeaux.

Quant à Evariste, il n'avait échangé que deux mots avec Célestin, mais ces deux mots témoignaient de l'état de son âme.

— J'ai à te parler, lui avait-il dit.

— Tu sais que je suis à tes ordres, répondit de Vauxbelles.

Le trajet se continua ainsi sans incident remarquable. Seulement à une lieue de Saint-

Sylvain, un épisode presque inaperçu jeta une petite diversion dans cette scène. A cette distance se trouve une maison de campagne que l'on désigne dans le pays sous le nom de la Chênaie; c'est un ancien château dont une aile a été restaurée à la moderne, et qu'entourent quelques hectares de prairies. Un pavillon en façade sur la grande route en forme une dépendance. Au moment où la malle-poste passait devant ce bâtiment isolé, on put voir derrière les persiennes du pavillon s'agiter un mouchoir blanc, et Célestin Vauxbelles déploya le sien presque à la même seconde. Etait-ce un pur effet du hasard, ou y avait-il en cela quelque préméditation! C'est ce que se demandait Jules Rieussec, qui seul avait surpris cette circonstance fugitive.

Quand on arriva à Saint-Sylvain, la nuit était presque close, et Gérenflot en avait profité pour inonder de lampions la porte de son établissement. La maison d'habitation de Célestin

Vauxbelles, placée en face du *Café du Commerce*, venait d'être mise également au régime d'une illumination extraordinaire. Sur le seuil de la porte se tenaient douze jeunes filles vêtues de blanc et munies de bouquets démesurés. Toute la musique du pays, violons, clarinettes et orgues de barbarie, se livrait à d'abominables sérénades. Gérenflot avait, en outre, placé les vauriens des environs à la tête de vingt douzaines de pétards qu'ils envoyaient dans les jambes des musiciens et parmi les demoiselles d'honneur, effrayées de cette mousqueterie. Enfin trois salves annoncèrent l'arrivée de la malle-poste et accompagnèrent l'honorable député jusque sur le seuil de son logement.

Ce fut au milieu de pareils honneurs que Célestin Vauxbelles fit son entrée dans Saint-Sylvain. A peine avait-il mis le pied hors de la voiture qu'il se vit ébloui de clartés, accablé de fleurs et embrassé à la ronde par les plus jolies filles de la localité. Anaïs Graindorge donna

l'impulsion avec un entraînement qui fit réfléchir son frère.

— Diable ! se dit-il, comme elle y va, cette petite ! Voilà bien mon sang, je me reconnais. Au fait, pourquoi pas ? ajoutait-il, c'est une affaire qui peut s'arranger. Peste, quelle commère ! Un député ! excusez du peu.

Evariste accompagna Célestin jusque dans son salon où se trouvaient réunies les autorités de Saint-Sylvain. Pour se délivrer de tant d'importuns, le député fut obligé d'invoquer les droits du voyageur, les fatigues de la route, l'heure avancée, le besoin du repos. Chacun, avant de le quitter, voulut pourtant obtenir au moins une poignée de main ou lui glisser quelques mots à l'oreille. Victor Simonneau, qui avait soutenu en héros les épreuves de cette journée et qui devait y perdre un bidet de famille à demi mort sous lui, entraîna le représentant de Saint-Sylvain dans l'embrasure

d'une croisée, et là, prenant le ton d'un homme pénétré et malheureux :

— Monsieur Célestin, lui dit-il, les Graindorge deviennent insupportables; il faudra choisir entre eux et nous.

Quant à Evariste, resté le dernier et comme un ami de la maison qui a des droits sans limites, il ne quitta pas Vauxbelles sans lui dire :

— Célestin, j'en ai par-dessus la tête de ces Simonneau; il est temps d'en finir, vois-tu.

Le député de Saint-Sylvain se coucha sur cette double requête. Ainsi, dès le début, son triomphe s'imprégnait d'amertume et ses palmes se mélangeaient de soucis.

LES VISIONS DE GÉRENFLOT.

IV

Il n'est point ici-bas d'éclat qui ne passe ni de bruit qui ne s'apaise. Saint-Sylvain l'éprouvait ; l'ombre et le silence y régnaient de nouveau, et semblaient être plus profonds par l'effet du contraste. Les dernières portes se fermaient au loin ; les lumières s'éteignaient une à une. La ville s'endormait, et l'on eût dit qu'à raison des excès de la journée son sommeil était plus pesant que de coutume.

Lorsque dix heures sonnèrent au timbre de la cathédrale, une seule maison protestait encore contre ce repos et se défendait contre ces ténèbres : c'était celle où Gérenflot avait placé le siége de son industrie. Le digne garçon s'était montré si généreux en matière de suif que son illumination durait plus que la fête, et dépassait les limites du programme. Disposés sur l'auvent du café, huit lampions continuaient à exhaler une fumée âcre, mêlée de lueurs vacillantes, et le propriétaire de l'établissement contemplait ce spectacle avec l'orgueil que fait naître dans une âme bien placée le sentiment du devoir accompli :

— J'espère qu'elle a été un peu soignée, la réception, se disait-il. Six livres dix sous d'éclairage, sans compter la mousquetade et l'artifice. C'était digne d'un prince du sang !

Cependant l'accent de satisfaction qui éclatait dans ces paroles ne se soutint pas et fit place

d'une manière soudaine à un appel suppliant et presque douloureux.

— Mon Dieu ! s'écria Gérenflot, que vois-je là ? Vite, Gervaise, vite ici avec un fallot.

Celle à qui s'adressait ce cri de détresse était une jeune femme occupée à mettre tout en ordre sur le comptoir du café. D'une main adroite et agile, elle essuyait les flacons garnis de liqueur, renouvelait l'eau de la jardinière, recueillait l'argenterie, comptait sa recette du jour, enfin donnait à toute chose les derniers soins et le dernier coup-d'œil. Quelque absorbée qu'elle parût dans cette besogne, son attention était néanmoins partagée, et de temps à autre elle jetait vers les croisées, qui s'ouvraient sur le jardin, des regards soucieux et furtifs.

Au ton de commandement que Gérenflot avait pris en l'appelant à son aide, il était facile de deviner qu'un droit formel enchaînait cette jeune femme à ses ordres. En effet Gervaise appartenait à Gérenflot en vertu des pouvoirs que

délèguent la loi et l'église, et lui devait obéissance aux termes de l'article 215 du Code civil. C'est Evariste qui avait fait autrefois ce mariage, et comme Gervaise était un beau brin de fille, le garçon de moulin avait trouvé l'affaire fort à son gré. Evariste d'ailleurs ne protégeait pas à demi; il dotait Gervaise et lui donnait le café pour bouquet de noce. Pouvait-il faire moins? Gervaise Crétu était la fille d'un fermier des Graindorge, la filleule de sa mère; elle avait grandi sous ses yeux, traitée comme un enfant de la maison, sur le pied de cette domesticité famlière et affectueuse qui subsiste encore dans quelques-unes de nos provinces. Ainsi Gérenflot tenait tout de la main de son protecteur; une position, un établissement, une dot et une femme. Que de titres à une reconnaissance sans limites!

Mise en relief par ce petit évènement, Gervaise ne s'était pas montrée au-dessous de sa fortune. Quelques mois avaient suffi pour chan-

ger la naïve paysanne en dame de comptoir et remplacer la gaucherie par un certain manège. A ce jeu-là, les femmes vont si naturellement et si vite ; elles y déploient tant de ressources et tant d'instinct ! Gervaise ne donnait pas de démenti à son sexe ; elle avait déjà des airs de tête qu'une marquise n'eût point désavoués, des sourires et des grâces qui enchantaient les clients de Gérenflot. Ces succès faisaient l'orgueil et la joie du mari ; il voyait un bel avenir s'ouvrir devant ses sirops et ses limonades. La fleur de Saint-Sylvain était comme enchaînée au comptoir de sa femme ; la jeunesse donnait l'impulsion, les hommes graves s'en défendaient avec peine. Les yeux de Gervaise avaient fait des ravages au sein du tribunal ; les contributions indirectes y résistaient mollement ; le conservateur des hypothèques allait capituler ; la gendarmerie même semblait atteinte dans la personne de ses chefs. Ainsi la magistrature, l'administration et l'armée payaient à l'établisse-

ment un tribut de demi-tasses et de petits verres dont Gérenflot était fier à bon droit. Evariste seul se montrait plus sévère sur le choix des moyens et n'acceptait pas cette vogue à tout prix : il armait la jalousie de Gérenflot et le dressait à un système de surveillance.

Au bout de quatre ans d'exercice, Gervaise connaissait tous les secrets du métier ; elle en eût remontré aux limonadières les plus accomplies. Personne ne jouait de la prunelle avec plus d'à-propos, et jusqu'à la limite permise. Souple comme une couleuvre, elle savait se dégager à temps quand la familiarité allait trop loin et annuler le sens des privautés souffertes en public, en y admettant à peu près tout le monde. C'était de la coquetterie champêtre, la plus raffinée et la plus profonde de toutes. Pour mieux assurer son empire, Gervaise ne se négligeait jamais ; elle prenait de sa personne un soin minutieux, et imaginait des toilettes charmantes. En cela, rien ne la guidait que son ins-

tinct, mais il était sûr. Avec un goût naturel, elle mêlait aux modes de la ville quelques atours villageois, et se composait ainsi des costumes de fantaisie qui lui allaient à ravir. Ses bonnets à la paysanne faisaient ressortir les boucles moirées de ses cheveux blonds, ses traits fins et délicats, une bouche toujours prête au sourire et des yeux à incendier une garnison. Son fichu volontiers transparent, ses jupes toujours courtes, ses bras souvent découverts, tout contribuait à répandre sur elle un attrait singulier, quelque chose de délicat et de savoureux, où se confondaient l'élégance des villes et la sève des champs. On eût dit un sauvageon couronné d'une greffe magnifique.

Telle était cette Gervaise, dont Gérenflot réclamait l'assistance avec une voix éplorée. L'appel était si plaintif, si déchirant, que la jeune femme crut à un assassinat, ou tout au moins à un incendie. Elle s'empara vivement du fallot, s'élança du côté de la porte, et se trouva en

face de son mari, qu'éclaira soudainement la lumière dont elle était armée. Gérenflot semblait anéanti : les bras croisés sur sa poitrine, la tête courbée sous le poids d'une vision fatale, il ne détachait pas les yeux de la façade de son établissement, et semblait y lire son arrêt, écrit dans les dernières lueurs des lampions.

— Eh bien, notre homme, dit Gervaise, qu'est-ce donc? T'as la figure d'un spectre; qui te bouleverse ainsi ?

— Tiens, vois, répliqua l'infortuné Gérenflot, en dirigeant sa main vers les panneaux et l'enseigne du *Café du Commerce*.

— Et puis! dit Gervaise, dont les yeux ne s'étaient point faits encore à l'obscurité.

— Tu ne vois pas? ajouta Gérenflot.

— Non, répondit sa femme.

Le malheureux prit le fallot et le porta avec vivacité vers la boiserie extérieure, puis exhalant un soupir qui semblait tiré du fond de ses entrailles :

— Regarde, maintenant, dit-il à sa femme.

Gervaise examina mieux et comprit le motif de cette sombre douleur. En développant à l'excès le chapitre des lampions, Gérenflot avait voulu sans doute faire un acte politique, et prouver qu'il ne reculait devant aucun sacrifice quand il s'agissait de ses opinions. Mais ce dévoûment n'était pas aveugle, irréfléchi, et il n'avait jamais entendu le pousser jusqu'à la détérioration de son mobilier. Or, le suif officiel, livré aux lois de l'équilibre et favorisé par la pente, s'était évertué en se liquéfiant et, tombant goutte à goutte, soit sur l'enseigne, soit sur les panneaux extérieurs, il y avait formé une suite de cristallisations qui semblaient empruntées aux décors de l'art gothique. Les lettres de l'enseigne en étaient souillées; le nom même de Gérenflot disparaissait sous cette immonde enveloppe. Quant aux panneaux que décoraient des queues de billard, groupées avec un art infini, ils étaient sillonnés dans toute

leur longueur par d'odieuses stalactites. C'était une véritable profanation : une âme plus forte que celle de Gérenflot en eût été ébranlée.

— Eh bien! s'écria-t-il, tu le vois maintenant. Nous avons une enseigne au saindoux ; il ne reste plus qu'à la sauter à la poêle. Gueux de lampions !

Gervaise chercha vainement à calmer son mari, à adoucir sa blessure, à l'arracher à ce spectacle.

— Non, disait Gérenflot, je ne me coucherai pas que tout ne soit en ordre. J'y passerai la nuit s'il le faut. Ah bien oui ! dormir quand on a sur le cœur une pareille ordure ! Et puis, que dirait M. Evariste ?

Depuis un moment, la jeune femme n'était plus à l'entretien ; elle avait entendu au loin, et dans la direction du jardin attenant au café, un bruit qu'elle semblait attendre. Rentrer dans la salle et voler vers la croisée entr'ouverte fut l'affaire d'un instant.

— Chut ! dit-elle.

Tout se tut ; elle revint plus tranquille et prit ces manières de chatte à l'usage des femmes qui veulent endormir les soupçons :

— Veux-tu que je t'aide, notre homme, disait-elle ?

— Non, Gervaise, répliqua le digne Gérenflot ; je m'en tirerai bien tout seul. Va te mettre au lit, ma petite. Tu as eu assez de mal aujourd'hui.

— As-tu au moins tout ce qu'il te faut, dit la jeune femme en insistant pour la forme ?

— Oui, Gervaise, répondit Gérenflot, qui disposait déjà la double échelle le long de la façade. Porte-moi seulement le baquet de la cuisine.

Elle obéit, puis se retira en prêtant l'oreille à tous les bruits. Pendant ce temps Gérenflot gravissait les barreaux de son échelle et se livrait avec une ardeur fiévreuse à un lessivage général de ses boiseries :

— Voilà un métier, se disait-il! Faire peau neuve à onze heures du soir! Travailler la nuit comme les voleurs et les chouettes! M. Célestin peut dire qu'il me la coûte belle! On me nommerait n'importe quoi, maréchal ou capitaine de pompiers, qu'on ne ferait rien de trop. Mais ça ne retourne jamais pour nous autres, pauvres gens. J'y perdrais vingt enseignes qu'on ne m'en saurait pas plus de gré. Ah! si ce n'était pas pour M. Evariste, ajouta-t-il avec un soupir qui partait du cœur, il y a longtemps que je lui aurais tourné le dos à ce gouvernement. Un peu que je dégraderais mon enseigne pour ses beaux yeux.

Il fallait que la douleur fût bien vive chez Gérenflot pour l'amener à une révolte aussi caractérisée. Ces plaintes le soulageaient; il y trouvait une force nouvelle pour faire disparaître les corps étrangers qui déshonoraient sa façade. Cependant, à mesure que l'enseigne reprenait son aspect et que les panneaux se dé-

barrassaient de leur couche impure, il sentait renaître chez lui de meilleurs sentiments. A minuit, quand son œuvre de restauration fut achevée, la paix était rentrée dans son âme et le calme dans son opinion. Un seul souvenir survécut à cette épreuve : celui d'une journée bien remplie.

— Je puis aller me coucher maintenant, se dit-il avec un épanouissement visible ; voilà de la bonne besogne.

En effet, l'honnête industriel venait de rentrer ses ustensiles, et, après un coup-d'œil jeté autour de lui, il ajustait le dernier panneau de sa boutique, lorsqu'un léger bruit éveilla son attention. La porte de M. Vauxbelles, située en face de la sienne, semblait crier sur ses gonds, il dirigea les yeux de ce côté. Un homme sortit de la maison, et Gérenflot, de la distance où il était, crut reconnaître le député :

— M. Célestin, se dit-il sous le coup d'une

première surprise. Bah! pas possible! A ces heures? A peine arrivé de voyage!

Cependant, la curiosité s'en mêla, et donna à Gérenflot l'idée de s'assurer du fait. Il acheva de fermer son café, et, faisant le moins de bruit possible, il revint se mettre en observation à peu de distance de la maison de M. Vauxbelles. Dans l'une des ruelles latérales se trouvait une écurie; Gérenflot en vit déboucher un homme qui tenait un cheval par la bride, et se mit en selle avec quelques précautions. Cette fois, il n'y avait pas à en douter; Gérenflot avait reconnu le député : c'était lui; plus d'incertitude, plus de doute. Intrigué, il le suivit à quelque distance. Le cavalier maintenait sa monture au pas, comme s'il eût craint d'éveiller l'attention, et se dirigeait hors de Saint-Sylvain. Quand il eut dépassé les dernières maisons, et qu'il se trouva en rase campagne, il piqua des deux et disparut. Gérenflot le vit s'évanouir dans un nuage de poussière :

— Bon voyage ! s'écria-t-il. Est-il étonnant, ce M. Célestin ? Où diable peut-il aller à ces heures ! Il faut qu'il ait oublié quelque chose à Paris.

Cette apparition avait jeté Gérenflot dans une profonde surprise ; aussi revint-il fort tourmenté du côté de son domicile. Pour regagner ses pénates, il devait longer le jardin du café, et entrer par une porte latérale. Ce jardin, annexe de son établissement, était contigu à ceux des maisons voisines, et ne s'en trouvait séparé que par une haie vive. Cette disposition était générale pour toutes les habitations de Saint-Sylvain. Chacun avait ainsi sous sa main un petit carré de verdure, arrangé tantôt en verger, tantôt en potager, et qui allait aboutir aux eaux de l'Argentine. Parfois même, de jardin à jardin, il régnait des communications tolérées par l'usage ou ménagées pour la commodité des relations.

Gérenflot s'apprêtait donc à rentrer chez

lui, et il introduisait sa clé dans la porte de son domicile quand il lui sembla entendre quelque bruit du côté du jardin. Il entra et ne vit personne. Les feuilles de la haie gardaient seules un balancement difficile à expliquer. L'âme de Gérenflot n'était pas prompte au soupçon; aussi passa-t-il outre et se dirigea-t-il vers le corps du logis. Là, une nouvelle surprise l'attendait. Un chien passa près de lui à le raser, et, d'un bond extraordinaire, franchit la haie et disparut dans le jardin de la maison voisine. Gérenflot connaissait trop bien les allures de cet animal pour prendre le change sur son compte.

— Tiens! dit-il, c'est Ariel! Ariel ici!

Ce fut la seule réflexion que cette rencontre arracha à la philosophie de Gérenflot. Cependant les aventures de cette nuit avaient laissé quelques traces dans son esprit, et il éprouvait quelque peine à se rendre compte de ces apparitions successives.

— Au fait, se disait-il, voilà bien des mystères : M. Vauxbelles qui monte à cheval à une heure du matin ; Ariel qui vient faire des promenades par dessus nos haies. Toute la ville serait donc en l'air à ce compte. Allons, mon pauvre Gérenflot, autant croire que tu as la berlue.

LES GUELFES ET LES GIBELINS.

V

La guerre intestine dont Saint-Sylvain était menacé couvait depuis longtemps dans les esprits comme la foudre dans les flancs des nues. Bien des signes en avaient trahi l'approche et dénoncé les progrès. On se sentait à la veille de l'un de ces évènements qui changent le sort des empires, de l'une de ces convulsions qui ébranlent un pays jusque dans ses fondements. Ainsi devait être l'Angleterre au moment où éclata la lutte des deux roses; l'Italie, quand

elle se partagea entre les Guelfes et les Gibelins.

La nomination de Célestin Vauxbelles, au moment où il se mit pour la première fois sur les rangs, avait été une sorte de surprise. L'arrondissement était pris au dépourvu, il n'eut pas le temps de se reconnaître. L'audace d'Evariste fit merveille dans un pareil moment; agissant lorsque personne n'agissait, il eut toutes les gloires de la campagne et tous les honneurs du résultat. C'était l'heure où notre héros arrivait de Paris avec ses prestiges et tournait toutes les têtes de la jeunesse du lieu. Il avait la vogue; son candidat l'eut aussi. Evariste ne s'ent tint pas là ; il parcourut les environs et se montra bon prince vis-à-vis des fermiers, s'inonda de piquette sans froncer le sourcil, parla des avoines en connaisseur, des sainfoins, des trèfles, des luzernes comme un ami de la nature, et réalisa à peu de frais la conquête de tous ces braves gens. Dès lors l'élection changea de caractère, elle devint une espèce d'acclama-

tion. Célestin Vauxbelles fut porté sur le pavois parlementaire.

Une fois élu, il lui était impossible de méconnaître la main qui l'avait porté là. Il était l'œuvre d'Evariste, rien de plus; Evariste pouvait le briser comme il l'avait élevé. Ce sentiment pesa sur la carrière de Vauxbelles ; il s'habitua à envisager toutes les questions au point de vue d'Evariste. Eût-il voulu secouer cette chaîne, se dérober à cet asservissement, que son protecteur l'eût rappelé sans pitié aux circonstances de son origine. De là un renversement de rôles : Graindorge dominant la politique de Célestin, Célestin faisant à Paris les affaires de Graindorge. Ce fut ainsi qu'Evariste prit une part indirecte aux débats du droit de visite, tandis que Vauxbelles modifiait le personnel des administrations de Saint-Sylvain au gré de son ami.

Pour justifier ces procédés, Evariste s'était créé une théorie qu'il poussait jusqu'à l'abus.

Il posait en principe que, dans l'intérêt de Vaux-belles, on ne pouvait donner trop d'importance aux Graindorge. L'idée ne manquait pas d'originalité ; elle mettait d'un seul côté les bénéfices de la position et l'auréole du désintéressement. Ainsi pour que Célestin fût député à toujours, il fallait que les Graindorge remplissent Saint-Sylvain du bruit de leur nom et de leur pouvoir ; aucune influence ne devait subsister près de celle-ci. C'était un soleil jaloux qui excluait tous les astres secondaires.

Fortifier les Graindorge, tel était le refrain d'Evariste. Hors de là il n'apercevait que désastre pour Célestin. Il répétait que fonder sa fortune sur le sable mouvant de l'enthousiasme était le fait d'un cœur imprévoyant et que les sages du siècle aimaient mieux se fier au ciment de l'intérêt. Il avait d'ailleurs sur le régime constitutionnel les idées d'un homme sur lequel les préjugés ont peu d'empire ; il avait vu de près la chambre des députés et en parlait en

esprit fort qui a su pénétrer le but de l'institution. A l'en croire, il fallait envisager ces choses de très haut, probablement du haut des tribunes publiques, et user sans scrupule et sans réserve des moyens d'action que ce régime met à la merci des députés.

On devine ce qu'avait pu faire Vauxbelles sous le feu de ces beaux systèmes. Au fond, c'était un cœur honnête et qui, avec plus de liberté, aurait suivi un meilleur chemin. Le bien y dominait : il en avait la volonté, mais non la force. Le point de départ était d'ailleurs mauvais. Célestin ne se faisait aucune illusion sur ses titres : il sentait qu'il n'était pas arrivé par ses mérites, et que le motif de ce choix se trouvait en dehors de lui. Comment lutter? Où trouver un appui? Il ne l'essaya même pas et se laissa entraîner aux nécessités de son rôle. Arrivé à Paris, l'exemple acheva de le rassurer ; il prit du courage en regardant autour de lui et

ouvrit hardiment une agence à l'usage des Graindorge.

En tête du programme d'Evariste figurait le devoir d'assurer la prépondérance électorale de la famille du meunier. Si, dans la première campagne, le hasard avait beaucoup fait, il s'agissait cette fois d'en maitriser les chances. La fortune a des retours contre lesquels le génie d'Evariste voulait se mettre en garde. Sans doute, quel que fût le caractère des listes, l'influence des Graindorge avait une certaine valeur. Ils étaient propriétaires, industriels, spéculateurs ; ils tenaient à l'agriculture par le froment, au commerce par la farine ; ils s'occupaient en grand de l'élève du cheval, encombraient le marché de leurs fourages, prêtaient de l'argent aux cultivateurs nécessiteux, étendaient enfin sur toute la contrée le réseau de leurs affaires. Activité, richesse, esprit d'entreprise, réputation de probité, c'était plus qu'il n'en fallait

pour maintenir leur crédit et assurer leur ascendant en tout état de cause.

Evariste désirait mieux que cela ; il voulait régner sans partage. Parmi les membres de la municipalité de Saint-Sylvain figuraient des hommes qui n'étaient pas dévoués sans réserve à la dynastie des Graindorge. Il travailla à les éliminer et parvint à composer le plus pur des conseils sous les ordres du plus solide des édiles. Cet édile était son père ; quant aux conseillers, c'était la fleur de leurs créatures, les âmes damnées de la famille. Dès lors rien ne se fit à Saint-Sylvain que sous le bon plaisir de cette maison. Elle tenait la sous-préfecture en échec et souvent lui dictait la loi par l'intermédiaire du député. Quiconque résistait ouvertement était brisé. Il faut dire que les Graindorge faisaient rarement de tels exemples. Au fond c'était de bonnes gens, parvenus à l'empire sans trop d'efforts, en usant sans trop de souci, ayant su, au milieu de leurs travers, se défen-

dre du pire de tous, l'insolence des parvenus; humains, charitables, accessibles aux malheureux, et tendant volontiers la main à ceux qui se trouvaient encore dans le rang d'où ils étaient sortis. En fait de dictature, Saint-Sylvain pouvait tomber plus mal et rencontrer de plus mauvais maîtres.

A peine investie de ses pouvoirs, cette municipalité s'empressa d'enrichir les listes électorales de tous les Graindorge négligés jusqu'alors. Il en sortait de tous les coins de l'arrondissement; c'était une pullulation effrayante. Evariste ne pouvait croire à une telle parenté qui montait à vue d'œil comme le flux de la mer. On savait les Graindorge en crédit; tout le monde voulait en être. Autant l'électeur s'efface et dissimule ses droits, quand il s'agit de figurer, sur le banc des jurés, aux audiences criminelles du ressort, autant il se montre et additionne jusqu'au dernier centime d'impôt, quand il est question de mettre la main au gâ-

teau des faveurs et prendre une part à la curée générale. En un tour de main, on compta vingt Graindorge de plus sur les listes électorales : les Graindorge-Maréchal, les Graindorge-Martin, les Graindorge-Michel, les Graindorge-Calemard, les Graindorge-Louchon, les Graindorge-Corniquet, et une suite d'autres qui étaient aux Graindorge sans en porter le nom. Ce fut l'apogée de la fortune de cette famille et l'instant le plus lumineux de l'étoile d'Evariste. Il ne pouvait traverser l'arrondissement sans y être l'objet d'un hommage universel et recueillir sur ses pas de long murmures d'admiration ou de sympathie.

Tout succès, arrivé à ce point, ne peut que décroître : des jalousies ardentes le minent au pied, et au moment où on croit l'avoir bien consolidé, il s'écroule. C'est ce qui arriva aux Graindorge.

Quelques efforts qu'ils eussent faits pour cela, ils n'avaient pu entamer la magistrature par

aucun côté. La magistrature, de temps immémorial, était l'apanage des Simonneau. L'un d'eux était le notaire le plus occupé du ressort, un autre présidait le tribunal de Saint-Sylvain, d'autres siégeaient sur les fauteuils de juges, d'autres enfin y exerçaient comme avoués ou avocats. Parmi les Graindorge, il ne se trouvait pas un seul homme de robe ; Evariste n'avait pu franchir le seuil de la profession. Aussi la magistrature de Saint-Sylvain ne relevait-elle que de sa propre initiative et se refusait-elle à entrer dans le cercle d'influence où Evariste avait peu à peu attiré le reste de l'arrondissement. C'était comme une ombre jetée sur son triomphe, et cette ombre menaçait de s'étendre. Le premier résultat d'un pareil schisme avait été de donner aux mécontents un point d'appui et de préparer les éléments d'une levée de boucliers.

Les Simonneau se tinrent d'abord sur la réserve ; ils ne s'enhardirent que lorsqu'ils eurent

vu à quelle exploitation régulière Saint-Sylvain était livré. Sans être plus scrupuleux que les Graindorge, les Simonneau y apportaient plus de discrétion et voulaient au moins sauver les apparences. Cependant, lorsqu'ils virent la manne des faveurs pleuvoir sans relâche sur le camp ennemi et la disette en matière de rubans et de promotions dévaster le leur, ils se décidèrent à lever le masque et à entrer résolument en ligne. Ce fut le notaire qui fut nommé chef de la croisade ; on le savait ardent, ferme, opiniâtre, on lui remit la conduite des hostilités.

Pour les mener avec fruit, il fallait se placer sur le terrain où les Graindorge avaient retranchés leurs forces. La race des Simonneau n'était ni moins ancienne ni moins nombreuse que celle de leurs antagonistes. Si elle ne comptait pas autant de membres dans l'industrie et le commerce, elle touchait, par le notariat, à toutes les professions, et par l'administration de la justice, à toutes les classes. Moins favorisée

dn côté de la richesse, elle prenait sa revanche du côté de la considération. Il ne s'agissait donc que de faire un appel à tous ceux qui, de près ou de loin, tenaient à cette famille, à ses clients directs ou indirects ; puis, quand le dénombrement serait achevé, d'amener tout ce monde en bon ordre vers les listes électorales et d'en obtenir l'inscription. Au besoin, et s'il y avait résistance, on userait de toutes les voies légales, et poûr cette opération les clercs ne devaient pas manquer.

Ce plan de campagne fut exécuté à la lettre et avec une infatigable persévérance. Victor Simonneau convoqua le ban et l'arrière ban de sa tribu, vérifia les cotes des contributions, chercha partout des recrues et en trouva. On vit figurer alors sur les listes électorales des noms qui s'en étaient tenus constamment éloignés ; des Simonneau-Coquillard, des Simonneau-Michu, des Simonneau-Leclerc, des Simonneau-Touchard, des Simonneau-Fenouille,

des Simonneau-Cadichon, qui peu à peu faisaient nombre, et se mettaient en équilibre avec la légion des Graindorge. Chaque année le flot grossissait, et, pour aider au mouvement, le notaire alla jusqu'à emprunter quelques électeurs aux arrondissements voisins, à l'aide de transferts de domicile, Les Graindorge essayaient bien de lutter ; mais leur effort était fait, ils avaient épuisé leur chance. Parfois même les Simonneau allaient plus loin : ils exécutaient des trouées dans le camp ennemi en attaquant des inscriptions mal justifiées et conduisant devant la cour royale des électeurs dont les titres leur semblaient suspects. Dans ces escarmouches, plus d'un Graindorge resta sur le champ de bataille, tant les Simonneau étaient passés maîtres en subtilités et experts en procédure.

Ce duel se prolongea pendant trois ans, sans que les Simonneau eussent démasqué leurs prétentions. Leurs coups visaient plus haut que les

Graindorge ; ils voulaient amener Célestin à composition : c'était une lutte d'influence. Aussi y avait-il des deux parts accord tacite pour respecter le député ; Vauxbelles semblait désintéressé dans ce conflit et entièrement hors de cause. Seulement, lorsqu'après s'être comptés, les Simonneau se furent reconnus en force, ils prirent le langage d'hommes qui se sentent sur un meilleur terrain. Sans être maîtres de l'élection, ils pouvaient en balancer les chances ; c'était beaucoup, c'était tout pour eux. Dès-lors il fallait user d'une autre justice distributive envers les deux partis qui divisaient Saint-Sylvain, et renoncer à ces procédés exclusifs qui avaient si longtemps ulcéré les cœurs des vaincus. Evariste était battu en pleine brèche : la dictature lui échappait.

Célestin Vauxbelles fut obligé de subir cette situation nouvelle : il n'avait qu'un maître naguères, alors il en eut deux. Sa tactique consista à les opposer l'un à l'autre, les Simonneau

aux Graindorge, les Graindorge aux Simonneau. Partagé, le joug était moins pesant ; mais des embarras sans nombre le rendaient plus pénible. Évariste n'était plus aussi absolu ; mais il était inquiet, ombrageux ; de son côté, Victor Simonneau se montrait insatiable. Il y avait, d'une part, une ancienne situation à maintenir, de l'autre, une nouvelle position à prendre. Célestin en fut quitte pour avoir deux agences, l'une à l'usage des Graindorge, l'autre à l'usage des Simonneau. Il devint le solliciteur le plus infatigable de la chambre, lassant les bureaux, mettant un prix à chacun de ses suffrages. Tout ce qu'il y avait dans sa nature de réservé, de discret, d'honnête, fit place à une ardeur démesurée d'honneur et d'avancement qui réagit des autres sur lui-même, et lui fit désirer pour son compte des promotions qui firent scandale. Jamais on n'avait vu marcher à plus grands pas dans la carrière de la magistrature et arriver

d'un bond plus imprévu jusqu'aux postes les plus élevés.

Cependant, malgré cette diversion, Célestin Vauxbelles n'en restait pas moins en face de grandes difficultés. Les sessions se succédaient ; la législature allait toucher à son terme. Pourrait-il jusqu'au dernier moment tenir ralliés dans sa main deux partis envieux l'un de l'autre ? C'était une entreprise difficile à conduire, et il fallait une grande prudence pour n'y pas échouer. Les premiers mots qu'il avait entendus lui prouvaient qu'une rupture était imminente, et que Saint-Sylvain allait servir de théâtre à une autre guerre des Guelfes et des Gibelins, à une autre querelle des deux roses.

LES AMBITIONS D'ÉVARISTE.

VI

Le lendemain du jour où s'accomplit cette entrée triomphale, Evariste pénétra dans la chambre de Célestin avec le premier rayon du soleil. Vauxbelles était garçon, titre précieux aux yeux des mères de famille de Saint-Sylvain ; sa porte n'était donc pas défendue par la présence d'une femme. Comme obstacle à des invasions matinales, il n'y avait chez lui qu'un vieux serviteur, le père Joblet, attaché depuis un demi-siècle à la maison des Vauxbelles. Jo-

blet avait fait une résistance héroïque et défendu le terrain pied à pied; mais Evariste n'était pas homme à tenir compte d'une consigne : il passa outre.

Réveillé en sursaut, Célestin jouit d'un singulier spectacle. Un lévrier, campé fièrement sur son lit, le tenait comme en arrêt, tandis qu'autour de lui on ouvrait bruyamment les croisées, et que des flots de lumière inondaient l'appartement.

— Qu'y a-t-il? qu'est-ce? dit-il en se mettant sur son séant et cherchant à rappeler ses esprits.

— Ne te trouble pas! répondit Evariste. C'est un ami! Ils sont toujours là, comme dit la romance.

En même temps, il acheva de relever les persiennes, sans égard pour les yeux de Célestin; puis, se retournant du côté de l'alcôve, il aperçut Ariel qui, assis sur son derrière et l'oreille au vent, surveillait les mouvements du

député. Avec son fouet de chasse, Evariste administra une leçon de politesse à l'animal, qui alla se cacher en hurlant.

— Cela vous apprendra, mon fils, dit paternellement Graindorge, à connaître votre monde! Se conduire ainsi vis-à-vis d'un député, fi donc! Qu'est-ce que c'est qu'un pareil genre! Vous compromettrez votre maître, Ariel.

A l'appel de son nom, le lévrier fit un mouvement; il se traîna sur le plancher dans l'attitude la plus humble, rampa comme un coupable jusqu'aux pieds de Graindorge, et exécuta toutes les soumissions imaginables, à l'aide de la patte et du museau.

— C'est bien, mon fils, lui dit Evariste, une autre fois nous saurons mieux distinguer nos gens. Que la leçon vous serve.

Pendant que notre héros mettait l'occasion à profit pour achever l'éducation de son chien, Célestin Vauxbelles avait pu se reconnaître. Le chapitre des corvées commençait; elles tiennent

une grande place dans l'existence du député. Un député se doit sans réserve aux importuns ; c'est sa fonction, sa destination expresse. Aussi Vauxbelles acceptait-il ce rôle en homme résigné; seulement, il eût volontiers reculé l'ouverture de ses audiences et accordé au sommeil quelques heures de plus. La vigilance d'Evariste le contrariait : cependant il composa son visage et sourit au visiteur comme peut sourire un homme réveillé en sursaut.

— Tu es bien matinal, mon ami! lui dit-il.

Graindorge avait reçu du ciel une de ces organisations impatientes à qui le mouvement est nécessaire. Il allait et venait dans la chambre de Célestin, touchait à tous les meubles, bouleversait les objets de toilette, et parcourait d'un œil plus distrait que curieux les papiers étalés sur les tables. Dans ce rapide inventaire, un briquet chimique lui tomba sous la main ; il en fit jaillir du feu, et, allumant son cigare, il vint

s'asseoir près du lit où Vauxbelles s'était accoudé.

— Célestin, lui dit-il d'un ton sérieux, je broie du noir depuis quelque temps ; impossible de fermer l'œil. Je tourne à l'ambition, mon cher ; j'y tourne que ça m'effraie.

— Bah ! répondit le député avec un sentiment visible d'inquiétude ! de l'ambition ! et pourquoi ?

— C'est l'âge qui me vaut cela, il faut le croire, poursuivit Evariste. Qu'est-ce qu'il me fallait jusqu'ici ? Une douzaine de Simonneau à faire damner et cinq ou six petites femmes à rendre heureuses. Voilà tout. Quand j'avais Quiroga entre les jambes et Ariel à mes côtés, un bon Havane au bec et Gérenflot à portée de ma cravache, je ne sais pas de roi sur terre qui fût plus satisfait que moi et plus fier de vivre. Eh bien ! Célestin, cela ne me suffit plus ; le néant se fait dans mon esprit, j'ai du vague à l'âme.

Ces paroles mélancoliques étaient accompagnées d'immenses bouffées de tabac qu'Evariste exhalait de sa bouche. Un nuage âcre et pénétrant s'était formé sur la tête de Célestin et l'enveloppait de toutes parts. Le député toussait, se mouchait, s'essuyait les yeux; mais Graindorge, à qui cette atmosphère était naturelle, ne voyait pas dans ces mouvements une protestation de sens plus délicats que les siens. Il s'était de nouveau levé et recommençait son inspection du mobilier. Dans un coin de la chambre se trouvait une cave, meuble élégant garni de liqueurs fines. Il l'aperçut et se versa un verre de curaçao.

— Oui, mon cher, s'écria-t-il après l'avoir vidé d'un trait; oui, mon bon Célestin, j'ai du vague à l'âme. Explique-moi ça.

—Un moment d'ennui, Evariste; qui n'en a pas dans sa vie? répliqua Vauxbelles, jaloux d'éluder l'attaque.

— Non, mon ami, non, c'est sérieux; je m'y

connais. Il s'est fait une révolution dans mon caractère. Je me suis tâté, vois-tu. Il y a quelque chose là, ajouta-t-il en se frappant le front avec un geste impérial.

— Là! dit Vauxbelles.

— Là! poursuivit Evariste avec un accent qui respirait l'enthousiasme. Écoute, Célestin : depuis quelque temps, je les suis de près, tes hommes d'état. Petite bière, mon cher, petite bière. Si ce n'était pas les journaux, qui sont payés pour enfler leurs mérites, ils tomberaient à plat, ces hommes; il n'y aurait pas assez de sifflets en France pour leur faire la conduite.

— Evariste! dit Célestin, en essayant de le rappeler à des appréciations plus modérées.

— Ça me part, vois-tu, continua Graindorge, qu'entraînait le feu du discours. Je ne vois pas un homme dans tout cela, pas un. On vient refaire tous les jours le même discours, ressasser les mêmes phrases; mais un gaillard à éloquence carrée, qui dise les choses comme elles sont,

qui traite les gens comme ils le méritent, il n'y en a point, mon cher, et cela manque. Un orateur à barbe, où en vois-tu, réponds?

— Mais il me semble, dit Vauxbelles.....

— Rien, néant, *nisco,* tas de poules mouillées! ajouta Evariste avec véhémence. Parbleu! je conçois que l'on veuille monter au pouvoir : la place est bonne, à ce qu'on dit, et l'on y a les coudes à l'aise, soi et les siens ; mais quand on veut les choses, il faut les gagner ; il faut mettre l'épée au poing, le casque en tête et marcher à l'escalade. Alors, de deux choses l'une : ou l'on arrive, ou l'on reste sur le carreau. Oh! si j'étais là! si j'étais là! poursuivit Graindorge avec le geste d'un Crillon qui aurait manqué la bataille d'Arques ; mais j'ai passé à côté de ma carrière.

Cette sortie aurait pu conduire très loin Evariste si, au moment où il s'enflammait, le père Joblet n'eût doucement et discrètement entr'ouvert la porte.

— Monsieur, dit le vieillard, s'adressant à son maître.....

Ce fut Graindorge qui répondit :

— Qu'est-ce, Joblet? on ne peut donc pas causer tranquillement pendant deux minutes? Renvoyez les importuns : nous ne sommes visibles pour personne.

Après ce congé signifié dans les formes, Evariste s'apprêtait à reprendre son discours; mais le père Joblet n'obéissait pas à l'ordre qu'il avait reçu.

— Monsieur, disait-il en se tournant toujours du côté de son maître...

— Eh bien! quoi? répondit Graindorge; que signifie cette obstination? Vous n'avez donc pas entendu, Joblet?

— Faites excuse, dit le vieillard, mais c'est que M. le sous-préfet est en bas. Il demande si Monsieur est visible.

Vauxbelles comprit que c'était à lui d'intervenir; il ne pouvait pas donner une audience

dans son lit au premier fonctionnaire de la ville, et l'admettre aux détails de son petit lever.

— Joblet, dit-il, tu présenteras mes excuses à M. le sous-préfet et tu lui diras que je ne suis pas en état de le recevoir. J'irai lui présenter mes devoirs dans la journée.

Le père Joblet se retira sur ces mots. Evariste, au moment où le vieillard fermait la porte, crut devoir ajouter :

— Oui, Joblet, vous présenterez nos excuses au sous-préfet. Fâchés ! désespérés du contretemps ; mais nous irons le voir dans la journée.

Evariste tenait de nouveau sa victime. Cependant il parut un moment disposé à lui accorder quelque répit. S'approchant de la cave de liqueurs, il en tira un flacon rempli de marasquin, s'assura, à l'aide d'un flair fort exercé, de la qualité du liquide, s'en versa un verre et le dégusta avec la lenteur et la gravité d'un connaisseur. Vauxbelles crut en être quitte ; il descendit de son lit et se mit en mesure de faire sa

toilette du matin. Déjà il avait pris en main son blaireau et préparé sa mousse savonneuse, quand Evariste l'arrêta :

— Mon cher, lui dit-il, je porte Saint-Sylvain sur les épaules, il faut que tu me tires de là, il le faut.

— Et comment? répondit Vauxbelles, qui cherchait des diversions en donnant le fil à son rasoir.

— Comme tu le voudras, ajouta Evariste, tu as le choix des moyens; mais il faut que tu me tires de là. Tant que personne ne m'offusquait ici, tant que j'y étais le maître absolu, je pouvais me contenter de ce rôle. Quoique Saint-Sylvain fût indigne de moi, il m'appartenait; mais aujourd'hui voici que les Simonneau grandissent, qu'ils veulent marcher mes égaux. Des Simonneau, ajouta-t-il avec l'expression d'un profond dédain! C'est là le comble! une race de procureurs! un régiment de robes noi-

res ! Et tu veux que je reste un quart d'heure de plus dans cette bicoque! Ah ! Célestin !

— Mon Dieu! je ne prétends rien t'imposer! répliqua Vauxbelles, peu habitué à ce ton de reproche.

— Célestin, ajouta Evariste avec une certaine émotion, tu es mon ami, tu ne veux pas me faire manquer ma carrière. Il est un âge où l'on se doit à son pays. J'ai là quelque chose, te dis-je, et tu me verras à l'œuvre. Je ferai peau neuve, je ferai voir ce que vaut un Graindorge parvenu à toute la maturité de ses idées. Il y a beaucoup à faire en France; c'est un pays de ressources : on ne le connaît pas bien. Les hommes seuls manquent.

— Sans doute; mais où en trouver? dit Vauxbelles, donnant à son insu dans un piège.

Evariste ne répondit pas sur-le-champ; seulement, un éclair de confiance et d'orgueil passa sur sa physionomie. Choisissant dans la cave à liqueurs un nouveau carafon, il s'humecta d'un

verre d'anisette de Bordeaux, et lui rendit, à l'aide d'un claquement de langue, un de ces hommages qui valent tout un long discours. Quand il eut payé ce nouveau tribut aux spiritueux de son ami, il passa les mains sur ses moustaches et ajouta :

— Célestin, on a besoin d'hommes, n'est-ce pas ! Tu l'avoues, tu en conviens? Eh bien ! occupe-toi de me placer un peu haut. Le ciel et Graindorge feront le reste. Dieu protége la France !

— Mais que veux-tu donc ? dit le député fort entrepris. Je ne puis pas te faire ministre.

— J'en conviens ! répondit Evariste.

— C'est fort heureux ! dit Vauxbelles.

— Il faut vouloir ce qui est possible, ajouta l'illustre Graindorge. Mais, à défaut d'un portefeuille, j'accepterais une recette générale. Cela conduit à tout.

— Une recette générale ! s'écrie Vauxbelles, épouvanté : y songes-tu ?

— Oui, dit Evariste.

— Ce n'est pas une plaisanterie ?

— Pas le moins du monde. J'ai entendu dire qu'on y sert avantageusement le pays. Or, une idée m'obsède depuis six mois : celle de servir le pays. On ne me l'ôterait pas de la tête.

— Une recette générale ! mon cher, dit Vauxbelles, d'un ton désespéré ; mais tu ne sais pas ce que c'est. Dès qu'il s'en trouve une de vacante, on se l'arrache. Tout ministre a ses candidats ; le château a aussi les siens. J'aimerais autant que tu me demandasses une principauté.

Cette réponse empreinte d'un profond accent de conviction, toucha Evariste ; il ne voulut pas laisser plus longtemps son ami au régime des choses impossibles.

— Mon cher, lui dit-il, ne t'afflige pas. Tu me dis qu'une recette générale est un morceau dur à obtenir ; n'y pensons plus, j'y renonce. Voyons, reprends tes esprits, ne te crispe pas, surtout ; je ne suis pas ici pour te fatiguer, pour

te saturer de fiel, pour t'abreuver d'angoisses. Je suis ton ami, ton Evariste, comme tu es mon Célestin. Entre amis, on est fait pour se comprendre.

— A la bonne heure! dit Vauxbelles.

— Cherchons donc autre chose, ajouta Graindorge, revenant à la charge avec une imperturbable persévérance. Écoute, Célestin.

— J'écoute, dit le député, déposant de nouveau le rasoir, comme s'il eût renoncé à achever sa barbe cent fois interrompue.

— Que penses-tu de la diplomatie, dit Evariste.

— De la diplomatie? répondit Célestin avec un ton qui laissait présager une opinion défavorable.

— On en parle, ajouta Evariste, comme d'une carrière où l'on peut servir avantageusement son pays.

— Elle est bien courue, dit Vauxbelles.

— Je le sais, poursuivit Evariste; les grandes

familles s'y jettent, l'aristocratie y abonde. Cela m'irait d'autant mieux, mon cher, j'ai toujours eu un faible pour les gentilshommes. Il faut aller où ils vont.

— Sans doute, dit Vauxbelles, que cette demande jetait dans un nouvel embarras.

— Célestin, mon bon Célestin, je vais tout te dire, reprit Evariste, se laissant aller à une effusion soudaine. Pousse-moi dans la diplomatie, et je m'allie à l'une des plus anciennes familles du pays.

— Bah! s'écria Vauxbelles, que cet aveu frappait d'une nouvelle surprise.

— Oui, mon cher, à des seigneurs de la plus vieille roche, à des gens qui remontent à Philippe-Auguste par les femmes.

— Et leur nom?

— C'est mon secret, mon cher, tu le sauras quand les choses seront plus avancées. Cherche dans les environs la fine fleur de l'aristocratie, et tu auras mis le doigt dessus.

Ces paroles amenèrent sur le visage de Célestin Vauxbelles une expression profonde d'inquiétude et de malaise. On eût dit qu'elles le frappaient au cœur, à l'endroit le plus douloureux et le plus sensible. Il ne s'était pas remis de cette épreuve quand la figure du père Joblet reparut de nouveau dans le clair obscur de la porte entrebâillée.

— Messieurs, dit le vieux serviteur....

— Qu'est-ce encore? répliqua Evariste.

— Une visite, ajouta Joblet, M. Victor Simonneau, le notaire. Il demande instamment à vous voir.

— Victor-Simonneau! dit Vauxbelles.

— Victor Simonneau! dit Evariste.

L'exclamation fut simultanée; seulement l'accent différait.

— Nous ne sommes visibles pour personne, père Joblet, dit Evariste en prenant les airs et la voix d'un maître; tu peux le dire à Victor Simonneau.

Joblet ne crut pas devoir déférer à cet ordre ; il attendait le dernier mot de son maître.

— Qu'en pense Monsieur ? dit-il en insistant et en se tournant vers Vauxbelles.

Célestin avait une énigme à éclaircir ; les derniers mots d'Evariste appelaient un commentaire. Il ne pouvait d'ailleurs mettre en présence les deux chefs des partis qui divisaient Saint-Sylvain ; aussi se décida-t-il promptement, et, se tournant vers le père Joblet :

— Fais ce que veut Evariste, lui dit-il.

UNE JOURNÉE A LA TITUS.

VII

Au moment où le père Joblet battait en retraite pour la seconde fois, Evariste se sentit de nouveau entraîné vers l'arsenal des liquides. Les boissons sucrées dont il avait fait excès répugnaient aux mâles habitudes de son estomac : il éprouvait le besoin de se refaire avec quelque chose de *dur*, comme il le disait lui-même. Précisément, un flacon de rhum se trouva sous sa main ; il le tira de son compartiment avec un soin religieux, s'en versa deux verres coup sur

coup, et les vida avec ces mouvements de coude et cette aisance que donnent seules une étude approfondie et une pratique constante.

— Fameux ! dit-il, presque Jamaïque ! Tu me donneras l'adresse du marchand pour que je la passe à Gérenflot.

Vauxbelles ne répondit pas ; il profitait de ce moment de répit pour achever enfin sa barbe. Ce silence parut à Evariste un prétexte assez spécieux pour s'administrer un troisième verre de *dur*, et se remettre l'estomac en état. Encore quelques minutes d'intermède, et le flacon y eût passé. L'oisiveté pesait à Graindorge ; il connaissait le prix du temps. Heureusement, Célestin renoua lui-même l'entretien. La demi-confidence échappée à Evariste le préoccupait vivement ; il tenait à connaître son secret tout entier et à savoir le nom de la famille aristocratique dont il recherchait l'alliance. A diverses reprises, il le remit sur ce terrain, mais notre héros fut impénétrable.

— A quoi bon! disait-il ; rien n'est fini. L'affaire de cœur marche, il n'y a pas à se plaindre de ce côté ; mais reste le chapitre des grands parents. Toujours les mêmes, ces gens-là : à cheval sur les titres!

— Hélas! dit Vauxbelles avec un soupir étouffé.

Quelque effort qu'il pût faire, il ne parvint pas à obtenir des aveux explicites ; tout au plus réussit-il à s'attirer un nouvel ennui. Au moment où il pressait le plus vivement son interlocuteur en lui citant quelques noms et étudiant l'effet qu'ils produisaient, Evariste se déroba à cette enquête par la diversion la plus brusque et la plus inattendue.

— Célestin, s'écria-t-il, il me vient une idée. Tous les préjugés sont dans la nature ; celui du titre est du nombre. Or, ce que fait la nature est bien fait ; ne médisons pas de cette bonne mère. Il est des gens qui, en passant leur culotte le matin, aiment à penser qu'ils culottent un duc ;

cette conviction les exalte, les soutient. Il en est d'autres qui, en portant une côtelette à leur bouche, sont enchantés de se dire qu'ils nourrissent un marquis. Cela vaut la peine de jouer des mâchoires. Ainsi pensent les marquis et les ducs, et sans leur titre, ils se refuseraient à respirer l'oxygène que la nature dispense à tous les humains et disparaîtraient de la création, faute d'y trouver la place à laquelle ils prétendent. On a vu des préjugés plus stupides que celui-là, mon cher : que t'en semble ?

Sans le savoir, Evariste touchait une corde assez désagréable pour Célestin ; aussi n'obtint-il qu'une réponse fort sèche.

— Qui songe à ces pauvretés ? dit-il.

— Qui ? un peu tout le monde, répliqua vivement Evariste. Parbleu ! moi, toi peut-être. Enfin, n'importe, ajouta-t-il en voyant que ces mots blessaient son interlocuteur ; stupide ou non, le préjugé existe, voilà ce qu'on ne saurait contester. Que s'ensuit-il ? qu'il faut transiger

avec ce qu'on ne peut vaincre. Voici d'un côté des nobles, de l'autre des roturiers ; entre eux une grande ligne de démarcation. Le plus simple serait que tout le monde se fît roturier ; les nobles ne le veulent pas. Il n'y a alors qu'à prendre le contre-pied et à faire tout le monde noble ; absolument comme en Pologne. C'est comme la décoration ; peu à peu la France entière y arrive. Ainsi, mon cher, tranchons dans le vif, procédons en grand ; soyons tous nobles et décorés, et que ça finisse. Telle est mon idée, je te la livre.

— Ingénieuse, dit Vauxbelles en souriant.

— Un autre prendrait un brevet, ajouta Évariste ; moi je porte cette offrande sur l'autel du domaine public. Uses-en sans crainte, mon cher, sans regret et sans réserve. Il y a mieux ; je mets un sujet à ta disposition ; tu pourras commencer l'expérience.

— Un sujet ! s'écria Vauxbelles ; tu plaisantes !

— Pas le moins du monde, dit Evariste, et ce sujet, c'est moi. Je suis résigné à tout. Tu me feras noble pour l'exemple, mon cher. Ce sera d'un bon effet dans l'arrondissement.

— Quelle raillerie, dit le député.

— Non, non, non, mille fois non, reprit Evariste. J'ai besoin de ce complément; ça m'achève, ça me pose. Que diable, mets-toi donc à ma place, Célestin : J'ai affaire à des gens intraitables, retranchés dans leurs quarante-cinq quartiers et blasonnés sur toutes les coutures. Comment veux-tu que je me présente à eux avec mon nom nu et cru ? Graindorge ! ! Un beau venez-y voir ! Comme cela sonne bien, Graindorge !

— Mais pas mal, il me semble, dit Célestin, ne sachant plus comment se délivrer de ces importunités.

— Allons donc ! poursuivit Evariste. Jamais je n'en viendrais à bout sans la particule. Jamais ! Ces gens-là sont trop fiers. Au lieu qu'en

arrondissant le nom, il aura meilleur air et par conséquent meilleure chance. Mon bon Célestin, j'ai compté sur toi, ajouta notre héros en frappant sur l'épaule de son ami ; c'est entendu, tu me feras noble.

— Quelle fantaisie !

— Elle en vaut une autre. On dit qu'il en coûte de l'argent ; nous n'en sommes pas à cela près. Il y a encore quelques vieux louis dans la caisse du père Graindorge ; on ne peut mieux les employer. Nous n'irons pas au plus cher, nos moyens ne nous le permettent pas ; mais on est baron pour mille écus, et je puis me fendre de cette somme. Si tu me pousses en même temps dans les ambassades, mon affaire est sûre. Juge donc, mon ami : baron de Graindorge, ambassadeur à Ispahan ! Ça remplit-il assez la bouche ? Qui pourrait résister à cela ? Personne ! pas même les Roche...

Evariste s'arrêta sur ce demi-mot ; mais les deux syllabes qu'il venait de prononcer suffi-

rent pour amener une révolution sur le visage de Vauxbelles : il rougit et pâlit dix fois dans la même minute. Cependant le renseignement n'était pas complet et pouvait donner matière au doute, car Célestin revint à la charge et insista.

— Pas même qui ? dit-il.

— Pas même l'empereur de Congo, répliqua Evariste, se retranchant de nouveau dans le silence, et comme s'il eût regretté son demi-aveu. Tu sauras tout, mon cher, quand tu m'auras fait baron.

Au milieu de ces incidents, l'entrevue des deux amis s'était prolongée outre mesure. A diverses fois, le père Joblet avait ouvert la porte pour annoncer de nouveaux visiteurs ; le salon d'attente en était rempli, impossible de reculer devant cette suite de réceptions. Célestin Vauxbelles avait achevé sa toilette ; il était prêt à descendre.

— Viens-tu ? dit-il à son ami.

— Minute! répliqua Evariste. Un dernier coup de dur et je suis à toi.

Il déboucha le flacon de rhum et y fit encore une copieuse saignée.

— Maintenant, ajouta-t-il, l'audience est ouverte. Père Joblet, allez nous annoncer.

La pièce destinée aux réceptions était un de ces salons de famille où rien ne trahit l'invasion du goût moderne, et qui ressemblent à une protestation en faveur du passé. Il occupait une partie du rez-de-chaussée, et avait une double issue : l'une sur la salle à manger, qui lui servait d'antichambre, l'autre sur un cabinet de travail qui débouchait dans la cour. Cette disposition permettait d'imprimer un mouvement naturel au flot des visiteurs. Les meubles qui garnissaient le salon remontaient à un siècle au moins ; les boiseries dorées et sculptées, l'étoffe en tapisserie au point, la pendule surchargée d'ornements, tout révélait un luxe ancien et une opulence qui tirait quelque prix de sa date. Ce

n'était jamais sans émotion que Vauxbelles descendait dans cette pièce, embellie à ses yeux par le prestige des souvenirs, et qu'il peuplait d'images vénérées.

Il était dit qu'Evariste ne renoncerait pas de toute la journée, au rôle d'assesseur qu'il s'était attribué auprès du représentant de Saint-Sylvain. Souvent même, les rôles furent tellement confondus que l'on put s'y méprendre. Evariste parlait en député, promettait en député ; il distribuait çà et là des poignées de main et abordait au besoin la grande politique. Pour expédier plus rapidement la besogne, les deux amis s'étaient placés devant la cheminée du salon ; ils y attendaient debout et de pied ferme les visites officielles. Ariel n'avait pas voulu rester indifférent à ce spectacle. Campé sur un fauteuil, il semblait s'intéresser au défilé, suivait de l'œil les allées et les venues, et s'associait par sa pose aux diverses phases de cette exhibition. On eût dit qu'il sentait son

importance, et prenait pour lui une portion de ces hommages.

Le père Joblet était depuis longtemps dressé à ce cérémonial ; il avait même su se faire un organe pour la circonstance. Sa voix était plus accentuée que de coutume quand il dit en ouvrant les portes :

— Messieurs les membres du conseil municipal !

Ces notables entrèrent : à leur tête marchait le père Graindorge, qui avait ceint l'écharpe. C'était la fleur des épiciers, des bourgeois, des maréchaux-ferrants, des merciers de Saint-Sylvain : bonnes gens, d'ailleurs, tous Graindorge jusqu'au bout des ongles, ne jurant que par Evariste. Ariel les reconnaissait, les saluait de la tête et se mourait d'envie d'aller gambader autour d'eux. Quant à notre héros, il jetait sur cette députation un regard plein de confiance et d'orgueil. On voyait que c'était là sa force, son levier, son arme au besoin. Il pouvait s'en

servir dans ses haines comme dans ses amitiés, et, au jour voulu, la conduire à la vengeance. Vauxbelles le savait; aussi se prodigua-t-il en démonstrations. Il eut des mots agréables pour chaque membre et enchanta le père Graindorge et sa municipalité. Evariste y ajouta ses grâces et Ariel se montra charmant. La journée commençait sous les plus heureux auspices.

Les réceptions se succédèrent sans que le procédé variât beaucoup. Le père Joblet s'enrouait à annoncer de la façon suivante :

— Monsieur le lieutenant de gendarmerie.

— Monsieur le percepteur des contributions directes.

— Monsieur le conservateur des hypothèques.

— Monsieur le directeur de l'enregistrement.

— Monsieur le directeur des contributions indirectes.

— Monsieur le juge de paix.

Puis venaient les maires des villages environ-

nants, le corps des avoués ou des huissiers, les employés de la mairie et jusqu'aux gardes champêtres, jaloux de saluer de loin leur député.

Les formules des compliments ne brillaient guère par leur nouveauté et les réponses étaient particulièrement remarquables par leur monotonie. On pouvait y découvrir autant de modifications à la phrase célèbre :

— C'est toujours avec un nouveau plaisir, etc.

Cependant, Evariste trouva des effets inattendus ; il anima la scène en acteur consommé. Ses poignées de main ne se ressemblaient pas ; il eut des mouvements d'éloquence appropriés aux situations et aux personnes. Plus d'une fois Vauxbelles parut écrasé auprès de lui et rejeté sur un plan secondaire. C'est surtout avec les maires des communes environnantes qu'Evariste se mit en frais ; pour chacun d'eux, il eut le mot convenable, l'indication précise ; il le

touchait à l'endroit sensible, dans son intérêt le plus direct. A l'un il parlait du clocher de l'église, à l'autre des biens communaux ; enfin, il ne laissait pas l'entretien languir un moment et remplissait le salon de sa verve. A tout prendre, c'était un utile auxiliaire, et, s'il empiétait avec trop d'audace sur les attributions du député, il faut ajouter qu'il ne gâtait pas le rôle et épargnait à Célestin une partie des embarras qui y sont attachés.

Jusque-là, tout s'était passé au mieux, et l'audience touchait à sa fin quand le père Joblet reparut sur le seuil du salon, et dit de sa voix la plus solennelle :

— M. le président et MM. les membres du tribunal...

En même temps il ajouta :

— M. Victor Simonneau !

C'était la ligue des adversaires ; elle arrivait en masse, afin de mieux imposer. Vauxbelles craignit une scène fâcheuse, et, se penchant à

l'oreille d'Evariste, il échangea avec lui quelques mots :

— Tu devrais me laisser seul, lui dit-il.

— Pourquoi cela, répliqua Evariste.

— Ce sont les Simonneau.

— Eh bien?

— Tu t'emporteras peut-être.

— N'aie pas peur, dit Evariste; je vais te faire voir que je suis digne d'appartenir au corps de la diplomatie.

Les Simonneau entraient : notre héros composa son maintien. Les choses se passèrent comme il l'avait dit; la séance fut froide, mais digne. Ariel seul semblait protester contre la présence des Simonneau. Il piétinait, tournait en rond sur lui-même, ne pouvait trouver une bonne place. La conversation fut générale et se borna aux compliments d'usage. Cependant on pouvait distinguer, dans le maintien de Victor Simonneau, une impatience mal contenue. Sa jalousie, sa haine éclataient dans son regard. La

présence d'Evariste l'empêchait de tirer parti de ce concours dans l'intérêt de ses rancunes. Impossible d'entretenir Vauxbelles de ses griefs ; Graindorge était là. Le député devina ce combat, et comme le notaire était un homme à ménager, il ne voulut pas le laisser sortir avec ce regret. Se dérobant à la surveillance d'Evariste, il put prendre Victor à part et lui dire ;

— Monsieur Simonneau, venez me voir demain à dix heures, nous pourrons causer plus tranquillement; je ferai en sorte de me trouver seul.

Le notaire s'inclina et se mêla de nouveau à la foule. Vauxbelles crut que sa manœuvre avait échappé à Graindorge ; mais notre héros avait le coup d'œil de l'aigle.

— Célestin, se dit-il, tu joues-là un mauvais jeu. Je te devine, mon garçon ; tu veux ménager la chèvre et le chou : c'est une vieille fable. Décidément, j'ai la main trop légère ; il faut que je te la fasse sentir un peu mieux.

Cette audience termina la journée. Chacun reprit le chemin de son logis, et Vauxbelles put enfin respirer. Evariste lui-même le laissa libre.

— Quelle chaîne ! se disait le député, quelle chaîne ! Que d'esclavage dans la puissance ! Pas un moment à soi, pas une minute qui n'appartienne aux autres. Être à ce qui déplaît, ne pouvoir être à ce qui plaît, voilà nos journées. Heureusement, ajouta-t-il avec un élan de joie, heureusement que la nuit me reste.

LE PÈRE JOBLET.

VIII

A quelques jours de là, il n'était bruit dans Saint-Sylvain que d'une aventure où le père Joblet jouait le principal rôle.

Joblet avait un défaut, celui de ne point appartenir à notre siècle. Il formait l'un des derniers échantillons d'une race de serviteurs qui se perd comme se sont perdues les races des carlins et des mastodontes. Né dans la maison Vauxbelles, il y restait debout comme un débris de trois générations, aussi bien conservé, aussi

curieux à voir que les meubles confiés à sa sollicitude.

C'était malgré lui, et à son corps défendant, que Joblet avait cédé à l'invasion des mots révolutionnaires. Tant qu'il le put, il protesta et ne se résigna que devant des ordres formels.

Encore prenait-il en secret sa revanche avec une persévérance digne d'un meilleur sort. Plus d'une fois la cour royale devint dans sa bouche le parlement, et l'arrondissement une sénéchaussée. Dans ces moments d'abandon, les juges de paix étaient des baillis, le maire un prévôt des marchands, le procureur du roi un lieutenant criminel. Sept régimes avaient pu se succéder, deux trônes s'engloutir et le sol changer de maîtres, sans que Joblet y vît un motif suffisant pour déroger à ses habitudes et s'imposer d'autres manières de voir. On l'eût dit encore attaché au service du président Vauxbelles, aïeul de Célestin.

Nulle part cette fidélité au passé n'éclatait

mieux que dans le costume. Là Joblet retrouvait toute sa liberté, et il en usait pour ne faire aucun sacrifice aux étoffes et aux coupes du jour. Il fallait le voir, dans les grandes occasions, avec son habit tabac d'Espagne à boutons d'acier, et son gilet en demi-brocard, que lui avait donnés la présidente à l'époque du mariage de Louis XVI. Comme il était fier là-dessous, digne, satisfait de lui et pénétré de son importance! Si l'on y ajoute la culotte en bombasine, les bas chinés, les souliers à boucles d'argent et la cravate blanche roulée en tortillon autour du cou, on n'aura encore qu'une idée incomplète de l'ensemble de Joblet dans les jours d'apparat. Ce qui l'achevait, c'était un œil de poudre et la queue en salsifis. Dieu sait ce qu'il en avait coûté au vieux serviteur pour conserver intact ce dernier ornement et lui faire traverser des périodes orageuses. Cette queue avait résisté à tout, aux menaces des clubs et aux prières de Célestin; elle avait bravé les com-

plots des vauriens du pays, les railleries des passants, les risées des jeunes filles. Aussi Joblet y tenait-il en raison même des ennuis dont elle était cause et des efforts qu'il fallait faire pour la défendre. Il était né, d'ailleurs, de cette vie commune, si longue et si intime, une harmonie qu'on n'eût pu rompre sans enlever au visage de Joblet une partie de son caractère et le priver de l'une de ses grâces. Rien de plus pittoresque et de plus aimable que cette queue en salsifis où venaient se réfléchir toutes les sensations de celui qui la portait : sémillante quand il était gai, calme quand il était calme, mélancolique au besoin, lorsque Joblet se trouvait en proie à quelque souci.

Dans cette direction d'idées et de goûts, on comprend de quel œil le vieux serviteur avait dû envisager la fortune de son maître. C'était plus que de la froideur ; la répugnance s'en mêlait. A la rigueur, et s'il se fût agi d'un mandat aux États-généraux, en vertu des pouvoirs

du bailliage, cette prévention instinctive aurait pu se tempérer, s'adoucir; mais notre siècle avait tout emporté du passé, jusqu'aux mots, dont il s'arma comme d'une dernière ressource et dans un moment de détresse. Joblet restait dès-lors en présence d'un régime constitutionnel, d'une chambre, d'un député, c'est-à-dire de choses qu'il ne pouvait ni ne voulait comprendre. Non pas que son zèle pour la personne de son maître en fut atteint, que son dévoûment fût moindre, son affection attiédie; nullement. Célestin était un Vauxbelles, le petit, fils du président; cela suffisait. Joblet avait concentré sur ce nom toutes les puissances de son âme; il s'y attachait comme au seul débris échappé aux tempêtes dans lesquelles avaient péri ses illusions. Seulement, en vrai casuiste, il distinguait la personne des qualités, et n'accueillait qu'avec des gémissements les grandeurs improvisées du nouveau regime. De là, dans ce cœur combattu, une lutte entre ses

sentiments et ses convictions, un tourment caché, une de ces plaies secrètes qui jettent de l'ombre sur les plus beaux jours et du fiel sur toutes les joies.

Le ciel voulait que ces temps d'épreuve fussent courts; sans cela le vieux serviteur n'y eût pas résisté. Les travaux parlementaires retenaient Vauxbelles à Paris durant une grande partie de l'année, et sa promotion dans l'ordre judiciaire allait l'attacher à une autre résidence, au moins pour la forme et pendant quelques mois : Saint-Sylvain n'était plus, dans une existence aussi partagée, qu'un pied à terre électoral, un lieu de passage où l'appelaient de loin en loin des intérêts de famille ou des considérations d'influence, des souvenirs ou des affections. En tout autre temps, Joblet restait seul dans la maison des Vauxbelles, silencieux comme une âme en peine, recueilli comme un gardien de tombeaux. Son temps se passait à empêcher que rien autour de lui ne se ressentit

des insultes du temps, ni les meubles, ni les dorures, ni les portraits de quatre générations. Dieu sait avec quel courage le vieux serviteur avait lutté, pendant plus d'un demi-siècle, contre l'invasion de la poussière et les atteintes de l'humidité, et quel zèle il avait déployé pour maintenir dans tout son éclat le pastel qui représentait madame la présidente.

Lorsque le dernier des Vauxbelles se trouvait de passage à Saint-Sylvain, le vieillard reportait sur un être vivant ce culte des objets inanimés. Joblet veillait alors sur Célestin avec une sollicitude infatigable; il le prenait sous sa garde, allait au-devant de ses besoins et s'emparait pour ainsi dire de sa personne. Qu'à Paris, le député eût d'autres serviteurs, Joblet s'y résignait; mais à Saint-Sylvain, il ne souffrait point de partage. Aucun valet n'avait franchi le seuil de la maison; tout au plus acceptait-il, à titre d'auxiliaire, une femme du pays chargée du gros de la besogne. Cet excès de zèle

pesait souvent à Célestin ; il ne s'y soumettait que par égard pour l'âge du vieillard. Il comprenait que le pauvre Joblet ne tenait plus à la vie que par ce côté, et il se fût fait un scrupule de rien enlever à cette douce et innocente illusion.

Cependant il en résultait pour lui une servitude de toutes les heures, de tous les instants. Il ne pouvait rien faire que Joblet ne le sût et n'y intervînt. Ainsi le secret de ses courses nocturnes avait été confié à la discrétion du vieux serviteur. Cette discrétion était à l'épreuve, et sous ce rapport Vauxbelles n'avait rien à craindre. Sur un point seulement Joblet pouvait s'oublier, celui d'un excès de zèle. Déjà son maître s'était vu contraint de lui adresser quelques remontrances affectueuses ; la leçon n'avait pas suffi. Chaque fois que Vauxbelles se mettait en route pour l'une de ses expéditions, Joblet croyait de son devoir de veiller et de l'attendre. Célestin eût beau prier, ordonner, exiger, il ne put rien obtenir de ce côté. Joblet

promettait bien de s'aller coucher, mais aussitôt que son maître s'était éloigné, il se relevait et passait ainsi de longues nuits en proie aux tourments de l'attente et à cette tristesse qu'engendrent le silence et les ténèbres. Dans ces heures fiévreuses, l'imagination du vieux serviteur se donnait carrière et se créait des fantômes que le retour de Vauxbelles parvenait seul à dissiper. Aussi, du plus loin que retentit le sabot du cheval, était-on sûr de voir accourir Joblet; et quand son maître le grondait de nouveau et lui reprochait de ne pas tenir compte de ses ordres :

— Bah, disait le vieillard, c'est pour ma santé, Monsieur Célestin; n'y prenez donc pas garde; à notre âge, on dort si peu !

Une nuit, Vauxbelles venait de s'éloigner, malgré les prières de Joblet. La nuit était sombre, l'air brûlant et chargé d'électricité : des éclairs traversaient de loin en loin l'horizon, la brise était lourde, inégale, capricieuse. Tout pré-

sageait un orage et, debout sur une terrasse qui dominait la campagne, le père Joblet en suivait d'un œil inquiet les progrès et les symptômes.

— Eh bien ! qu'avais-je dit, s'écria-t-il ? Il n'a pas voulu me croire ! Avant une demi-heure, il y aura du tapage là-haut ! Ah ! M. Célestin, M. Célestin, M. Célestin, que vous êtes donc terrible avec vos amours ! Un temps comme celui-là, quelle folie !

Pour en venir à ce reproche, il fallait que l'anxiété fût bien vive dans le cœur du vieillard et qu'il s'y formât un orage pareil à celui dont la campagne était menacée. Cependant il rentra et attendit avec une résignation muette. Une heure ne s'était pas écouléeque le ciel ouvrit ses écluses ; la pluie tombait par torrent et la foudre y mêlait ses éclats. On eût dit une convulsion de la nature. Joblet contemplait ce spectacle d'un œil consterné ; des soupirs profonds s'échappaient de sa poitrine.

— C'est la fin du monde, se disait-il ! Jamais

il n'est tombé autant d'eau à Saint-Sylvain! Nous revenons au déluge! Et penser que M. Célestin est aux champs!

Une seule perspective soutenait encore le vieillard, c'est que la violence de l'orage en abrégerait la durée. Une heure, deux heures se passèrent sans que rien justifiât cet espoir. Les éclairs sillonnaient toujours l'espace, la foudre semblait redoubler, des cataractes descendaient encore du haut des nues.

— Jésus Dieu! disait Joblet, comment fera-t-il pour revenir par ce temps, et vêtu comme il l'est : un bouracan, une pelure d'oignon! Il y a de quoi prendre tous les rhumatismes du monde!

Dès que cette idée fùt entrée dans la cervelle de Joblet, elle ne le quitta plus. Il lui sembla qu'il allait être responsable des douleurs articulaires que cet orage tenait en suspens sur son maître, et, à tout prix, il résolut d'aviser. Dans la garderobe apportée de Paris, le

vieux serviteur avait remarqué un surtout confectionné avec l'une de ces étoffes que les journaux déclarent imperméables. C'est sur ce vêtement que Joblet jeta les yeux. Malgré le temps, malgré la pluie battante, il résolut d'aller au-devant de Célestin et de lui porter cette enveloppe, qui seule pouvait le défendre contre les éléments déchaînés. Il savait où se dirigeaient ses courses et que La Chênaie en était le but.

A peine Joblet eut-il arrêté ce dessein, qu'il s'empressa de le mettre à exécution. Peu lui importaient les reproches de Vauxbelles, les rigueurs de l'orage l'inquiétaient moins encore. Chez lui, le sentiment du devoir l'emportait sur toute autre considération. Volontiers il se fût sacrifié pour épargner à Célestin un avenir de sciatiques. Il se mit donc en route, armé d'un parapluie qui le défendait mal contre de violentes ondées, et muni du précieux surtout, inperméable par destination.

Deux chemins conduisent à La Chênaie ;

l'un est la route royale, l'autre un large sentier qui cotoie l'Argentine. Le premier est plus beau, le second plus court. Célestin prenait ordinairement ce dernier ; ce fut aussi celui que choisit Joblet. Il calculait que de cette façon il ne manquerait pas son maître, soit qu'il le rejoignît en chemin, soit qu'il arrivât à La Chênaie avant qu'il en fût parti.

Pendant la première moitié du chemin le vieillard ne rencontra aucun obstacle. Cependant sur divers points l'Argentine ne coulait pas dans son lit ordinaire, et par intervalles la berge était envahie. Près de Saint-Sylvain, le niveau du chemin domine de beaucoup celui de la rivière, et le débordement n'arrivait pas jusqu'à la chaussée ; mais en se rapprochant de La Chênaie, Joblet se vit tout-à-coup en face d'un lac qui couvrait une partie de la vallée. Que faire? Retourner vers la ville sans avoir accompli sa mission? Une telle pensée était indigne de Joblet : il ne s'y arrêta pas. S'engager hardiment

au milieu des eaux et s'y frayer un passage fut l'affaire d'un instant. Son dévoûment le soutenait; son zèle s'exaltait en raison des difficultés, des périls mêmes. Il se sentait une force qu'il n'avait jamais eue, et comme un retour de jeunesse que lui imprimait l'instinct du devoir. Grâce à cet élan, il arriva en peu de minutes à sa destination.

Tout était muet autour de la Chênaie; les portes se trouvaient fermées, et, en examinant le château, Joblet n'y vit aucun indice de mouvement. S'armant de patience, il se mit à l'abri de la porte et attendit. Une demi-heure s'écoula de la sorte; point de bruit, rien qui pût lui faire entrevoir une issue, un résultat. Le vieillard quitta alors son refuge pour aller à la découverte. La pluie avait molli; l'horizon semblait se décharger; le vent se calmait par degrés. Joblet examina les lieux avec plus de soin. Autour du château régnait une charmille peu touffue qui lui servait d'enceinte et de clôture; le

vieillard s'y engagea avec précaution, en cherchant à la pénétrer par quelque point. Il venait même d'y réussir quand il entendit retentir à ses oreilles des pas précipités et presqu'au même instant ces mots, sortis d'une poitrine de Stentor :

— Halte là !

Joblet se retourna ; une main vigoureuse se posa sur son collet, et le contint avec énergie.

— Ah ! coquin, dit la voix, je vous y prends.

Quoique rassuré par le témoignage de sa conscience, le vieillard ne put se défendre d'un sentiment de crainte. La situation dans laquelle il était surpris pouvait faire peser sur lui les soupçons les plus graves ; il avait les dehors et la pose d'un grand criminel. Forcer la clôture d'un parc à trois heures après minuit ne pouvait être le fait d'une âme innocente, et il était permis de se laisser aller à un certain trouble, en présence du garde-champêtre qui constatait ce flagrant délit et cette atteinte formelle au

droit de propriété. Aussi Joblet ne trouvait-il pas un seul mot pour se défendre. D'ailleurs, comment aurait-il pu expliquer cette promenade nocturne? Dire la vérité, c'était compromettre Célestin, et le vieux serviteur eût plutôt souffert mille morts. Il se laissa donc emmener par l'agent de la force publique, en courbant la tête sous le poids de la fatalité.

— Farceur, disait le garde-champêtre, tu voulais donc en tâter des fruits du château? C'est donc toi qu'as dévalisé les espaliers la semaine passée? Je te tiens enfin! Ça n'est point malheureux! Tu m'as ben donné assez de tourments.

Sous le coup de ces accusations répétées, Joblet sentait son cœur se fondre d'amertume; des larmes lui vinrent aux yeux.

— Moi entre les mains de la maréchaussée, pensait-il en lui-même! Comme un scélérat, comme un vil malfaiteur! Que dirait le président s'il vivait encore!

LES SUITES D'UN EXCÈS DE ZÈLE.

IX

Joblet fut promené de cachot en cachot, de juridiction en juridiction, sans qu'on pût tirer de lui autre chose que des réponses évasives. Ses cheveux blancs parlaient en sa faveur ; mais sa figure consternée lui donnait l'air d'un grand coupable. La secousse morale avait répandu sur ses traits une altération profonde, tandis que sa toilette, compromise par la rigueur des éléments, offrait le spectacle du plus beau désordre. Il n'était pas

jusqu'à la queue en salsifis qui, souillée par l'averse et battue par le vent, n'affectât une pose douloureuse, une attitude capable de fournir un chef de plus à l'accusation.

Ce qui compliquait l'aventure, c'est le soin avec lequel Joblet évitait de décliner ses qualités. Un souci le dominait, même au fort de cette épreuve, celui d'y engager son maître. Aussi, quand l'agent de la force publique lui eut donné son propre logement pour prison et l'eut placé sur un escabeau, en face d'un fagot allumé par une attention délicate, Joblet se refusa obstinément à le suivre dans les détours d'un interrogatoire captieux :

— Je ne suis point un criminel, se bornait-il à dire.

— Ta, ta, ta, ta, répondait le garde-champêtre ; c'est une vieille chanson ! A les entendre, ils sont tous sages comme des filles ! Dites donc, l'ancien, servez-nous-en d'un autre ; il

est usé, le jeu. J'ai 50 ans de plaque, voyez-vous.

— Je vous répète que je ne suis point un criminel, disait encore Joblet, sans sortir du terrain où il s'était retranché.

— Ah ben oui ! et que veniez-vous donc faire à trois heures après-minuit dans les clôtures de La Chênaie? Chercher des nids de mésanges peut-être. Avec ça qu'il faisait clair, ma fine !

— Je ne puis vous dire qu'une chose, répliquait héroïquement Joblet, c'est que je ne suis point un criminel.

— C'est bon, c'est bon, dit alors l'agent de la force publique, vaincu par ce stoïcisme, vous vous en expliquerez tout-à-l'heure devant M. le maire. En attendant, séchez vos effets, ajouta-t-il en ranimant le feu avec un nouveau fagot ; j'aime à livrer mes captures en bon état.

Quand le jour fut venu, il fallut comparaître devant le premier magistrat du lieu. C'était un

forgeron, plus expert sur l'enclume qu'en matière judiciaire. Il écouta le rapport que lui fit son subordonné, et secoua la tête à diverses reprises comme un homme qui entrevoit la gravité de l'affaire. En même temps, il cherchait à sonder le cœur du coupable, et tenait attachés sur Joblet des regards fixes et pénétrants. Le forgeron, il faut le dire, n'était pas beau, et ses yeux, encadrés dans un visage noirci par le charbon , n'avaient pas une expression très douce. Aussi y eut-il chez le prévenu un sentiment de malaise que les deux agents de l'autorité interprétèrent comme une nouvelle preuve de sa scélératesse.

— Tout cela n'est guères clair, disait le magistrat. Tu dis qu'il était trois heures après minuit, Guillaume, ajouta-t-il en se tournant vers le fonctionnaire qui représentait dans la commune le pouvoir exécutif.

— Quelque chose d'approchant, Monsieur le maire, répondit le garde avec respect; trois

heures, trois heures un quart. Il se pourrait même qu'on courût sur la demie.

— Ça n'est guères clair, répéta le magistrat.

A l'appui de ce refrain, il essaya d'engager un nouvel interrogatoire; mais il était dit que Joblet serait impénétrable ce jour-là. Le maire ne put pas obtenir de lui des déclarations plus explicites que celles dont faisait foi le procès-verbal du garde. Tout échoua, la douceur, la rudesse, les formes brutales ou radoucies. Joblet resta inflexible. Il dévorait les outrages en Spartiate et s'entendait comparer aux malfaiteurs les plus célèbres sans dévier de la ligne qu'il s'était tracée. Entre le magistrat et son agent s'échangeaient tout haut des suppositions qui faisaient frémir le vieux serviteur de la maison Vauxbelles; on s'accordait à voir en lui un chef de bande, un brigand aussi redoutable que profond, un homme dont les cheveux avaient blanchi dans la carrière du crime.

— Qu'on me ramène à Saint-Sylvain, s'écria-

t-il, vaincu par tant d'opprobres et tout s'éclaircira.

— A la bonne heure, répondit le maire, enchanté de retourner à sa forge ; ça n'est pourtant guère clair. Allons, soit, et bon voyage.

— Un instant, dit le garde, que j'achève mon verbal.

— Et surtout, Guillaume, ajouta le magistrat, donnant ses dernières instructions, veille-le avec soin sur le chemin. J'ai une idée que ses compagnons viendront le délivrer.

. Ce fut sous l'escorte de la force armée que Joblet fit sa rentrée en ville, à la grande surprise de la population. On le conduisit chez le procureur du roi, où devait se dénouer cette aventure. Célestin, étonné de l'absence de son serviteur, s'était rendu chez ce fonctionnaire, et ce fut lui qui reçut Joblet. L'affaire n'alla pas plus loin ; sans autre explication, on annula le procès-verbal, et le garde reçut une semonce. dont il restitua sa part au premier magistrat de

la commune. Joblet était vengé, mais à quel prix !

— Me voilà donc un gibier de maréchaussée, se disait-il avec une ironie douloureuse. C'est un peu tard commencer ; mais il n'y a que le premier pas qui coûte.

Cependant l'aventure s'était ébruitée et faisait l'objet de tous les entretiens. Joblet devenait, à son insu, le héros du jour ; son nom remplissait le café de Gérenflot. Evariste et Rieussec s'y trouvaient au moment où la nouvelle y parvint dans toute sa fraîcheur. Le beau Graindorge donnait une leçon à son ami et lui démontrait la théorie des retours de bille avec exemples à l'appui. Comme de coutume, il y avait foule autour des joueurs. Ce fut dans cet instant que la bombe éclata. Gérenflot venait d'avoir un entretien avec le garde champêtre de La Chênaie ; il connaissait les moindres détails de l'affaire, et il les raconta à sa clientelle. A peine eut-il achevé ce récit, qu'Evariste prit

Rieussec par le bras et l'entraîna doucement du côté du jardin.

— Viens, mon petit, lui dit-il, j'ai à causer avec toi.

— Tu ne veux pas achever la partie? répondit Jules.

— Non, ce sera pour une autre fois, dit Evariste.

Tout en achevant ces mots, il l'avait conduit vers un pavillon en treillis recouvert de plantes grimpantes, qui formait, du côté du jardin, un appendice au café de Gérenflot. C'était une salle verte où les habitués venaient chercher la fraîcheur et l'ombre pendant les ardeurs de l'été. Quand il s'y vit seul avec son confident, Evariste reprit la parole.

— Eh bien, Jules, tu l'as entendue?

— Quoi? dit Rieussec.

— L'aventure de Joblet, dit Graindorge: est-ce que tu en serais dupe, par hasard? C'est assez peu gazé, pourtant.

— Comment cela ? dit Jules.

— Tu ne vois donc pas, être primitif, qu'il y a du Célestin là-dessous ? Qui dit Joblet dit Célestin. Qu'est-ce que ce Joblet ? une ombre : cherche où est le corps.

— Et puis.... ajouta Rieussec, comme un homme qui accepte les prémisses et attend la conséquence.

— Tu ne comprends pas ? dit Evariste.

— Pas le moins du monde, répliqua Rieussec.

— Cela fait honneur à tes mœurs, mon cher ; tu mérites d'être couronné Rosière.

— Va toujours, j'attends la suite. Et tâche d'être clair ; je ne suis pas fort sur les rébus.

— On a arrêté Joblet aux environs de La Chênaie, dit Evariste en contenant l'essor de sa voix.

— C'est acquis au procès, dit Jules.

— On l'a arrêté à une heure indue, au milieu de la nuit, ajouta Evariste, sur le même ton.

— Personne ne s'inscrit en faux, dit Jules.

— Eh bien ! ajouta solennellement Graindorge, Joblet ne pouvait être à La Chênaie aux environs de minuit sans que Célestin y fut. Célestin a donc quelque gibier de cœur à La Chênaie. Est-ce clair ?

— Ah ! s'écria Jules, se frappant le front.

— Tu comprends, enfin, adolescent candide ? Il est temps, ma foi.

En effet, Rieussec venait d'être frappé d'une sorte de révélation. Il se rappelait la circonstance fugitive qui avait signalé l'arrivée de Vauxbelles, et ce mouchoir blanc entrevu pendant la cavalcade. Un rapprochement naturel s'opérait entre ces deux faits et servait à les expliquer l'un par l'autre. Rieussec rendit compte à son illustre ami de l'épisode dont il avait été témoin.

— Est-ce possible ! s'écria Evariste. Et tu ne m'en as rien dit ! Quel trait de lumière !

— En effet, cela commence à s'éclaircir, dit Rieussec.

Au lieu de répondre à son confident, Evariste s'était levé et parcourait la salle en proie à une agitation évidente. Un évènement où il n'aurait pris qu'un intérêt de curiosité ne l'eût pas touché à ce point et placé sous l'empire d'une telle préoccupation. Rieussec ne savait qu'en dire: il attendait qu'Evariste se fût expliqué. Celui-ci pourtant n'obéissait plus qu'à un aiguillon secret, et, oubliant son compagnon, livrait à demi sa pensée.

— Ah! Célestin, s'écria-t-il, c'est ainsi que tu montes tes coups, en cachette, au cœur de la nuit, comme les loups-garous! N'en rien dire à personne, pas même à moi, qui t'ai fait ce que tu es, sans qui tu ne serais rien qu'un méchant avocat de province! Prodiguez-vous donc pour un homme! Portez-le sur le pavois à la force du poignet! Employez pour lui ce que la nature vous a donné de qualités brillantes et solides, vos poumons pour le célébrer, vos muscles pour le défendre, votre éloquence,

votre santé et tout le souffle de votre belle jeunesse ! Donnez tout cela sans compter, sans marchander, comme un prodigue ! N'ayez regret à rien, ni aux courses par la chaleur, ni aux factions par le froid ! Abaissez-vous jusqu'à caresser des chiens de ferme et embrasser des enfants mal réussis, jusqu'à avaler vingt pots de vinaigre en guise de vin ! Dessinez-vous en vil flatteur vis-à-vis du dernier goujat qui figure sur les listes électorales ! Et tout cela pourquoi ? Pour que, à un jour donné, cet homme, en l'honneur de qui vous avez tout fait, à qui de vos mains saignantes vous avez aplani le chemin, à qui vous n'avez laissé que les roses des honneurs pendant que vous en gardiez les épines ; pour que cet homme, votre créature, votre œuvre, votre enfant, qui, sans vous, serait encore au néant d'où vous l'avez tiré ; pour que cet homme vous tourne le dos, vous oublie, vous sacrifie au premier venu, vous mesure l'affection, le dévoûment, l'influence ; pour

qu'il fasse l'étroit, le cachottier avec vous, ne vous livre que la moitié de sa pensée, n'ait d'autre souci et d'autre espoir que de s'affranchir de la reconnaissance qu'il vous doit, et de payer des services sans prix par la plus noire, la plus abominable des ingratitudes.

Une tirade aussi démesurée semblait avoir épuisé les forces d'Evariste, car il retomba sur son siége, comme s'il eût demandé grâce. Cependant, cette éclipse dura peu.

Deux minutes après, il se releva, et, agitant l'index en guise de défi.

— Ah! Célestin, Célestin, dit-il, tu veux jouer au fin avec moi! Prends-y garde, mon fils; je te briserai comme je t'ai élevé. Jules, ajouta-t-il en se retournant vers son confident.

— Qu'y a-t-il, Evariste? dit celui-ci, en homme qui attend un mot d'ordre.

— Il faut que nous lui préparions une surprise, à ce bon Célestin, poursuivit Graindorge avec un rire souverainement sardonique. Un

jour qu'il sera allé rendre ses hommages aux dames de la Chênaie, il faut que nous le recevions à la porte avec un charivari des mieux caractérisés. Que t'en semble ?

— Sublime ! mon cher, répliqua Jules ; voilà des inspirations dont tu es seul capable.

— Tu préviendras Alfred, Paul, Edouard, Eugène et Raoul. Nous montons à cheval, et nous allons en silence nous échelonner sur les lieux. Quand il sortira, il nous trouvera rangés en espalier, et prêts à lui prodiguer les honneurs dus à sa fortune. Une conduite dans toutes les règles, mon cher, avec accompagnement de hourrahs. Il faut que les châtelaines entendent la chose de leur manoir. Hein, Jules ! est-il assez soigné, le programme ?

— Je t'admire, Evariste, dit Rieussec. Tu as du Corse et du chevalier dans le caractère : tu sers bien, mais aussi comme tu te venges !

Pendant cette dernière partie de l'entretien, les amis avaient peu à peu élevé la voix, et, sans

qu'ils pussent le soupçonner, un tiers se trouvait à portée de les entendre. A côté de la salle verte, se trouvait un long couloir qui aboutissait aux allées du jardin. Gervaise se l'était réservé pour s'en faire un laboratoire. Plus d'une fois, dans le courant de la journée, elle y était appelée pour les soins du service, et recueillait involontairement bien des confidences qui s'échangeaient dans la salle verte.

Cette fois, le hasard seul ne fit pas tout. Gervaise avait-elle quelques raisons pour s'inquiéter de ce que pouvait dire Evariste ? il faut le croire, car aussitôt que celui-ci eut entraîné Jules Rieussec vers le lieu où se passait cette conférence, Gervaise, de son côté, se glissa dans son observatoire en étouffant ses pas, en retenant jusqu'à son souffle, afin de ne point se trahir. De là, elle avait tout entendu, la sortie éloquente d'Evariste, puis ce plan de vengeance dont Célestin devait être la victime.

Il ne faut pas sonder les abîmes du cœur, surtout du cœur d'une femme. L'œil le plus clairvoyant pourrait s'y troubler. Pourquoi Gervaise se prit-elle sur le champ d'un vif intérêt à l'égard de M. Célestin? D'où vient qu'elle résolut de faire échouer les combinaisons machiavéliques de M. Evariste? Ce sont là des mystères qu'il importe peu d'éclaircir. Etait-ce par intérêt pour M. Célestin, ou simplement comme mesure de précaution contre M. Evariste? Les lecteurs de ce récit en décideront eux-mêmes. Toujours est-il que la confidence venait à peine d'être achevée, lorsque Gervaise, quittant son tablier et se coiffant d'un bonnet de ville, se dirigea vers la maison de Vauxbelles, et y pénétra par une porte latérale à l'usage des gens de service.

Le député était sorti; Joblet se trouvait seul dans l'antichambre, encore affaissé sous le poids de son aventure. Gervaise eût mieux aimé s'adresser au maître lui-même; mais à son défaut

elle n'hésita pas à confier son message au vieux serviteur :

— Monsieur Joblet, lui dit-elle, je viens donner à Monsieur un petit avis, là entre voisins et tout à la hâte. Voulez-vous le lui transmettre ?

— Dites, madame Gervaise, répondit le père Joblet, ayant à peine la conscience de ses paroles.

— Eh bien ! Monsieur Joblet, poursuivit Gervaise, conseillez à Monsieur de ne plus aller à La Chênaie?

— A La Chênaie ! s'écria Joblet épouvanté. Qui parle encore de La Chênaie ?

— Oui, à La Chênaie ! dit Gervaise en insistant ; n'oubliez pas, Monsieur Joblet. Il y a complot ! complot, entendez-vous, contre M. Vauxbelles. Et maintenant; je me sauve. Adieu, Monsieur Joblet. Vous avez compris, n'est-ce pas !

— La Chênaie ! répétait le vieux serviteur, comme s'il eût vu un fantôme se dresser devan lui.

Et il se retourna du côté de Gervaise, mais celle-ci avait déjà disparu.

UN BANQUET.

X

A la suite de ce petit évènement, Célestin Vauxbelles se vit astreint à plus de réserve ; il s'observa, se contint et déjoua le système de surveillance qui s'organisait autour de lui. Les devoirs d'état ne lui laissaient d'ailleurs que peu d'heures disponibles ; il appartenait, en député consciencieux, aux servitudes et aux ennuis de la représentation. Si les grandeurs actuelles ont quelques profits, elles ont aussi des charges : c'est un cortège obligé et indivi-

sible. Qui accepte les uns, subit les autres, l'équilibre se rétablit ainsi au profit de la morale, et la Providence se trouve justifiée.

Au nombre des fléaux qu'engendrent ces existences en relief, il en est deux toujours prêts à sévir ; ce sont les inportunités particulières et les exhibitions publiques. Le député de Saint-Sylvain en était la proie. En vain aurait-il voulu disposer de lui-même ; on ne lui en laissait pas le loisir. Dès le matin sa porte était assiégée ; les heures d'audience empiétaient sur les heures du sommeil. Les repas même n'étaient pas respectés ; quelles que fussent les résistances de Joblet, il se trouvait à point nommé un de ces amis indiscrets qui tiennent à honneur de forcer toutes les consignes. Célestin avait alors près de lui un témoin qui faisait involontairement l'analyse de son menu, et pouvait rendre compte à la ville de l'état de son appétit. Saint-Sylvain savait de quel vin il avait bu, de quel gibier il avait mangé, et ainsi

se réalisait pour Vauxbelles le vœu de cet ancien qui désirait une maison de verre.

Cependant, quelque odieux qu'il fût, cet esclavage lui pesait moins que celui des exhibitions publiques. Célestin n'était point un aigle, mais il y avait en lui des facultés délicates qui n'auraient demandé, pour éclore, qu'un peu de calme et de recueillement. Il étudiait volontiers ; il choisissait ; il avait le goût difficile, l'esprit hésitant, toutes qualités qui excluent l'improvisation. Ennemi des banalités, il ne comprenait pas la fortune des orateurs qui les relèvent par la hardiesse du débit et l'éclat de l'organe. Dans cette disposition, on conçoit qu'il ne dut envisager qu'avec crainte la nécessité de parler en public. C'était l'un des tourments de sa vie, celui qui y répandait le plus d'amertune. A deux ou trois reprises il avait essayé de rompre le charme jeté sur ses facultés ; chacune de ses expériences avait tourné contre lui ; il en était sorti terrassé, mourant,

anéanti. En face de cet auditoire imposant, agrandi par une publicité sans limites, il ressentit un vertige impossible à vaincre. Ses idées se troublèrent; sa langue ne le servit plus; à peine trouva-t-il quelques mots sans suite, des phrases vides prononcées d'une voix tremblante. Jamais essai ne fut plus malheureux, échec plus complet.

Depuis lors, Célestin Vauxbelles voyait à chaque instant se dresser devant lui le spectre de l'improvisation. L'idée qu'il pouvait être appelé de nouveau à faire ses preuves, à s'exécuter devant témoins, lui causait des frissons involontaires. Sans doute il s'était promis de ne plus affronter le grand théâtre parlementaire, de renoncer à cette scène où avait eu lieu son triste début, mais qui le garantissait contre les piéges sans nombre dont l'existence est semée, contre les députations inattendues, les passages officiels, les réceptions extraordinaires et tout ce qui porte dans ses flancs la menace

d'une improvisation ! La vie d'un député est une succession d'embûches pour qui n'a pas la parole prompte, le mot toujours prêt, la phrase à volonté. Il faut se faire un arsenal de harangues disponibles pour les cas prévus et imprévus ; c'est l'arme et la parure du temps. Tout finissait jadis par des chansons, tout finit aujourd'hui par des harangues. On descend ainsi le fleuve des institutions représentatives.

Une circonstance venait réveiller les terreurs de Vauxbelles. La reconnaissance de l'arrondissement le menaçait d'un banquet par souscription. Dès le lendemain de son arrivée, cette idée avait été émise, et depuis lors elle avait fait du ravage dans les esprits. Déjà le nombre des convives s'élevait au-delà de cinquante, ce qui portait la démonstration publique à un nombre inoui jusqu'alors et fournissait un témoignage irrécusable de la popularité du député. Il faut dire que tous les partis s'étaient donné rendez-vous à ce banquet comme sur un terrain neutre.

Les Simonneau avaient souscrit aussi bien que les Graindorge ; la magistrature y figurait près de la municipalité. C'était une de ces occasions solennelles où les passions abdiquent, où les nuances s'effacent pour faire place à un concert harmonieux et à une touchante unanimité. Certes, avec plus de facilités oratoires, Vauxbelles y aurait vu un puissant moyen d'influence et regardé ce jour comme un des plus beaux de sa vie. Il n'y vit que la perspective d'une improvisation : cette idée empoisonnait tout à ses yeux.

Bientôt ce banquet devint la grande affaire du jour. Il arriva des adhésions de tous les points de l'arrondissement ; c'était à qui s'inscrirait sur les listes. Saint-Sylvain renfermait peu de salles assez vastes pour contenir tant de monde ; il fallut mettre en réquisition le café de Gérenflot, et convertir au moyen d'une tente une partie du jardin en un vaste réfectoire. On disposa dans ce local une table oblon-

gue que devaient éclairer les quinquets de l'établissement rangés et suspendus sur une ligne. Des guirlandes de feuillage sepentaient autour des toiles et leur servaient de franges naturelles, tandis que deux transparents en papier huilé terminaient la perspective et laissaient voir cette légende faite pour aller au cœur: « Vive notre député ! » Pourquoi Vauxbelles n'était-il pas dans une disposition d'esprit à jouir de tant d'hommages ? Que ces détails eussent été de nature à le toucher ! avec quelle ivresse il se fut abandonné au charme de cette manifestation électorale; mais l'improvisation était là, cachée sous cet appareil comme le serpent sous l'herbe.

Grâce à la protection d'Evariste, Gérenflot avait été chargé de la direction et de l'ordonnance du repas. Soixante-dix souscripteurs figuraient sur les listes. A cinq francs par tête, c'était trois cent cinquante francs. Saint-Sylvain traitait son hôte sur un piéd royal : trois

cent cinquante francs consacrés à une consommation de vivres constituaient pour le pays une dépense sans précédents, une de ces fastueuses exceptions qui laissent une date dans l'histoire, comme le dîner de Trimalcion et le festin de Balthasar. Qu'on se garde de vouloir en juger par comparaison et d'après l'échelle parisienne! Chaque zône a ses prix comme chaque restaurant; il y a un abîme entre les écots comme entre les cuisines. Ici tout procède par raffinements, et l'effort se dirige vers des détails peu alimentaires. A Saint-Sylvain les choses sont envisagées à un point de vue opposé. Peu de sacrifices à la fantaisie, à l'apparence, à l'éclat; tout y est donné au réel, au matériel, au solide. On se passe du coup d'œil, pourvu qu'on rencontre le mérite.

Gérenflot connaissait Saint-Sylvain; il n'ignorait pas à quels convives il avait affaire. Aussi prodigua-t-il les aloyaux homériques, les entrecôtes dignes de la table d'Eumée. On eût

dit un banquet de cyclopes, une noce de Gamache, un repas des temps fabuleux. Des chevreuils presque entiers, des cordons de lapereaux, des guirlandes de perdrix vinrent garnir les offices et s'allonger ensuite sur les broches. Jamais armée en bataille ne présenta un front plus puissant et n'offrit un plus bel aspect. Gervaise, de son côté, prodiguait ses soins aux plats choisis qui ont le sucre pour base; experte en petit-four, elle n'épargna rien pour élever ce détail à la hauteur des autres services. Elle voulait qu'on y reconnût une main d'artiste, digne d'un théâtre plus élevé.

Enfin, de tous côtés on s'agitait pour donner à cette fête un éclat, une splendeur, une magnificence capables de laisser de longues traces dans les mémoires.

Quand le jour décisif fut arrivé et à l'heure fixée par le programme, une députation choisie parmi les souscripteurs alla prendre Vauxbelles à son domicile afin de lui servir d'escorte jusqu'à

la salle du banquet. La musique suivait en jouant la *Marseillaise ;* toute la ville était aux fenêtres et une double haie de curieux garnissait le chemin. Le député prodigua les saluts et se mit en route au son de l'orchestre. Malgré les efforts qu'il faisait pour maîtriser son émotion, quelques nuages traversaient de loin en loin sa physionomie. Un coup d'œil exercé eût pu voir qu'il figurait dans cette scène moins en triomphateur qu'en victime ; et qu'il eût volontiers demandé la clôture pour toutes ces démonstrations. Cependant il marcha d'un pas ferme vers le banquet, où il s'assit à la place d'honneur et au bruit des applaudissements. Le père Graindorge, l'écharpe au flanc, occupa sa droite, tandis que le président Simonneau prenait sa gauche. Evariste avait décliné pour son compte toute place d'honneur ; il entendait siéger comme convive libre et en dehors de toute distinction officielle. Seulement, il voulut avoir Jules Rieussec à ses côtés.

Evariste, on l'a vu, nourrissait quelques griefs contre Célestin, et poursuivait à son égard une petite revanche. Aucune occasion ne s'était offerte jusque-là, et il en résultait dans l'âme de notre héros cette fermentation qu'engendrent des rancunes contenues. Sans doute Evariste ne devait pas pousser ces représailles au-delà d'une certaine limite; il ne désirait qu'une chose, c'était de faire sentir sa force à Célestin qui paraissait l'oublier. Aussi ne le perdit-il pas de vue pendant le repas, et devina-t-il les combats de son âme. Vauxbelles n'était à rien de ce qui se passait autour de lui; s'il buvait, c'était par un mouvement machinal; s'il mangeait, c'était du bord des lèvres. Une pensée fixe, opiniâtre, dévorante, l'absorbait tout entier: y aura-t-il une improvisation? et sur quoi roulera-t-elle? L'absence d'un programme arrêté l'inquiétait aussi. Rien n'avait été prévu, ni pour les toasts, ni pour les allocutions. Ce vide lui causait un certain malaise. Si la foudre éclate, se deman-

dait-il, d'où partira-t-elle? sera-ce du côté des Simonneau? alors l'allocution aura un caractère grave, mesuré, digne de gens de robe. Sera-ce du côté des Graindorge? dans ce cas, point de limites aux hypothèses. Quel pourra être le thême de ces hommes illettrés? que leur dire? que leur répondre?

Toutes ses sensations et d'autres encore se peignaient si bien sur le visage de Vauxbelles, qu'Evariste y lisait comme dans un livre. Au moment où cette anxiété semblait arrivée au comble, notre héros poussa le coude de son voisin.

— Mon petit, lui dit-il, nous allons rire tout-à-l'heure.

— De quoi donc, répondit le confident du prince.

— Je te dis que nous allons rire, ajouta Evariste. Prépare-toi la rate, mon petit; ce sera à se vautrer.

— Mais encore!

— Au dessert ! Au dessert ! Je ne dis que ça. Changement à vue et effet de scène. J'envoie mon homme dans le troisième dessous.

Le dessert arriva, et, comme il s'écoulait sans accident, Vauxbelles croyait en être quitte. Déjà il respirait avec plus de liberté, mangeait son fruit avec une certaine aisance, quand Evariste se leva, le verre en main, le front haut, l'œil en feu. De tous les convives, l'illustre Graindorge était celui dont Célestin se défiait le moins. Il ne soupçonna donc point le piège et écouta sans inquiétude.

— Messieurs, dit l'orateur, je viens vous proposer un toast qui sera accueilli sans doute par un enthousiasme universel : c'est en l'honneur de notre excellent député. Qui plus que lui est digne d'une manifestation pareille à celle dont nous sommes témoins ? Qui a mieux mérité du pays et de l'arrondissement ? Chacun de ces actes est une preuve de dévoûment de

plus ; chacune de ses paroles est un nouveau témoignage de sa sollicitude. Vous allez l'entendre, Messieurs, vous allez l'entendre après moi, ajouta-t-il en insistant à dessein et en se tournant vers Vauxbelles, vous raconter tout ce qu'il a fait dans votre intérêt. Le détail en sera long, mais votre reconnaissance n'en sera que plus vive. Parlez, Monsieur, poursuivit-il en recourant à l'apostrophe directe, parlez, chacun ici vous en conjure, parlez, et si votre modestie est amie des réticences, si vous vous effacez trop, s'il vous répugne de faire votre propre éloge, nous sommes ici en nombre pour rétablir toute la vérité et suppléer à ce que votre délicatesse vous aura forcé de taire. Ainsi, Messieurs, dit en terminant Evariste, associez-vous à moi pour cette manifestation inspirée par la reconnaissance. Vive notre député !

— Vive notre député ! s'écrièrent les soixante-et-dix convives debout et dans un élan spontané.

— Et en avant la musique, ajouta Évariste.

La musique obéit et exécuta une *Marseillaise* formidable. Gérenflot n'avait pas oublié les exécutants; ils étaient tous ivres.

Célestin ne pouvait reculer; il était mis en scène d'une manière trop éclatante et trop directe. Il ne s'agissait plus d'une provocation timide, d'un appel détourné; on lui traçait un programme, on l'invitait à s'expliquer catégoriquement. Le cadre était vaste d'ailleurs, et s'il eût ressenti le moindre goût pour les harangues, c'était l'occasion d'y procéder avec une entière latitude. Mais ce qui eût fait la joie d'un autre causait le tourment de Vauxbelles, et, quand il se leva pour répondre, son émotion était si vive qu'elle étouffait les paroles dans le fond de son gosier :

— Messieurs, dit-il, croyez au sentiment que j'éprouve...... vos bontés me pénètrent de reconnaissance....... il m'est impossible de rendre avec la vivacité qui est dans mon cœur,

car........ je suis ici au milieu de vous....... en effet...... oui, Messieurs.....

Quelques efforts qu'il pût faire pour rassembler ses idées et terminer tant bien que mal cette déplorable scène, Vauxbelles ne put sortir de ses phrases entrecoupées. A mesure qu'il avait la conscience plus entière de l'abîme dans lequel il tombait, il se sentait moins de force pour en sortir, et volontiers il s'y fût précipité de ses propres mains. Evariste suivait de l'œil ce spectacle et poussait de nouveau le coude à Rieussec.

— Eh bien, mon petit? lui disait-il.

— Impayable, répondait celui-ci; cela vaut quinze francs la stalle.

Il était dangereux de pousser plus loin les choses; l'illustre Graindorge le comprit. La leçon avait porté, cela suffisait. Il ne fallait pas compromettre Vauxbelles au point de le rendre impossible.

— Messieurs, dit notre héros, en interve-

nant et sauvant la retraite du député, quoi de plus naturel qu'un moment d'émotion au milieu des témoignages de votre sympathie? Il faudrait avoir le cœur bien mal placé pour ne pas ressentir vivement ce que vous exprimez avec tant de chaleur! Quel discours peut valoir une impression si vraie et si profonde! Ah! Messieurs! joindre ainsi à toutes les facultés de l'esprit les qualités du cœur, être à la fois le plus intelligent et le plus sensible des mandataires, quelle réunion précieuse, quel rare assemblage! Quant à moi, je me sens gagné par ces émotions qui débordent, et je vois dans vos yeux que vos âmes sentent à l'unisson de la mienne. Messieurs, confondons-nous donc dans un dernier cri: Vive notre député!

—Vive notre député! répétèrent les soixante et dix voix, sous l'influence de cette vive harangue.

En même temps les convives les plus attendris, ceux qui avaient rendu aux bouteilles de

Gérenflot l'hommage le plus assidu, sortirent des rangs et vinrent se jeter dans les bras du député. On s'embrassa à la ronde, on se prodigua les poignées de main, et l'on passa au café au milieu d'une effusion et d'un attendrissement inexprimables.

— Bien joué ! dit Rieussec à l'oreille de son chef de file.

— Si je ne l'avais pas ramassé à temps, mon petit, répliqua Evariste, c'était un homme perdu.

LES GRANDS MOYENS.

XI

Le but ordinaire des promenades d'Evariste était le sentier qui règne le long de l'Argentine et dessert les nombreux moulins construits sur la rivière. Un triple rideau de peupliers et de trembles y verse constamment de l'ombre et ne laisse pénétrer sur la chaussée que des brises fraîches et des rayons adoucis.

Un dimanche, notre héros suivait lentement ce sentier en compagnie de son ami Rieussec. Il montait Quiroga, Jules un alezan. Les deux

chevaux, presque abandonnés à eux-mêmes ; se saluaient par de joyeux mouvements de tête, ou dilataient leurs naseaux à l'odeur des foins épars dans la campagne. Ariel était aussi de la partie ; animé d'une gaîté folle, il se plongeait au milieu des regains fauchés de la veille et les dispersait avec une sorte de volupté. Tout était calme aux champs : les claquets des moulins avaient cessé leur bruit ; on n'entendait ni la clochette du troupeau, ni le chant de la faneuse. Le respect dû au jour férié semblait avoir éteint toutes les rumeurs de la vie active ; le râle d'eau poussait seul son cri, tandis que la cloche du village résonnait dans le lointain. Aucun nuage au ciel et paix sainte dans la vallée : la nature elle-même se mettait au repos.

Evariste n'était pas d'une trempe accessible à la rêverie ; l'idéal le touchait peu ; il professait un souverain mépris pour la contemplation. Aussi, ne se laissait-il pas gagner aux

beautés du paysage : un autre souci le dominait.

— Jules, disait-il à son confident, j'en conviens, il y a du mieux. Notre homme est mâté et pour long-temps. Le voilà maniable, enfin.

— Je le crois parbleu bien, répondit l'ami du prince ; on le serait à moins. Comme tu l'as secoué ! quelle leçon !

— Elle ne suffit pas, mon petit ; il faudra y revenir, poursuivit Graindorge, Célestin m'est rendu comme député, mais comme homme, il me résiste, il me glisse dans la main. J'ai eu beau le sonder, le retourner de mille façons ; il reste impénétrable. Il y a un mystère dans sa vie, et je ne le connais pas. Est-ce là une situation régulière ?

— Et ta surveillance ?

— Infructueuse, mon cher, impuissante jusqu'ici. On l'a épié de jour, de nuit ; Gé-

renflot s'y exténue ; rien , absolument rien. Je ne sais plus que croire.

— Mon Dieu, que t'importe après tout ? dit timidement l'ami du prince.

— Beaucoup , mon petit , plus que tu ne penses. J'ai en tête un plan , je veux faire une fin et j'ai bien peur que Célestin ne vienne se mettre à la traverse. C'est une fatalité. Un ami de vingt ans ! Un homme que j'ai porté au pinacle ! Et penser qu'il faudra peut-être que je le brise , ajouta Evariste avec un geste et un accent de mélodrame.

— Bah ! à ce point ! dit Rieussec.

— Ecoute-moi , Jules , tu verras si je puis reculer. On a des mues dans la vie, des époques de métamorphose. L'homme est un peu ver-à-soie sous ce rapport. On ne peut pas toujours folâtrer avec les grâces de la jeunesse. Le ventre arrive , le crâne se dépouille , les rides creusent leurs sillons. Ce sont autant de conseils que donne la nature ; elle nous avertit qu'il est

temps de dire adieu aux amours volages. Il est des hommes qui s'obstinent et veulent jouer au papillon avec les formes d'un éléphant. Ceux-là tombent dans le ridicule. Il en est d'autres qui se retirent à temps et se réfugient dans un bon et solide mariage. Je prétends être de ces derniers. La vie de conquérant me pèse ; j'ai assez fait du Joconde, mon petit.

— Allons donc ! si jeune encore ?

— Non, te dis-je, j'en ai assez ; tu prendras la suite de mon commerce. Où cela conduit-il après tout ? ajouta Evariste en s'animant. Quand j'aurai bien porté le ravage dans tous les ménages de Saint-Sylvain, battu les Simonneau dans leurs femmes, humilié jusqu'à Victor, pratiqué ainsi des intelligences au sein du camp ennemi, où sera le profit, où sera la gloire ? Le beau mérite que celui d'un coq de village ! la belle position pour un homme quand il s'approche de la quarantaine ! Non, mon petit, je donne ma démission ; je renonce,

j'abdique : ces dames s'arrangeront comme bon leur semblera. Il n'en est point parmi elles d'inconsolables.

— Et Gervaise !

— Silence, Rieussec, s'écria Evariste d'une voix à la fois sévère et émue ; je vous avais défendu de prononcer ce nom.

— Suffit, l'ancien, dit l'ami du prince, cherchant à se sauver par une plaisanterie, on s'y conformera.

Pendant le cours de cet entretien, les chevaux avaient gagné du terrain, et le hameau de La Chênaie se dessinait dans la perspective. Il se compose de deux groupes de chaumières jetés sur l'un et l'autre bord de l'Argentine. Une église, dont le clocher portait les traces d'un badigeon récent, domine les habitations recueillies à son ombre. Vu à distance, ce site avait quelque charme ; la verdure, en s'y mêlant par massifs, relevait les tons enfumés des chaumières, et répandait sur l'ensemble les

riches couleurs de la végétation, comme un manteau de roi sur les haillons d'un mendiant. Qui a vu les campagnes n'a pu échapper à ce contraste. Ce que l'homme y fait semble jurer en présence de ce qu'y a fait la nature ; des cloaques à côté de tapis de gazon, du fumier près d'un verger parfumé, des mares infectes au lieu d'eaux vives !

La seule partie du paysage qui satisfît entièrement le regard, c'était celle où s'élevait le château, au milieu d'arbres centenaires. Il régnait entre la vieille construction et les ormes majestueux qui l'entouraient une harmonie que le temps avait créée, et qui était bien au-dessus des effets symétriques que poursuit la main de l'homme. La pierre et le feuillage semblaient avoir assorti leurs couleurs, combiné leur pose, de manière à s'empreindre d'une mélancolie qni ne manquait ni de grâce, ni de grandeur. C'était la plainte du passé qui s'exhalait sans fiel, sans amertume, et comme

un dernier murmure de deuil et de regret. Les restes du château révélaient un édifice imposant, dont la date remontait à la plus belle époque de l'art gothique. A peine en restait-il une aile debout ; encore ses proportions gigantesques, ses distributions intérieures la rendaient-elles inhabitable. Pour l'usage des hôtes actuels, il avait fallu construire sur les anciens communs une maison de campagne dans le goût moderne, convenable en tout autre lieu, mais écrasée ici par le spectacle de ces ruines grandioses. Tout cet ensemble composait le château de La Chênaie et les débris du vaste domaine qui en formait autrefois la dépendance.

C'est de ce côté que s'avançaient les deux amis. Evariste avait pris les devants et se dirigeait vers un tertre ombragé de châtaigniers, d'où l'on embrassait la vallée entière, avec La Chênaie comme premier plan et au loin le cours sinueux de l'Argentine. Notre héros voulait y établir son observatoire et y combiner sa stra-

tégie. Il opérait à la manière des grands capitaines, sur le terrain même et avec les objets sous les yeux. Point d'importuns d'ailleurs, point de surveillants. La cloche de l'église faisait un dernier appel aux fidèles en retard, et peu à peu les chaumières se dépeuplaient toutes au profit du lieu saint.

— Attention! mon petit, dit Evariste en gravissant le tertre, nous arrivons sur le théâtre de nos opérations.

— Voilà un mot bien ambitieux, répliqua Jules.

— Il te le paraîtra moins tout à l'hèure, mon petit. Suis-moi, en attendant, par-dessus cet échalier.

Sur un mouvement de bride, Quiroga franchit l'obstacle, et l'alezan de Rieussec en fit autant. Ariel avait donné l'exemple.

— Tn m'as compris, n'est-ce pas? dit Evariste en reprenant la conversation. Je veux faire une fin.

— Tu en as le droit, Graindorge, répondit l'ami du prince.

— Ne plaisantons pas, ajouta notre héros d'un ton plus sérieux. Tu vois ce château, mon petit.

— Le château de La Chênaie ?

— C'est toi qui l'as nommé, mon fils. Eh bien ! avant qu'il soit trois mois, je veux en être le châtelain.

— De La Chênaie ?

— De La Chênaie.

— Tu épouserais alors une Rochemarne ?

— J'épouserai une Rochemarne.

— Malgré le général ?

— Malgré le général.

— Ah ! mon Dieu ! et Célestin ?

— Je lui réserve un dédommagement, mon cher, un beau dédommagement : il épousera ma sœur Anaïs. Voilà mon plan de campagne.

— C'est du Napoléon pur, dit Rieussec, que la hardiesse de son ami commençait à effrayer.

On était arrivé au sommet du tertre, d'où l'œil plongeait sur les pelouses du château. Elles étaient désertes et silencieuses. Aucun bruit, aucun mouvement ne trahissait la présence des hôtes. Evariste descendit de cheval et cacha Quiroga derrière une haie. Jules imita cette manœuvre. Quand cette précaution fut prise, l'illustre Graindorge daigna enfin s'expliquer d'une façon moins impériale et moins sommaire.

— Mon petit, dit-il à son compagnon, je sais que l'entreprise n'est pas facile. Il y a d'un côté les grands parents qui sont montés en diable sur leur noblesse. J'aurai beau leur dire que je suis un brave garçon, assez bien posé dans le pays, avec une jolie fortune en perspective, ils me demanderont si mes aïeux ont figuré aux croisades et me tourneront le dos si je ne leur montre pas un blason qui vaille le leur.

— Tu peux t'y attendre, dit Rieussec.

— Premier embarras, poursuivit Evariste.

D'un autre côté, il y un soupirant plus ancien que moi, si nos soupçons sont fondés. Célestin serait venu, à ce qu'il semble, égarer son cœur sensible sous les ombrages de ce parc, fouler ces pelouses de son pied attendri. Rien d'impossible à celà. Les dames de Rochemarne habitènt seules La Chênaie. Leur unique parent, le général, n'y vient que rarement. Célestin a donc eu les coudées franches : cela me paraît clair comme un bec de gaz.

— Tout ce qu'il y a de plus clair, dit Rieussec, faisant écho.

— Dès lors deuxième embarras. Embarras du côté des parents, embarras du côté de l'ami. Si l'on s'amusait à débrouiller cette suite d'embarras par les procédés ordinaires, la vie d'un corbeau n'y suffirait pas. Séduire l'enfant, évincer l'un, calmer les autres, c'est trop de besogne. Il vaut mieux avoir recours aux grands moyens.

— Aux grands moyens? s'écria Rieussec, se défiant de l'audace de Graindorge.

— Oui, mon petit, dit Evariste d'un tou décidé. Menons les choses à la houssarde; c'est plus sûr.

Quelque habitué qu'il fût à suivre aveuglément l'impulsion de son ami, Jules Rieussec comprit qu'il s'agissait cette fois d'autre chose que d'une fredaine de jeune homme. Il hasarda quelques objections et chercha à se tirer de qualité. Mais le dessein d'Evariste avait quelque chose de très arrêté et presque d'impérieux. Ce n'était pas sans avoir longtemps réfléchi qu'il s'engageait dans cette entreprise. Il y avait chez lui le germe d'une ambition opiniâtre que ses premiers écarts avaient plutôt endormi que détruit. Toute l'activité de son esprit était désormais tournée de ce côté, et il allait apporter dans cette poursuite la même ardeur, la même ougue qu'il avait déployée dans ses plaisirs.

— Assez, Jules, dit-il à son confident, assez

de sermons. Nous ne sommes point au prêche, mon petit. Si tu veux me quitter, quitte-moi, si tu veux rompre, rompons.

— Quelle idée ! répliqua vivement Rieussec. Comme tu le prends ! Moi, te quitter ! Jamais !

— Eh bien ! laisse-moi suivre mon idée, dit Evariste. Tu ne voudrais pas me faire mànquer ma fortune. Non : eh bien ! elle est là. Figure-toi, mon cher, la position que j'aurai si je m'allie à des gens qui remontent aux croisades. C'est fabuleux d'y penser. C'est-à-dire qu'il n'y a rien au monde à quoi je ne puisse prétendre. Qu'est-ce qui me manque, après tout ? J'ai de l'argent, de la figure, de l'aisance dans le geste, quelque facilité de parole, l'œil vif et la main belle ? Ajoutez-y un peu de naissance, mon petit, et je suis un homme achevé ; beaucoup de naissance, et je deviens un homme du premier rang. Il n'y a point à reculer ; la perspective est trop belle.

Rieussec se serait en vain raidi contre une volonté aussi ferme ; il aima mieux feindre un acquiescement complet, en se réservant d'échapper aux suites de cette faiblesse.

— Allons, dit-il, puisque tu le veux.

— A la bonne heure. Mon petit, répliqua Evariste en lui tendant la main, je te reconnais là, Oreste et Pylade, Nisus et Euryale, Castor et Pollux, tout ce qu'il y a de mieux dans l'antiquité, nous l'effaçons. Nous sommes les vrais Siamois, les inséparables. Mais n'aie pas peur, mon fils, je ne t'oublierai pas quand je serai au faîte des grandeurs. Tu seras au moins secrétaire d'ambassade.

— Ne t'inquiète pas de moi, Evariste ; songe d'abord à ton affaire.

— Tu as raison, mon petit, allons au plus pressé. Il y a longtemps, vois-tu, que j'ai mon idée en tête. J'ai déjà examiné les lieux, je les connais à fond ; tu vois quel est l'ensemble des bâtiments ?

— Oui, très bien.

— Laisse de côté le vieux château ; personne ne l'habite, si ce n'est les chauves-souris et les belettes. Attache-toi seulement au bâtiment moderne. Tu y es?

— Parfaitement.

— Au rez-de-chaussée, salon, salle de billard, salle à manger. Les portes donnent d'un côté sur la pelouse, de l'autre sur le petit bois qui est derrière. Es-tu orienté?

— Oui, Evariste.

— Au premier, deux chambres de maîtres ; ne tiens compte que de celles-là. Trois croisées pour la marquise de Rochemarne : respect à la marquise, mon fils.

— Volontiers.

— Mais attache-toi surtout à ces deux croisées qui sont à l'angle du bâtiment, et dont l'une fait face à l'avenue. C'est l'asile de Gabrielle de Rochemarne, un ange, mon petit, tout ce qu'il y a de plus adorable au monde. Figure-toi que moi

qui suis un cœur blasé, un vaurien, un coureur, j'ai senti, rien qu'à sa seule vue, mon masque de roué tomber de mon visage. J'en suis amoureux, mon cher, tout ce qu'il y a de plus amoureux, et c'est un excès dont je ne me croyais plus capable.

— Tu m'effraies !

— Ayons recours aux grands remèdes, mon fils, et cela passera. Remonte à cheval, nous allons maintenant faire le tour des clôtures. Il faut s'assurer des côtés faibles de la place.

Au moment où Evariste achevait ces mots, la cloche de l'église annonçait la fin de l'office. Les deux amis reprirent le chemin de La Chênaie en s'arrêtant de temps à autre pour examiner les lieux. Arrivé sur un point du parc qui lui paraissait le plus faible, Evariste arrêta son cheval.

— Jules, dit-il à son compagnon, tu vois bien ce saut de loup. De quelle largeur l'estimes-tu ?

— Quatre mètres, mesure moderne, répondit Rieussec.

— Te sentirais-tu capable de le franchir ?

— Comment cela ? à cheval ?

— Non pas, mon petit, à pied.

— J'en doute, dit Jules.

— Eh bien, mon petit, tu vas voir.

Il remit la bride de Quiroga à son ami, et prenant son élan, il arriva d'un bond de l'autre côté du saut de loup. C'était entrer dans le parc à la façon des malfaiteurs et des amants.

— Bravo, Evariste ! s'écria Jules.

Cet incident les avait absorbés l'un et l'autre à tel point qu'ils ne s'étaient pas aperçus de l'approche de quelques témoins. Recommençant l'épreuve, Evariste venait de franchir de nouveau le fossé et retombait du côté de la route, lorsqu'il se trouva, à sa grande surprise, en présence de deux dames.

C'étaient la marquise de Rochemarne et mademoiselle Gabrielle de Rochemarne qui venaient d'entendre la messe à l'église de La Chênaie.

LA CHÈNAIE.

XII

Quel que fût l'aplomb d'Evariste, il éprouva un sentiment de confusion à l'aspect de ces dames, venues juste à temps pour constater un cas de flagrant délit et une manière au moins étrange de pénétrer chez elles. Cependant, ce trouble ne fut pas long ; le sang-froid reprit bientôt le dessus.

— Madame la marquise, dit notre héros, en s'inclinant avec respect, veuillez excuser nos petits écarts de gymnastique. Il s'agissait de don-

ner à mon ami Rieussec une démonstration des théories du colonel Amoros...

— Vraiment? répliqua la grande dame, avec un sourire auquel sa fille s'associait involontairement.

— Oui, madame la marquise, poursuivit Evariste, se sauvant par une bouffonnerie, c'est un complément d'éducation fort en vogue aujourd'hui. On fortifie les muscles dans l'intérêt des mœurs; on assouplit les jambes à la pratique des vertus. Voilà quel genre d'améliorations je poursuivais sur la personne de mon ami. Il est vrai que nous aurions pu choisir un autre théâtre pour nos expériences. Pardonnez-nous cette atteinte au droit de propriété.

— C'est tout pardonné, Messieurs, dit la marquise, du ton le plus aimable, mais à une condition.

— D'avance nous souscrivons à toutes, s'écria Evariste, avec l'accent et la pose d'un chevalier.

— C'est que vous entrerez avec nous à La Chênaie par un chemin moins incommode, dit la marquise. Ce sera votre châtiment.

A cette invitation, que relevait une grâce parfaite, les deux amis se répandirent en remerciments. Prenant leurs chevaux par la bride, ils se dirigèrent vers l'avenue du parc, qui s'ouvrit devant les châtelaines.

La marquise de Rochemarne était alors parvenue à ce que l'on peut nommer l'automne des femmes; mais c'était pour elle un automne brillant et plein d'éclat. Elle avait ce grand air qui accompagne la race, un port de reine que l'embonpoint ne déparait pas, la fraîcheur de la maturité, et ce calme profond du regard que donne seule une vie sans taches. En vain eût-on cherché sur son visage une de ces rides que creusent les passions orageuses; il n'y régnait qu'une bonté douce et une sérénité un peu solennelle. On voyait que le feu de l'amour n'avait pas passé là-dessus, et que ce cœur s'était

absorbé tout entier dans les voies austères du devoir et les saintes affections de la famille.

Elle avait dix-huit ans lorsque le marquis de Rochemarne, arrivé à la soixantaine, fit agréer sa recherche. La jeune fille, quoiqu'elle descendît des Mac-Grégor et fût de grande origine écossaise, n'avait pas de fortune. Le nom du marquis, sa position, son titre, décidèrent les parents, et le mariage eut lieu. C'était dans les premières années de la Restauration ; la faveur du nouveau régime était acquise aux Rochemarne. Les deux frères avaient brillé à la cour de Louis XVI ; on les avait vus, au premier appel, passer dans le camp de l'émigration pour se montrer ensuite à Quiberon et sur le Rhin. Ils faisaient partie l'un et l'autre de cette légion d'Epiménides que 1814 nous ramena, légion coiffée à l'oiseau royal et décidée à repousser toute transaction avec la France révolutionnaire.

Les Rochemarne avaient en tout temps brillé

par le nom plutôt que par les biens ; la prodigalité était instinctive chez eux, et, de génération en génération, ils avaient vu décroître leur héritage. Cependant, lorsque la crise arriva, le marquis possédait encore quelques fiefs qui n'étaient point engagés ; il en confia la gestion à un Simonneau, aïeul de Victor, son intendant et son bras droit. Celui-ci lutta contre la confiscation et essaya de dérober sa proie au domaine public ; il ne parvint à sauver que le château de La Chênaie et la partie close du parc. Le restant des biens, vendu aux enchères, passa en d'autres mains. Une belle forêt de chênes, qui avait donné son nom au fief, fut découpée, adjugée par petits lots et livrée au défrichement. Ainsi, le marquis, au milieu des joies du retour, se retrouvait en face d'une douleur inattendue ; il était sous le coup d'une ruine complète et avec la misère en perspective.

La royauté vint au secours des deux frères. Le marquis obtint quelques-unes de ces gran-

des sinécures que l'Empire avait créées au profit de ses familiers, et qui parurent aux courtisans nouveaux des abris fort convenables et fort commodes. Quant au cadet, qu'on nommait le général parce qu'il avait été mestre-de-camp des chevau-légers, on eut soin de lui ménager une alliance opulente qui combla les brèches faites à son patrimoine. Grâce à ces soins réparateurs, la maison des Rochemarne put faire une certaine figure et compter en première ligne parmi les notabilités du pavillon Marsan. Le château de La Chênaie avait succombé aux outrages du temps; il fallut y suppléer, et ce fut alors que le marquis fit construire le bâtiment moderne avec une partie des débris du vieil édifice.

Dès les premiers jours de son mariage, la marquise s'était fixée à La Chênaie; le site lui plaisait, elle en aimait le calme et l'isolement. A diverses reprises, le marquis voulut l'emmener à Paris et la présenter à la cour; elle se défendit de cette existence bruyante. En femme

sensée, elle craignait les poursuites auxquelles est en butte une femme jeune unie à un vieillard ; peut-être aussi y avait-il dans ce contraste des âges un tourment secret que l'air du monde eût empiré et qu'étouffait la solitude. Loin des salons, elle portait légèrement ce fardeau ; elle s'y était faite et n'avait à essuyer ni les commentaires désobligeants, ni des comparaisons pénibles. A Paris, c'eût été pour elle un poids chaque jour accru, une source intarissable d'ennuis et de luttes. La vanité se glisse si souvent dans nos affections, et il en est si peu qui soient à l'abri de ce mélange !

La jeune femme se résigna donc à cette vie solitaire, sans regret comme sans effort. Elle laissa le marquis s'en aller seul sur le théâtre où s'agitaient les ambitions et les brigues ; elle ne quitta pas son asile favori. Là tout lui souriait et semblait s'associer à ses goûts tranquilles. Elle y voyait son époux entouré de respects, le premier du pays par l'éclat du nom et la

puissance des souvenirs. C'était la part de l'orgueil ; le cœur faisait le reste. Une grande joie vint d'ailleurs faire quelque diversion dans sa vie ; une fille lui était née : ce fut sur cette enfant qu'elle reporta toutes les puissances de son amour, tout ce qui sommeillait chez elle d'affection sans objet et de dévoùment sans but. Gabrielle devint pour sa mère une pensée de tous les instants ; elle grandit au milieu des caresses.

Il y eut alors pour les Rochemarne un moment de bonheur et une sorte de revanche du passé. Une liste civile allait être votée en faveur de l'émigration, et, quoique fort reduite, la part du marquis suffisait pour assurer l'avenir de sa veuve. Gabrielle venait à souhait ; c'était une enfant accomplie. Il y avait dans l'air comme un parfum d'ancien régime qui réjouissait le cœur des deux vieillards ; on semblait disposé à rayer d'un trait de plume vingt-cinq ans de notre histoire. Hélas ! ce fut un rève bien court,

suivi d'un brusque réveil. En trois jours de colère, le peuple brisa la chaîne qu'on forgeait depuis quinze ans, et de toute cette insurrection au nom du passé, il ne resta plus qu'un roi en route pour l'exil, un trône en débris, et une couronne en déshérence.

Le coup était trop rude pour le marquis ; il n'y survécut pas. Après deux années d'une existence languissante, il s'éteignit, laissant une veuve fort jeune encore et une enfant en bas âge. C'était pour la marquise un surcroît de devoirs ; elle y sut conformer sa vie. Plus que jamais la solitude lui devint chère ; l'éducation de sa fille en remplissait les heures et y répandait un charme toujours nouveau. Gabrielle n'eut point d'autre professeur que sa mère, et c'était en toute chose un professeur accompli. Quant aux affaires d'intérêt, la marquise sut promptement y pourvoir ; elle se mit au courant de tout avec une aptitude merveilleuse. Dans les cas épineux, le général était consulté et donnait son

avis. Cependant, autant que possible, la marquise n'obéissait qu'à sa propre impulsion. Elle avait reconnu, dans son beau-frère, des préjugés qui souvent troublaient son coup-d'œil et l'entraînaient dans de fausses idées. De là un peu de froideur entre les deux branches et des relations quelquefois compromises par les caprices du mestre-de-camp des chevau-légers.

Le temps s'écoula et Gabrielle devint une grande et belle personne. Il y avait en elle ce charme qui apaise et console. C'étaient toutes les grâces de sa mère, avec moins de majesté peut-être, mais aussi avec plus d'abandon. Elle touchait d'abord, elle attirait. Impossible de se défendre de la séduction qu'exerçaient sa voix, son regard, les lignes pures de son visage. Jamais harmonie plus complète ne régna dans les traits, n'anima les poses. On eût dit que les deux races avaient voulu réunir dans cette jeune fille la dernière expression de leur beauté. Elle répandait comme une douce lumière autour

de ses pas et semblait porter le bonheur dans les plis de ses vêtements. Heureux celui dans le chemin duquel devait luire une apparition si douce, et à qui cet ange au nimbe d'or devait tendre la main!

Tels étaient les hôtes du château de La Chênaie. Il était impossible que tant de grâces et de vertus n'eussent pas laissé dans le pays des impressions profondes. Aussi, malgré sa hardiesse habituelle, Evariste n'accompagnait-il la marquise qu'avec une certaine émotion. Jules Rieussec, plus intimidé encore, marchait d'un pas hésitant, et avec le regret de s'être engagé, sur la foi de son ami, dans cette aventure délicate. On gagna ainsi la grille, où un garde prit en main la bride des deux chevaux. Ce n'était pas la première fois qu'Evariste pénétrait à La Chênaie; il y avait ses entrées. Son père tenait à bail une portion des terres de la marquise, et le fils Graindorge avait saisi ce prétexte pour rendre de temps à autre ses hommages aux

deux châtelaines. Dans le cours de ces visites, la beauté de Gabrielle avait fait du ravage dans son cœur, et de là ce complot, où Rieussec se trouvait mêlé malgré lui.

Cependant la marquise, pour faire honneur à ses visiteurs, animait l'entretien, et de son côté Evariste, en capitaine consommé, cherchait à le faire tourner au profit de ses projets.

— Monsieur Graindorge, dit madame de Rochemarne, qu'y a-t-il de nouveau à Saint-Sylvain ? Quels sont les bruits de la ville ? Vous êtes en fonds pour nous éclairer là-dessus.

— Mais, madame la Marquise, répliqua Evariste, il n'y a pas si loin d'ici à Saint-Sylvain que vous ne puissiez savoir ce qui s'y passe.

En même temps, il promenait son regard de la mère à la fille, comme s'il eût voulu leur arracher un secret et pénétrer le fond de leur pensée.

— Eh bien ! non, monsieur Graindorge, répondit la grande dame avec une dignité pleine

de calme, nous ne savons rien, absolument rien. Venez donc au secours de deux pauvres recluses. Il doit s'être passé de bien grands évènements, puisque vous vous étonnez que le bruit n'en soit pas arrivé jusqu'à nous.

Evariste vit qu'il fallait recourir à des moyens plus directs, s'il voulait rompre la glace. On était arrivé en ce moment à la porte de la serre, et les deux dames invitaient leurs visiteurs à y jeter un coup-d'œil.

— De grands évènements ! dit notre héros, en suivant les châtelaines au milieu de touffes de fleurs rares, il n'y en a qu'un à Saint-Sylvain, depuis trois semaines ! C'est la seule chose dont on s'occupe, la seule qui fasse époque.

— Et qu'est-ce donc, s'il vous plaît, monsieur Graindorge? dit la marquise avec le même sang-froid.

— Vous ne devinez pas? répondit Evariste en cherchant à voir jusqu'à quel point ce calme était naturel.

— Vraiment non, dit la marquise impénétrable.

L'attitude de Gabrielle était plus embarrassée; elle allait d'une fleur à l'autre, comme si elle eût voulu se donner une contenance, redressait çà et là quelques tuteurs, élaguait le feuillage et se penchait vers les calices odorants pour en mieux aspirer le parfum. On eût dit qu'elle comprenait, au ton de l'interlocuteur, qu'elle avait un ennemi en face.

— Vois donc, maman, s'écria-t-elle en entraînant la marquise vers un vase garni de bruyères, vois comme notre azalée á bien réussi.

Notre héros n'était pas homme à se laisser détourner de son but par cette petite diversion. Quittant la marquise pour s'adresser à sa fille :

— Je parie, dit-il, que mademoiselle de Rochemarne en sait plus là-dessus que Madame la Marquise.

— De quoi s'agit-il, Monsieur? répondit Gabrielle, dont la joue se couvrit d'incarnat. Qu'est-ce donc, ma mère? ajouta-t-elle en se réfugiant vers la marquise comme vers un abri.

— Il s'agit, Mademoiselle, poursuivit l'impitoyable Graindorge, du grand évènement de Saint-Sylvain, de ce qui occupe toutes les bouches.

— Mon Dieu! arrivez donc au fait, monsieur Graindorge, reprit la marquise, s'emparant de l'entretien et venant au secours de sa fille. Parlez, expliquez-vous. En vérité, vous êtes un terrible homme avec vos énigmes.

— Eh bien! Mesdames, dit Evariste en continuant son rôle d'observateur, le grand évènement du jour, c'est l'arrivée de notre député, Célestin Vauxbelles.

Quelque soin que mît notre héros à étudier l'impression que ce nom devait produire sur mademoiselle de Rochemarne, il fut trompé cette fois dans son attente. Gabrielle s'était pen-

chée vers une caisse garnie d'iris de Perse, et son visage se dérobait à la surveillance de l'ennemi. Quant à la marquise, son impassibilité ne se démentit pas.

— En effet, dit-elle le plus naturellement du monde ; M. Vauxbelles est arrivé : je l'ai entendu dire.

— Comment ! s'écria Graindorge, piqué au jeu, il ne serait pas venu vous présenter ses devoirs, lui si ami des convenances ! je m'y perds.

Ce fut au tour de la marquise à éprouver un moment d'hésitation ; elle répondit pourtant :

— Que voulez-vous, monsieur Graindorge, un député se doit d'abord à ses électeurs, et nous n'avons pas l'honneur de l'être, ni moi ni ma fille. On n'est plus rien maintenant, quand on n'est pas électeur. C'est la loi du temps ; nous la subissons.

Evariste ne pouvait pas décemment insister : pousser plus loin les choses eût été manquer à la plus stricte convenance ; aussi abandonna-

t-il son enquête pour se rejeter vers des formules plus banales. Ce fut un grand souci de moins pour la pauvre Gabrielle; elle semblait respirer plus librement et caressait ses fleurs d'une main plus joyeuse. Jules Rieussec, qui s'était tenu à l'écart, se livrait, comme la jeune fille, à une étude de la Flore du lieu, afin de se donner une contenance. Ainsi le groupe était complet; d'un côté la Marquise tenant tête à Evariste, de l'autre Gabrielle et Rieussec ne formant qu'un vœu, celui de voir finir cette scène. Les choses en étaient là quand un valet entr'ouvrit la porte de la serre, et, s'adressant à la Marquise, dit assez haut pour être entendu de tout le monde :

— M. Célestin Vauxbelles vient d'arriver au perron; il demande si ces dames sont visibles.

Gabrielle ne put entendre ces mots sans pâlir ; mais madame de Rochemarne se retourna vers Evariste, et, prenant ses plus grands airs :

— Vous le voyez, monsieur Graindorge, lui dit-elle ; c'est la réponse à vos reproches de tout à l'heure. On dirait que M. Vauxbelles vous a entendu : il s'exécute.

INTRIGUES CROISÉES.

XIII

La marquise reçut le nouveau venu en présence des deux amis, et il en résulta une visite fort courte, à peine animée par un entretien insignifiant. Vauxbelles affecta de se lever le premier, et prit congé de ces dames, sans que la pénétration d'Evariste parvînt à tirer le moindre parti de cette rencontre. S'il existait quelque concert entre le député et les hôtes de la Chênaie, le secret était bien gardé, et mettait en défaut la tactique des curieux.

L'illustre Graindorge n'était donc satisfait qu'à demi de son expédition, et le lendemain il en rêvait dans la salle verte de Gérenflot. C'était à une heure de la journée où la clientelle n'avait pas coutume d'abonder, et rien ne troublait notre héros dans ses méditations. Ariel seul se trouvait près de lui, couché en spirale aux pieds de son maître, et cherchant à soustraire ses sens délicats aux vapeurs âcres du tabac dont Evariste inondait l'atmosphère :

— Quelle maîtresse-femme! se disait-il en songeant à la marquise. Comme elle m'a tenu tête, comme elle a repoussé l'assaut! Parlez-moi de ces créatures à blason! Quels airs! quels sourires! Une bourgeoise eût capitulé vingt fois; mais elle, jamais! Pourtant, ajoutait Evariste en poursuivant sa pensée, il y a là-dessous quelque chose. Comment s'en assurer!

Chacune de ces phrases, prononcée avec lenteur, était entrecoupée d'une énorme bouffée de tabac qui contribuait à épaissir le

nuage répandu autour de notre héros. Peu à peu cette enveloppe vaporeuse prit de telles proportions et la transparence de l'air en fut si altérée qu'un témoin put pénétrer dans la salle verte sans être aperçu d'Evariste et y assister à son examen de conscience. C'était Gervaise : son pied touchait à peine le sol, sa respiration était presque suspendue, son visage, ordinairement si ouvert, semblait empreint d'une tristesse sombre. Elle, si volontiers épanouie, avait changé de masque au point qu'on eût pu ne pas la reconnaître. Cet œil qui incendiait tout à la ronde paraissait chargé de soucis ; cette bouche prompte au sourire se contractait péniblement. On eût dit une autre femme. Elle marcha vers notre héros, recueillant les paroles qui lui échappaient et y répondant par des frémissements involontaires.

— Quelle alliance ! disait tout haut Evariste, quelle alliance ! et comme cela m'irait ! Un nom chenu ! une femme superbe ! C'est magni-

fique, c'est complet comme un omnibus. Il faut en finir.

Graindorge en était là quand il aperçut Gervaise debout à ses côtés, et l'oreille attentive.

— Ah ! c'est toi, mon enfant, dit-il avec quelque embarras : Par où es-tu donc entrée ? Que viens-tu faire ici?

Elle continuait à l'examiner sans lui répondre, immobile comme une statue et tenant ses yeux fixés sur les siens. Evariste se sentit mal à l'aise ; il essaya d'une diversion, et, prenant la main de Gervaise, il chercha à l'attirer vers lui.

— Tu es toujours charmante, lui dit-il.

La jeune femme se dégagea, et, se plaçant en face de notre héros dans une attitude résolue :

— Il faut bien venir vous trouver, dit-elle, puisque l'on ne peut plus vous voir autrement, monsieur Graindorge.

— Monsieur Graindorge, voilà du nouveau, reprit l'idole de Saint-Sylvain. Je ne suis donc

plus Evariste ? Tu as broyé du noir cette nuit, ça se voit.

— Il n'y a pas de quoi peut-être ? dit Gervaise avec vivacité ; Monsieur fait des absences de trois jours, et il faudrait le recevoir encore la bouche en cœur.

-- Allons, allons, un peu de raison, mon enfant, répondit Graindorge en essayant de l'apaiser ; il y a temps pour tout, petite. Et les affaires donc, il faudrait les laisser souffrir à ce compte.

— Les affaires ! s'écria Gervaise, s'animant de plus en plus ; joli prétexte ! Rôder pendant des heures entières autour de La Chênaie, voilà des affaires ! N'est-ce pas qu'il s'agit d'y mettre du blé sous la meule ou de la farine sous le bluttoir ! Allons, puisque vous y êtes, achevez, monsieur Graindorge. Une pauvre femme comme moi, ça doit tout croire ! Mon Dieu vous seriez bien bon de vous gêner.

Ces mots avaient été prononcés avec tant

d'amertume, qu'Evariste ne put se défendre d'une certaine émotion ; Gervaise élevait d'ailleurs graduellement la voix de manière à se trahir et à être entendue de la pièce voisine. Notre héros crut devoir faire un nouvel effort pour calmer cette douleur et contenir ces éclats dangereux ; il échoua.

— Non, dit Gervaise, je ne veux rien entendre que vous m'ayez promis de ne plus mettre les pieds à La Chênaie.

— Mais, vraiment, c'est du despotisme oriental ! s'écria Evariste, dans un moment d'humeur.

— Ecoutez, monsieur Graindorge, dit Gervaise avec plus de calme, je vous ai passé bien des choses ; je vous ai passé madame Maréchal, je vous ai passé la petite Crochard, je vous ai passé Javotte et Roson, je vous ai même passé madame Victor Simonneau. Vous voyez que j'ai l'œil sur vous et que je sais mon compte.

— Il faut qu'elle ait une police à ses ordres ! dit Evariste ; elle n'en omet pas une.

— Je vous ai passé tout cela, poursuivit Gervaise ; c'était sans danger. Mais, je vous le répète, je ne vous passerai pas La Chênaie. Arrangez-vous en conséquence.

— Des ordres ! s'écria l'aigle de Saint-Sylvain, à moi des ordres ! Nous voici au monde renversé.

— Ce qui est dit est dit, Monsieur Graindorge. J'ai sur le cœur bien des choses, voyez-vous, et le jour où nous compterons ensemble sera un rude jour ; on en parlera dans Saint-Sylvain. Maintenant faites à votre guise, je ferai à la mienne.

Il est impossible de rendre l'air de résolution qui animait la jeune femme au moment où elle quitta la place en jetant ce dernier défi. Son œil lançait la menace, ses narines semblaient appeler le combat. Jamais Evariste ne l'avait vue montée de la sorte ; son sang-froid en fut trou-

blé. Il est vrai que la vue de Gervaise produisait toujours sur lui cet effet, et qu'il régnait entre eux une sorte de pacte, entouré de mystère. Aussi resta-t-il longtemps affecté de cette scène et en proie à une vive préoccupation.

La jeune femme, au contraire, à peine rendue à sa clientelle, reprit son visage de dame de comptoir. Elle retrouva sans peine son sourire, ses façons engageantes, son coup d'œil aiguisé de coquetterie, enfin ce cortège de grâces qui avait fait la fortune de l'établissement de Gérenflot. Sur cette physionomie si calme, on eût en vain cherché les traces d'un orage récent. Il pouvait y avoir encore quelque agitation dans les replis du cœur, mais rien ne paraissait à la surface.

Une circonstance attira pourtant l'attention de Gervaise. Dans un coin de la salle, Victor Simonneau tenait son mari en charte privée et avait engagé un entretien dans toutes les règles. Gérenflot écoutait debout, la serviette à la main,

tandis que le notaire dégustait lentement sa tasse de café et exposait, sur le sommet d'un verre d'eau-de-vie, quelques grains de sucre au phénomène de la capillarité. La conversation s'animait de plus en plus, et Gervaise était bien inspirée quand elle en concevait de l'inquiétude. Il s'agissait d'elle ; on la mettait sur la sellette ; voici dans quel intérêt.

Célestin Vauxbelles, à la suite du mémorable banquet, était retourné aux Graindorge d'une manière trop ouverte pour que les Simonneau pussent avoir l'espérance de le ramener. Ils obtenaient encore du député des paroles gracieuses, des promesses au besoin, même quelques services de second ordre; mais toutes les grandes faveurs semblaient devoir être désormais l'apanage de leurs heureux adversaires. Bien qu'aucun acte essentiel n'eût servi de sanction à ce revirement d'influence, les Simonneau en avaient tellement la conscience, ils étaient si certains d'être sacrifiés à la pre-

mière occasion, qu'ils ne craignirent pas de prendre l'initiative de la rupture et de pousser les choses jusqu'à rendre publique la candidature de l'un des leurs, le président Simonneau. Déjà la famille s'occupait à grouper des voix autour de ce nom, et Victor n'était pas le moins ardent à cette poursuite. Son entretien avec Gérenflot roulait sur ce point délicat. Gérenflot était électeur par sa patente : c'était donc une voix à embaucher, sans compter l'influence attachée à son établissement comme centre d'action et rendez-vous politique.

Le calcul de Victor Simonneau était des plus simples. Gérenflot appartenait aux Graindorge, il le savait bien ; le brave garçon ne devait changer de camp que pour des motifs très graves. Or, était-il impossible d'éveiller sa jalousie et d'amener des découvertes blessantes pour son honneur ? Dans ce cas, Gérenflot trouvait un Graindorge pour rival, par conséquent pour ennemi, et sa première vengeance était de pas-

ser sous les drapeaux opposés. La combinaison de Victor se trouvait ainsi justifiée, et l'acquisition électorale se faisait le plus naturellement du monde. Il ne s'agissait plus que de procéder par voie d'insinuation, et de mettre, comme on dit en termes familliers, la puce à l'oreille de Gérenflot. C'était un rôle délicat, et le notaire avait résolu, dans l'intérêt de sa dignité, d'y apporter beaucoup de ménagements. De là cet entretien qu'il poursuivait avec le propriétaire du *Café du Commerce*.

— Vous êtes aux Graindorge, disait Victor Simonneau, je le sais, je respecte le sentiment qui vous unit à cette maison.

— Comment voulez-vous que je ne sois pas à eux, répondit Gérenflot, puisque sans eux, je ne serais rien ! Il m'a fait tout ce que je suis, ce bon M. Evariste ? j'étais garçon de moulin, voyez-vous, pas un cran en sus, avec beaucoup de peine et peu de profit, et j'arrivais tant bien que mal à la fin de l'an, ayant vécu tout juste

et sans être plus avancé qu'au premier jour. Eh bien! c'est là qu'il m'a pris, M. Evariste! Il m'a établi, il m'a marié, il m'a monté ce café, il m'a amené du monde, il m'a aidé de ses conseils, il m'a accordé son amitié! et vous ne voulez pas lui? Ah bien! je ne regrette qu'une chose, c'est que je sois à de ne pouvoir pas l'être davantage. J'y suis, à lui, à pied et à cheval, sur terre et sur eau, de toutes les façons; j'y suis à perpétuité; j'y serai au ciel et en enfer!

— Je comprends cela, mon brave, dit le notaire, un peu étourdi de cette explosion de reconnaissance.

— C'est-à-dire, ajouta Gérenflot, qu'il me demanderait n'importe quoi, M. Evariste, que je le ferais à l'instant même. Des choses ridicules, des choses impossibles, n'importe: avec lui je ne raisonne jamais. Ça lui fait plaisir, c'est bien; en marche, Gérenflot; et vive M. Evariste! Voilà ma manière d'être, monsieur Victor;

et, si elle vous déplaît, j'en suis fâché, car je n'en changerais pas pour un empire.

— Qui vous demande cela? répondit le notaire. Soyez aux Graindorge, rien de mieux. Seulement, je crois que l'intimité d'Evariste a quelques dangers! Quand on a une femme jeune, ajouta-t-il du ton d'un homme qui frappe un coup décisif.

Le coup porta, mais dans un sens que Victor Simonneau n'avait pu prévoir. Parmi les messagers d'amour qu'employait Evariste, Gérenflot figurait en première ligne; il était le confident de toutes ses passions, sauf une seule. Sur celle-là, le brave homme n'eût pas entendu raillerie. Quant aux autres, il s'y prêtait volontiers, et s'acquittait avec un zèle exemplaire des missions les plus délicates. Or, la femme du notaire se trouvait précisément sur la liste du don Juan de Saint-Sylvain; c'était l'une des *Mille et trois* victimes. Gérenflot le savait, il avait conduit le siège et concourru à la capitu-

lation. Son premier mouvement fut donc de voir dans l'ouverture que lui faisait Victor une plainte indirecte ou une insinuation pour arriver à un aveu. Il résolut dès-lors de se tenir sur ses gardes.

— Diable! pensa-t-il, il a peut-être découvert le pot aux roses. Attention, Gérenflot ; soignons notre maintien, mon enfant.

Victor Simonneau attendait une réponse ; voyant qu'elle n'arrivait pas, il crut opportun d'insister.

— C'est que M. Evariste est un terrible homme auprès des femmes, dit-il. Il faut y regarder de près avec lui.

— Bah ! répliqua Gérenflot, des commérages. Il n'y en a jamais le quart de ce que l'on dit.

— On en jase pourtant, ajouta le notaire, s'adressant à la vanité et croyant porter le dernier coup.

—Pures méchancetés, monsieur Victor, répli-

qua Gérenflot, jaloux de consoler cette âme souffrante. Dans ces choses-là, ce qu'il faut, c'est d'avoir la confiance. Une femme, voyez-vous, quand elle a des principes..., surtout quand elle aime son mari... Pour coquette, c'est possible... ; mais c'est le fond qu'il faut voir...

Le brave Gérenflot avait trop présumé de ses forces en se croyant propre à faire de la diplomatie. Le talent n'était pas à la hauteur de l'intention, et il sentait ses facultés oratoires se dérober sous lui.

— Décidément je barbotte, se dit-il.

Pour ne pas s'enferrer davantage, il s'arrêta court : cet acte de prudence ne faisait pas le compte de Victor Simonneau, qui ne perdait pas son but de vue. Désormais le notaire se croyait autorisé à ne plus user d'autant de ménagements : à moins de dire brutalement les choses, il avait tout fait. Les insinuations étaient trop directes, les désignations trop formelles pour qu'à ses yeux Gérenflot eût pu s'y mé-

prendre. Il le croyait placé tout au plus sous le coup de l'un de ces aveuglements que le ciel, dans sa clémence, envoie si souvent aux maris. Dès-lors il ne restait qu'à revenir à la charge, à agiter les cendres de ce cœur et à y retrouver le feu de la jalousie qui y couve toujours.

— Ainsi, dit-il, vous ne trouvez pas M. Evariste un homme dangereux; c'est avoir bien de la bonté. Au fait j'ai tort, cela ne regarde que le mari. Chacun ses affaires.

Le notaire s'arrêtait sur chacune de ces phrases pour remarquer l'effet qu'elles produisaient; Gérenflot demeurait impassible. Le peu de succès qu'il avait eu dans les sphères de l'élocution l'avait engagé à changer de système; il se réfugiait désormais dans le silence. Pour se composer un maintien, il roulait son tablier entre ses doigts et tournait de temps à autre le regard vers Gervaise, que la longueur de cet à parté inquiétait de plus en plus. Gérenflot eût bien quitté la place, mais il avait peur que

sa retraite ne parût trop significative au notaire, et qu'il n'y vît un acquiescement à ses soupçons.

— Chacun ses affaires, ajouta Victor Simonneau en répétant sa dernière sentence.

Il adressa en même temps un coup d'œil si expressif à Gérenflot que celui-ci ne crut pas pouvoir se dispenser de donner signe de vie.

— Euh ! euh ! dit-il.

C'était un système désespérant ; le notaire n'y vit qu'une réponse, l'emploi des moyens héroïques. Dès que les ruses de la stratégie n'avaient pas réussi, il fallait essayer d'une attaque de front, d'une attaque découverte. Victor Simonneau y procéda.

— Gérenflot, dit-il.

Interpellé ainsi, le propriétaire du *Café du Commerce* ne put pas éluder la réponse.

— Monsieur Victor, répliqua-t-il.

— Voulez-vous, mon cher, que je vous

donne un bon conseil, un conseil d'ami? dit le notaire.

— Volontiers, monsieur Victor; vous savez que je les aime, les bons conseils. D'ailleurs, vous n'en donnez pas d'autres, ajouta Gérenflot qui persistait dans ses bons procédés vis-à-vis d'un homme malheureux.

— Eh bien! mon cher, dit brusquement Simonneau, je vous conseille de mieux surveiller votre femme.

— Ma femme! répondit Gérenflot; et pourquoi cela, monsieur Victor?

— Pourquoi? digne homme; eh! parbleu! à cause des assiduités d'Evariste. Vous avez l'intelligence bien dure.

Gérenflot sentit cette fois l'aiguillon.

— Ah! à cause des assiduités.... s'écria-t-il. J'y suis maintenant. C'était donc de ma femme que vous vouliez parler depuis une demi-heure?

— Et de laquelle donc? s'écria Simonneau.

— Mordieu! de la vôtre, dit Gérenflot avec un accent de vengeance.

— De la mienne! ceci est trop fort, dit Simonneau.

Le notaire allait se fâcher, mais Gérenflot ne lui en laissa pas le temps; se dirigeant vers le comptoir où siégeait Gervaise, il lui dit assez haut pour être entendu de toute la clientelle:

— Tu ne sais pas, femme, voici M. Victor qui prétend que M. Evariste te courtise. C'est comme les gens qui ont la jaunisse; ils voient tout en jaune. Est-il étonnant, ce M. Victor?

Le lendemain, cette scène occupait les curieux de Saint-Sylvain; mais d'autres orages allaient en effaçer le souvenir.

UN BAL DIFFICILE.

XIV

Le sous-préfet allait donner un bal : c'était une grande affaire pour la ville.

Ce fonctionnaire ouvrait ses salons pour la première fois. Fraîchement arrivé de Paris, il profitait de la présence de Vauxbelles pour débuter en matière de violons et se dessiner au point de vue du quadrille. On le nommait Octave de Freissac; il était gentilhomme et allié d'assez près aux Rochemarne pour pouvoir se dire leur cousin. Jeune et blond, il avait pen-

dant quatre ans brillé par son absence au conseil d'état et par sa présence au bal Mabille. Aucune des innovations de la danse libre ne l'avait trouvé indifférent; il s'était pénétré de tous les excès de hanches qui enchantent aujourd'hui la belle société de Paris. Plus d'une fois même on l'avait vu se livrer, de sa personne, à des balancés équivoques et à des haut-le-corps ingénieux vis-à-vis des vestales célèbres qui entretiennent le feu des jardins publics. On l'y citait comme un artiste d'élite en le désignant sous son petit nom. Il faut dire qu'à ce talent Octave en joignait d'autres : il empestait le tabac, et possédait à fond le jargon d'écurie. Tant de titres ne pouvaient être longtemps méconnus : c'était un choix obligé; l'administration devait s'attacher un sujet pareil. Octave passa donc du Ranelagh à une sous-préfecture, avancement naturel et légitime.

Jaloux de produire quelque effet sur ses administrés, le nouveau fonctionnaire arriva avec

des accessoires aussi anglais que possible. Il avait un cheval anglais, des chiens anglais, un groom anglais, du vernis anglais, un chapeau anglais, des costumes strictement anglais. On ne pouvait rendre un plus bel hommage à la passion du moment. Aussi la pensée d'Octave ne mettait-elle point de limites à l'effet qu'il allait produire ; il voyait l'arrondissement à ses pieds, les hommes éblouis, les femmes vaincues. Jamais la politique n'avait déployé de tels moyens pour la conquête des âmes, ni apporté sur ce petit théâtre des éléments plus imprévus. Un jeune sous-préfet entouré de ce que Paris offrait de plus nouveau, un administrateur initié au monde du cheval et membre de diverses réunions dansantes, quel ensemble de séductions et de prestiges !

Saint-Sylvain réservait à son fonctionnaire un cruel désappointement ; au lieu d'un triomphe, ce fut un échec qu'il y trouva. L'excès en tout est fatal ; les raffinements d'Octave allaient

trop loin ; il parut ridicule. En fait d'impressions parisiennes, le pays en était resté à Evariste ; et pour communiquer au goût local un aussi vif essor, il n'avait fallu rien moins que l'ascendant de notre héros. Depuis ce temps, la ville n'éprouvait qu'un besoin, celui de se reposer après cet élan vers les nouveautés. Il lui semblait que les concessions faites au goût du jour avaient atteint leur limite et qu'il ne fallait plus se livrer à la légère à cette soif de changement, aussi ruineuse pour la bourse que funeste pour les mœurs.

Octave de Freissac, au lieu du rôle brillant qu'il rêvait, n'obtint donc que les honneurs du sarcasme. C'était à qui épiloguerait sur la personne du sous-préfet, sur ses bêtes, sur ses gens. Les beaux esprits le prenaient pour point de mire de leurs railleries ; les femmes lui trouvaient l'air original. On s'accordait à voir en lui un être déclassé, l'échantillon d'une race étrangère, aussi curieux pour Saint-Sylvain

qu'un sauvage de l'Amérique ou des mers du Sud, Jamais cours d'histoire naturelle ne fut poussé plus loin, on se demandait quelles étaient les mœurs, les habitudes de cet être singulier, de quoi il se nourrissait, comment se manifestaient ses fonctions organiques. Tous ces détails circulant dans les salons ou dans les cafés, y provoquaient des risées unanimes, et sur la voie publique Octave ne rencontrait que des regards ironiques ou ébahis.

Ce fut sous ces auspices que débuta le nouveau fonctionnaire : pour employer un terme administratif, il ne prenait pas. A part une petite cour d'employés, le vide régnait autour de lui ; entre l'arrondissement et son premier magistrat, il y avait incompatibilité d'humeurs. Ajoutons que si Saint-Sylvain ne s'arrangeait pas d'Octave, celui-ci le lui rendait bien. Il n'avait pas d'expressions assez dédaigneuses pour caractériser cette collection de rustres qui s'avisaient de méconnaître un homme de sa

valeur, de traiter de haut ses habits anglais, ses chapeaux anglais, son groom anglais. Les femmes lui semblaient toutes des paquets, les hommes des caricatures. Il disait que le gouvernement l'avait égaré à dessein dans un pays sauvage, chez des peuples primitifs, afin de se délivrer d'un mérite qui offusquait et troublait des médiocrités jalouses. On voulait ainsi l'étouffer, l'enterrer, l'abrutir ; on l'enchaînait perfidement à des indigènes qui n'avaient de l'homme que le nom et atteignaient tout au plus l'état de civilisation qui nous distingue de la brute.

On conçoit qu'avec de tels sentiments de part et d'autre, le ménage administratif ne dût guère briller par l'harmonie. Cependant il est pour un fonctionnaire des devoirs étroits qu'il peut maudire dans son for intérieur, mais auxquels il est obligé de se conformer en public. C'était le cas d'Octave; en sa qualité de sous-préfet, il devait plaire à l'arrondissement. On n'est sous-

préfet que pour cela; c'est le but de l'institution. Il faut plaire à l'arrondissement, plaire au député, plaire à tout le monde. Les conseils électifs gouvernent le pays et l'administrent; un sous-préfet exerce un emploi bien plus doux: il plaît. Or, Octave avait manqué à la première condition de son programme : il ne plaisait pas. Comment plaire? Là se trouvait le dilemme; il s'agissait de trouver les moyens d'influence à l'usage de populations à peine au-dessus de l'état de nature.

Ce fut un grave souci pour le jeune fonctiontionnaire. Les études qu'il avait poursuivies dans les jardins publics ou dans les écuries de Cremieux lui fournissaient bien les procédés à l'aide desquels on gouverne un cheval ou l'on séduit une grisette; mais vis-à-vis d'un arrondissement il fallait changer de méthode. De toutes les manières, il importait de s'exécuter; il y avait urgence. Un témoin, un maître venait d'arriver sur les lieux dans la personne du dé-

puté. On sait quelle surveillance ombrageuse ils exercent sur tous leurs sous-préfets ! Malheur au fonctionnaire frappé d'impopularité ! malheur même à celui qui ne peut invoquer en sa faveur que des affections molles, des sympathies équivoques ! Le député veut qu'un sous-préfet plaise, qu'il ait de l'ascendant, et qu'il en use dans un intérêt électoral. Un sous-préfet qui déplaît ou plaît à demi est vite brisé.

Sous l'aiguillon de ce sentiment, Octave de Freissac eut enfin une inspiration, une idée. Il se frappa le front, comme s'il eût découvert le calcul infinitésimal ou les lois de l'attraction terrestre.

— J'y suis, dit-il, je tiens mes gens. Avant qu'il soit deux semaines, je veux être l'idole de la contrée. Ce pays jouit d'un air très vif : les hommes doivent y avoir toujours faim et les femmes toujours soif. Un sous-préfet vulgaire eût attendu l'hiver pour ouvrir ses salons : je prends les devants, je donne un grand bal d'été : jardin

illuminé, deux cents bougies, torrents de rafraîchissements, buffet à grand orchestre, domestiques gantés, et tous les instruments à vent dont le pays est susceptible, voilà le programme. J'inonde les hommes de punch, les femmes de sorbets, et, pour couronner le tout, un ambigu. C'est ainsi qu'on prend les administrés, qu'on se relève dans leur opinion, qu'on se réhabilite. Aujourd'hui ils me battent froid, demain ils m'élèveront des autels. Je ferai danser leurs femmes, s'il le faut : il n'y a que le premier pas qui coûte.

Dès que cette idée eut bien mûri dans la tête du sous-préfet, il la livra à la circulation. Le calcul était juste, l'effet fut prodigieux. Dès ce moment il s'opéra en faveur du nouveau fonctionnaire une réaction évidente ; les plaisanteries cessèrent comme par enchantement; on pouvait même recueillir çà et là quelques éloges, timides encore, mais qui ne demandaient, pour

prendre l'essor, qu'un peu d'encouragement.

— Mais c'est qu'il a du bien, ce jeune homme ! disait une de ces élégantes de la ville.

— Il est surtout comme il faut, ajoutait une autre. Moi, j'aime les gens comme il faut; c'est mon faible.

— Un parent de Rochemarne ! poursuivait une troisième voix ; beau nom ! grande famille !

C'est ainsi qu'Octave de Freissac regagnait du terrain et se préparait une brillante revanche.

Cependant une circonstance imprévue faillit tout compromettre. La beauté à la mode, celle qui tenait à Saint-Sylvain le sceptre des salons, madame Victor Simonneau, déclara qu'elle n'irait point au bal du sous-préfet, et toutes les dames de la famille s'empressèrent de suivre cet exemple. Madame Victor était l'oracle et l'orgueil de sa parenté; elle y régnait en souveraine. C'était une blonde un peu chargée d'embonpoint, et qui aimait à le produire. Aussi trouvait-on étrange qu'elle renonçât volontairement à cette

occasion de se montrer avec ses avantages et d'exercer son effet ordinaire sur la jeunesse élégante de Saint-Sylvain. Une cause secrète avait dicté ce refus ; voici laquelle :

Le dernier mot de Gérenflot dans la scène du café avait porté ses fruits. Depuis lors le soupçon s'était logé dans le cœur de Victor et y exerçait de sourds ravages. Bilieux et vindicatif, cet homme ne put se contenir; il devint sombre et se permit devant sa femme des allusions pleines de menace. Madame Simonneau n'était pas habituée à ces révoltes; elle prit de grands airs, se fâcha et amena un éclat. Le notaire, poussé à bout, ne ménagea plus rien et rendit la bride à ses pensées secrètes. Il accusa sa femme de trahison et nomma son complice. Tant que son mari ne se fut pas entièrement confessé, madame Victor lui laissa le champ libre, l'irritant au besoin, le poussant afin qu'il ne gardât rien sur le cœur ; mais quand il eut tout dit, quand il eut mis à nu toutes ses in-

quiétudes, raconté ce qui les occasionnait et comment elles étaient venues, madame Simonneau prit une terrible revanche. Jouant la femme outragée, elle se répandit en indignation, prit à son tour l'offensive, déclara que, pour rien au monde, elle ne se résignerait à subir des soupçons odieux, qu'elle irait jusqu'au pied des tribunaux pour demander la réparation d'une pareille insulte, s'arracha les cheveux, fondit en larmes, se roula sur un sopha, enfin se livra à tous les témoignages d'un désespoir accablant et d'une douleur convulsive.

Comment résister à un semblable spectacle ? Victor Simonneau n'en eut pas la force ; il s'amenda, reconnut que tous les torts étaient de son côté, demanda pardon à sa femme, et promit d'abjurer d'indignes soupçons. Madame Victor n'accepta cette soumission qu'avec une majesté et un dédain de reine ; elle savait comment s'acquiert l'empire et comment il se conserve. Cependant, en tacticienne consom-

mée, elle ne négligea rien pour effacer jusqu'aux traces de cette scène domestique. Lorsqu'arriva l'invitation de la préfecture, elle déclara à son mari qu'il irait seul à cette fête ; que le soin de son honneur lui défendait désormais d'aller dans les réunions où se trouvaient les Graindorge ; que ce qu'elle en faisait n'était pas pour lui, mais pour elle ; en un mot, qu'elle ne paraîtrait pas au bal administratif. Victor Simonneau eut beau insister, sa femme fut inébranlable. Le refus devint public, et celui des dames de la famille en fut la conséquence.

C'était un grave embarras pour le sous-préfet; il avait compté sur un concours, et il risquait de n'attirer qu'une coterie. Dans l'intérêt de Vauxbelles, rien ne devait avoir, en matière de fêtes, un caractère exclusif. Il était digne du premier fonctionnaire de l'arrondissement d'opérer par le plaisir une conciliation que l'intérêt semblait reculer et de faire fraterniser

sur ses buffets les partis qui divisaient Saint-Sylvain. Le refus de madame Simonneau éloignait cette chance et compromettait ce calcul. Avec elle restait à l'écart la moitié au moins du cercle élégant dont l'épouse du notaire était la Célimène.

Que faire? comment triompher de l'obstacle? Une intervention directe, pressante, officielle, aurait-elle ce pouvoir? Fallait-il intéresser le gouvernement lui-même à la conquête de madame Victor Simonneau, vaincre ses refus, amener sa capitulation? Telles furent les questions que se posa Octave de Freissac, et qu'il résolut par l'affirmative. L'affaire était décisive; elle avait pour lui la gravité d'un début. Il n'hésita pas et se rendit de sa personne chez madame Simonneau. Quel triomphe pour la belle blonde? Un sous-préfet à ses pieds, la suppliant de devenir l'âme de sa fête? A ce spectacle un peu d'orgueil était permis. Il faut ajouter que, quelque résolue qu'elle pût être

dans son refus, madame Simonneau ne demandait pas mieux au fond que d'avoir la main forcée. L'idée de se décolleter et de montrer ses grâces était un de ces pièges du démon auxquels elle ne résistait que mollement, et elle sut un gré infini au jeune fonctionnaire d'avoir fait disparaître ses derniers scrupules. D'ailleurs, si elle ne paraissait pas à ce bal, Anaïs Graindorge aurait le champ libre et y régnerait sans partage. Or, Anaïs, dans tout l'éclat de sa jeunesse, avec ses beaux cheveux et ses yeux noirs comme le jais, était l'un des tourments de madame Simonneau. C'était une étoile qui se levait à l'horizon et menaçait son astre au déclin.

Tous ces motifs servirent à donner gain de cause au sous-préfet. Le notaire survint et y ajouta ses propres instances. Les obstacles disparurent ; madame Victor se rendit. Dès le jour même, elle annonça à tout son monde qu'elle se ferait un devoir d'aller à la fête, et

il n'y eut bientôt plus une seule dissidente parmi les dames qui composaient la société de Saint-Sylvain : c'était le triomphe de la diplomatie officielle.

Un autre souci agita cependant ces dames, souci grave, celui de leur toilette. Dans la pensée de chacune d'elles, il s'agissait d'éclipser sa rivale. De là une sorte d'espionnage que les habitudes d'une petite ville rendent bien plus aisé. On questionnait les servantes ; on faisait causer les mères ; mille propos s'échangeaient.

La seule couturière qui eût le privilège d'habiller la société élégante de Saint-Sylvain était mise en état de siège; c'était à qui aurait la faveur exclusive de ses services et l'arracherait à ses voisines. On invoquait les droits acquis, la priorité, l'importance de la clientelle ; on employait la prière, on usait de la menace. Jamais effervescence pareille n'avait régné dans la villè. Un changement de dynastie, une invasion, un tremblement de terre n'y auraient

pas causé plus d'émotion. Tout s'explique par un mot : les femmes s'en mêlaient.

Cette guerre d'observation régnait surtout entre les deux héroïnes de la fête. Madame Simonneau connaissait déjà, jusque dans le moindre détail, la toilette d'Anaïs Graindorge, et Anaïs n'ignorait rien de ce que devait étaler madame Simonneau dans les salons de la sous-préfecture. Les forces se balançaient : d'un côté la jeunesse, de l'autre la coquetterie ; ici la fraîcheur, et là un certain éclat.

Ce fut au milieu de cette stratégie savante et de ces embûches réciproques que l'on arriva au jour décisif.

LA DANSE OFFICIELLE.

XV

L'hôtel de la sous-préfecture était un ancien couvent qu'on avait approprié tant bien que mal à sa nouvelle destination. Le réfectoire et la chapelle, qui occupaient jadis le rez-de-chaussée, avaient été convertis en deux vastes salles de réception, assez pauvrement meublées, tandis que l'étage supérieur se transformait partie en chambres à coucher, partie en bureaux. Cette restauration, incomplètement faite, n'avait pu enlever à l'édifice le caractère

sombre inhérent aux débris de l'existence claustrale. L'aspect nu du pignon, les dimensions exiguës des croisées, leur distribution dépourvue de symétrie, l'épaisseur et la solidité des murs, tout, jusqu'à l'arceau ténébreux qui donnait entrée dans le vestibule, portait l'empreinte austère du passé et protestait contre une métamorphose profane.

C'est ce réduit qu'Octave de Freissac avait entrepris de changer en un lieu de féeries. Pour en venir à bout, il lui fallut invoquer tous ses souvenirs en matière d'illuminations et de décors, combiner le Ranelagh et Tivoli, emprunter quelques idées à l'Opéra, et les compléter par le souvenir des bals de la liste civile. Aucun des ouvriers que Saint-Sylvain possédait ne lui parut digne de comprendre ses plans et de s'y associer : il fit venir du chef-lieu le meilleur glacier, le meilleur tapissier, le meilleur lampiste. Le gaz manquait ; on y suppléa en prodiguant l'huile. Les pièces du rez-de-

chaussée, avec leurs solives en relief, ne se prêtaient guère aux embellissements ; mais elles s'ouvraient sur un jardin où la végétation étalait un luxe naturel. Il ne s'agissait plus que de prodiguer sur ce point les lanternes chinoises, les arabesques en verres de couleur, de faire ruisseler la lumière sur cette verdure, d'animer ces arbres, ces bosquets, ces pelouses, sous des feux de bengale artistement disposés. Quant à l'orchestre, Octave avait promptement reconnu l'insuffisance des clarinettes du pays ; il fit un appel au régiment le plus voisin, qui lui fournit son corps de musique. Des vases de fleurs garnissaient les salons et se prolongeaient jusqu'au vestibule pour y former deux haies embaumées. Ainsi, tous les sens avaient leur part dans cette masse de séductions ; l'œil, l'oreille, l'odorat, le goût. Le programme était complet; ajoutons qu'il était passablement onéreux. Dans le cours d'une soirée, le sous-préfet allait voir disparaître six mois d'appointements. Octave

faisait ce sacrifice aux exigences politiques.

Dès cinq heures du soir les ouvriers travaillaient à la transformation de l'hôtel. On avait recruté, par la ville, les serviteurs les moins gauches pour les former à la circulation des plateaux. Vingt paires de gants de coton devaient couvrir leurs mains altérées par le hâle. Ces braves gens eurent quelque peine à s'introduire dans cet accessoire de l'emploi ; plusieurs d'entre eux ne le firent qu'avec effraction et aux dépens des mailles. Cependant la tenue n'en souffrit pas, et Gérenflot, qui avait formé ce corps, ne put se défendre d'un mouvement de satisfaction quand il le passa en revue. C'était le moment critique ; l'affaire allait s'engager ; tout le monde se trouvait sous les armes. La plus grande activité régnait dans les salles, et Octave se multipliait pour donner des ordres. Il allait du jardin au vestibule, du lampiste au glacier, faisait disposer les caisses d'orangers, inspectait les verres de couleur, s'inquiétait

des orgeats et se préoccupait des limonades. Rien n'est petit en pareil cas ; rien n'est au-dessous du coup-d'œil du maître. La victoire ne s'obtient qu'à ce prix, et que de batailles ont été perdues par des négligences de détail !

Le rendez-vous avait été donné pour neuf heures; la province est ponctuelle : dès huit heures, il arriva du monde. C'étaient des dames appartenant au camp des Graindorge : Octave les reçut et les plaça. Chacune d'elles avait amené sa suivante, coutume patriarcale qui associe les serviteurs aux plaisirs des maîtres. Personne ne dérogea à cette loi, et il y eut ainsi, dans l'enceinte de la sous-préfecture, deux compagnies, l'une pour les salons, l'autre pour les offices. Il fallut même ménager à la domesticité, par un système de portes toujours ouvertes, des perspectives sur les illuminations du jardin, sur les contredanses, sur les moindres incidents de la fête. Douce tolérance, usages bienveillants qui disparaissent trop vite de nos

mœurs, et qu'on aime à retrouver çà et là comme un des meilleurs legs du passé et comme une des mille attentions qui liaient autrefois le serviteur à la famille!

A l'appui de ses plans de fusion et de paix perpétuelle, Octave s'était proposé de répartir les dames sur tous les points du salon, sans tenir compte de leurs répugnances ou de leurs sympathies. Il espérait amener ainsi des rapprochements forcés et une harmonie de voisinage. En effet, sa manœuvre eut d'abord quelque résultat; mais peu à peu on vit dans cette foule les affinités se révéler et s'attirer d'une manière irrésistible, tandis que les corps réfractaires, obéissant à leur nature, se fuyaient, se séparaient non moins impérieusement. Au bout d'un quart-d'heure, la combinaison imaginée par le sous-préfet avait fait place à une distribution plus conforme aux lois des civilisations provinciales. Tous les Simonneau étaient d'un côté, tous les Graindorge de l'autre, et

entre les deux cette fraction flottante qui se compose des nullités de tous les partis.

Rebelles au rôle qu'on leur destinait, les deux camps se mesuraient de l'œil et engageaient les hostilités par une inspection générale des toilettes. Pas un ruban, pas une plume, pas un bijou n'échappait à cette foudroyante revue : un nœud mal attaché, une épingle absente étaient à l'instant même remarqués, dénoncés, signalés. Quoique cette surveillance régnât surtout d'un parti à l'autre et y prît un caractère d'acharnement, cependant, de voisine à voisine, d'amie à amie, s'exerçait une autre inspection plus bienveillante, mais tout aussi scrupuleuse. Deux femmes ne peuvent pas se trouver en face sans s'examiner de la tête aux pieds ; c'est une loi organique. Qu'on juge de ce que devient cet instinct, quand il s'exalte par la jalousie et s'échauffe au levain d'une vieille rivalité. C'est ce qui arriva dans les salons de la sous-préfecture, au moment

où les deux partis furent en présence et se mirent à compter leurs fleurs artificielles, leurs grenats et leurs coraux, leurs dentelles et leur satin, sans pouvoir dire au juste qui l'emportait en pierreries, en plumes d'autruche, en oiseaux de paradis, en torsades, en turbans et en colifichets.

L'émotion était vive ; elle fut portée à son comble par l'apparition des chefs naturels de cette croisade. Madame Victor Simonneau et Mademoiselle Anaïs Graindorge firent leur entrée dans le salon presque simultanément.

Rien de plus fabuleux que la toilette de madame Victor. C'était le plus bel étalage que l'on pût voir. Décolletée à l'anglaise, elle était chargée de caparaçons comme un mulet andaloux, et semblait avoir voulu se donner une valeur de superficie. Non contente de s'être inondée de perles fausses, d'en avoir semé dans les nattes de ses cheveux, de les avoir suspendues en grappes sur divers points de sa coiffure, sur ses

épaules, sur sa poitrine, sur son corsage, partout, elle avait encore abondé dans les marabouts, dans les nœuds de rubans, dans les volants, dans les bouillons, dans les crevés, enfin dans tout ce que l'esprit d'une femme peut imaginer d'accessoires odieux et de superfluités révoltantes. On eût dit qu'elle avait voulu résumer en elle tous les ridicules des toilettes du ressort, tant elle avait prodigué les couleurs impossibles et les ornements invraisemblables.

Anaïs Graindorge avait eu le bon sens de ne pas s'engager dans cette région des falbalas et des panaches; elle s'était fiée à sa jeunesse et à sa fraîcheur.

Elle avait une robe de mousseline blanche, une rose dans les cheveux et des souliers de satin noir, rien de plus. Une taille charmante, des yeux vifs comme les reflets de l'acier, une carnation pleine de sève, un visage vermeil, relevaient la simplicité de ce costume

et lui prêtaient un charme infini. Ainsi armée, elle pouvait attendre sa rivale et se fier à la nature pour vaincre les excès de l'art.

Cependant la fête ne s'animait pas, et la pacification universelle, rêvée par le sous-préfet, menaçait de dégénérer en un redoublement de colères. On continuait à s'observer, à échanger des regards menaçants. Evariste avait été accueilli, à son entrée, par une œillade terrible de madame Victor Simonneau. C'était plus que jamais la guerre, une guerre à outrance. Les quadrilles, par leurs combinaisons imprévues, auraient pu rompre cette froideur et jeter quelque diversion dans cette scène ; mais Octave voulait que la danse fût ouverte par le député en l'honneur de qui il donnait sa fê..., et Célestin Vauxbelles n'arrivait pas. A diverses reprises on avait envoyé chez lui sans obtenir de réponse, et, pour se tenir en haleine, l'orchestre en était réduit à exécuter des marches, à jouer des fanfares qui exaltaient les passions

guerrières de l'assemblée. Cette situation ne pouvait se prolonger sans péril.

Enfin Vauxbelles parut; son retard était volontaire, il avait voulu se donner le temps de la réflexion. La fatalité avait fait de Saint-Sylvain un pays rempli d'embûches; chaque jour amenait avec lui son embarras. On ne pouvait pas s'y agiter d'une façon ou d'une autre, sans que le député ne fût placé à l'instant entre le double écueil contre lequel il luttait avec plus de persévérance que de succès. Un autre que Vauxbelles eût pris hardiment son parti; il eût donné la main aux uns et rompu avec les autres. Célestin était trop irrésolu pour adopter ce moyen extrême; il se flattait de rester l'ami de tout le monde en ménageant chacun tour à tour, et préférait à une position tranchée ce système de bascule : c'était moins du calcul chez lui que de l'instinct. Une bienveillance naturelle lui faisait écarter les idées de lutte; il aimait mieux désarmer ses ennemis que de les combattre.

Pour le moment, c'était avec les Simonneau qu'il avait à compter; la candidature d'un membre de cette famille, ouvertement déclarée, ne lui permettait pas de s'aveugler sur leurs dispositions! Quand il entra dans les salons de la sous-préfecture, cette pensée faisait des ravages dans sa tête et pouvait influer sur ses inspirations. A son arrivée, un frémissement circula dans les rangs des dames : c'était un hommage indirect; Vauxbelles s'en montra touché. Il fit le tour du cercle en distribuant les mots gracieux, en les mesurant surtout par doses égales, et alla ensuite vers les hommes, auxquels il prodigua les poignées de main, cette monnaie du régime parlementaire.

L'instant critique arrivait : il s'agissait de savoir avec qui le député ouvrirait le premier quadrille. C'était un acte décisif; les dames s'en préoccupaient toutes; on en parlait à la ronde; l'attention était en suspens. L'opinion générale penchait pour mademoiselle Grain-

dorge. Quant à Evariste, il ne supposait pas qu'il y eût matière à hésitation.

— Vois donc cette Anaïs, disait-il à Vauxbelles, comme elle est jolie ce soir! une rose, mon cher, une rose!

Au moment où Graindorge achevait ces mots, l'orchestre exécuta la première mesure du quadrille. Un silence général s'établit; tous les yeux se tournèrent du côté de Vauxbelles. Anaïs s'était levée involontairement; madame Victor, plus maîtresse d'elle-même, affectait de causer avec sa voisine. Le député balança pendant une minute ou deux; puis, comme s'il eût été poussé par une résolution violente, il marcha rapidement vers le camp des Simonneau et présenta sa main à celle qui en était la souveraine. Madame Victor se leva avec majesté; l'orgueil dilatait ses narines. Sa phalange l'applaudissait du regard pendant que la consternation se peignait sur les visages des Graindorge. Anaïs, émue jusqu'aux larmes, prit le bras de Rieussec,

tandis qu'Evariste, craignant de ne pouvoir se contenir, se précipitait vers le jardin et égarait sa colère dans les allées les plus sombres. Jamais blessure ne l'avait éprouvé à ce point et pénétré si avant :

— Voilà une leçon, se disait-il, et publique encore ! Il est délicieux, ce Célestin ! Changer une fille jolie comme un cœur pour une fée Urgelle ! C'est un affront qu'il a voulu faire aux Graindorge : à la bonne heure ; les Graindorge la lui rendront.

Le quadrille s'acheva et fut suivi d'un second où Célestin Vauxbelles figura avec Anaïs. Mais le coup était porté et la réparation arrivait trop tard. La soirée ne s'animait pas ; il y avait du froid dans l'atmosphère. Le député commençait à regretter d'avoir suivi son inspiration et mécontenté ses amis sans désarmer ses adversaires, lorsque le sous-préfet l'entraîna vers le jardin, merveilleusement illuminé et lui dit :

— Vous ne savez pas, monsieur de Vauxbelles?

— Quoi donc? répondit celui-ci.

— J'ai ménagé une surprise à Saint-Sylvain, une véritable surprise; vous verrez cela.

— Mais encore, dit Vauxbelles.

— Que leur manque-t-il ici? poursuivit le sous-préfet, des personnes qui leur imposent. Ces gens-là sont tous égaux, et entre égaux on se dispute volontiers l'empire; mais qu'il vienne des personnes d'un rang plus élevé, et à l'instant vous verrez nos bourgeois se confondre dans un même sentiment, celui de l'admiration. C'est dans la nature humaine, monsieur de Vauxbelles, ajouta Octave croyant devoir honorer son député de la particule.

— J'accepte la thèse philosophique, répliqua Célestin; mais je n'en vois pas l'application.

— La voici, dit le sous-préfet. J'ai entrepris d'amener ce soir chez moi de grands noms

pour subjuguer ces petites gens, et je puis me flatter d'en être venu à bout.

— Qui attendez-vous donc, monsieur de Freissac?

— J'attends les dames de Rochemarne, monsieur de Vauxbelles, dit le sous-préfet en y mettant un peu d'emphase.

— Les dames de Rochemarne! s'écria le député ne pouvant maîtriser un premier trouble.

— Elles-mêmes, ajouta Octave, et voici comment. Vous savez que ma famille est alliée à la leur. Je suis allé les voir hier, j'ai invoqué les privilèges de la parenté, j'ai fait valoir l'obligation où je me trouve de me poser décemment dans le pays, et en raison de tout cela, au nom des liens qui existent entre nous, je les ai suppliées de vouloir bien paraître à ce bal, ne fût-ce qu'une demi-heure, un quart-d'heure, dix minutes. Elles ont résisté, m'ont fait mille objections; mais j'y ai mis tant d'opiniâtreté, tant de persévérance, que j'ai fini par emporter

une promesse. Elles viendront, monsieur de Vauxbelles.

—En êtes-vous bien-sûr, monsieur de Freissac?

— Elles viendront, vous dis-je, et vous serez témoin de l'effet que cela va produire parmi ces petites gens. Il n'y aura plus parmi eux ni de Simonneau, ni de Graindorge; le nom de Rochemarne effacera tout, absorbera tout. Vous verrez cela, monsieur de Vauxbelles; ce sera notre triomphe. Tenez, j'aperçois quelque émotion parmi les quadrilles; peut-être est-ce la famille Rochemarne qui m'arrive. Permettez-moi de l'aller recevoir?

Le sous-préfet quitta le député sur ces mots et regagna les salons. Les choses en étaient au point où il les avait laissées. Au lieu de s'embellir, l'horizon semblait s'être rembruni. Les Simonneau ne dansaient qu'avec les Simonneau, les Graindorge avec les Graindorge. Ainsi ce bal, donné en vue d'une conciliation

générale, menaçait de jeter dans le pays de nouveaux ferments de discorde. Tant de frais en l'honneur de la paix n'auraient servi qu'à rendre la guerre plus ardente. Ces lampions, ces verres de couleur, ces lanternes, ces feux de bengale auraient été des brandons de discorde ; les limonades et les orgeats auraient attisé l'incendie ; les violons et les trompettes à clef auraient rendu l'harmonie impossible ; mille écus consacrés à une fête, dans un coin de la province, n'auraient pu consolider un sous-préfet et l'acheminer dans les voies de l'avancement.

Cette perspective était désespérante, et Octave ne pouvait y croire. Il disait que la seule apparition de Rochemarne suffirait pour changer du tout au tout les dispositions de ses invités, pour rendre à l'illumination, aux rafraîchissements, à l'orchestre leur prestige naturel, adoucir les mœurs des indigènes, et les jeter dans les bras les uns des autres. Ainsi, il

ne lui restait plus que cet espoir, cette ancre de salut. Un valet l'appela ; il crut que ses parents arrivaient, et s'élança du côté du vestibule. Une lettre l'y attendait ; il la décacheta avec une certaine émotion, la lut avidement, et laissa retomber ensuite sa main par un geste d'abattement.

Vauxbelles le surprit dans cette attitude pensive et douloureuse :

— Eh bien ! dit-il.

— Tenez, lisez.

Le député prit la lettre, s'approcha d'un flambeau et lut ce qui suit :

« Mon cousin,

« J'aurais tenu ma parole, comme une Ro-
« chemarne, si un évènement imprévu n'eût
« troublé notre solitude et dérangé nos pro-
« jets.

« Le général est venu nous surprendre ; il
« est arrivé ce soir. Vous savez quelles sont

« ses répugnances pour le nouveau régime ; il
« fallait, en allant à Saint-Sylvain, encourir sa
« colère : j'ai préféré y renoncer, pensant que
« vous nous excuseriez.

« Vous voici de nouveau à l'état de blocus.
« Plaignez les deux recluses et croyez-moi

« Votre affectionnée parente,

« La marquise de Rochemarne. »

A la lecture de cette lettre, le sous-préfet et le député firent entendre deux exclamations presque simultanées.

— Elles ne viennent pas! dit Octave; allons, j'en suis pour mes lampions.

— Le général! s'écria Vauxbelles. Quelqu'un m'aurait-il trahi!

LE SECRET DE LA CHÊNAIE.

XVI

Il est temps d'éclaircir ce que les relations de Célestin Vauxbelles et des dames de Rochemarne peuvent avoir offert jusqu'ici de mystérieux. L'histoire en est simple, on y chercherait en vain ces combinaisons à grand fracas où se plaisent les imaginations blasées ; ce n'est qu'un chapitre de la vie réelle.

Quand le marquis mourut, il y eut à remplir, dans l'intérêt de ses héritiers, quelques formalités auprès de la justice du ressort. Ga-

brielle était alors mineure ; il fallut constituer la tutelle, organiser le conseil de famille, procéder à un inventaire et à une liquidation. On sait que les habitudes de prodigalité étaient héréditaires dans la famille de Rochemarne ; le marquis n'y avait pas dérogé. Mettre sa dépense au niveau de ses revenus était, à ses yeux, un procédé indigne d'un homme de naissance. Avant tout il fallait, disait-il, garder son rang, lutter de faste avec les parvenus, les vaincre sur leur propre terrain et honorer la nouvelle cour par des manières pleines de magnificence. De là un état de maison qui n'était point en rapport avec la fortune du marquis et ne pouvait se soutenir qu'à l'aide d'emprunts onéreux.

La marquise essaya de lutter ; ce fut en vain : il y avait, dans la conduite de son mari, toute la force de l'instinct unie à l'entraînement d'un système. Pressé sur ce point, les excuses ne lui faisaient pas défaut : il invoquait la raison d'état et couvrait ses prodigalités du man-

teau de la politique. Au besoin il ajoutait, avec la légèreté et la grâce des seigneurs de l'autre siècle, que lorsque les choses en seraient arrivées à l'extrême, il s'en ouvrirait au roi, et que S. M. paierait certainement ses dettes. Que répondre à de telles illusions ? La marquise se résigna et cessa de se plaindre; seulement, aux dissipations de son mari elle opposa une économie sévère. Le luxe de Paris se traduisait en autant de privations à La Chênaie, et quoique insuffisante, la compensation reculait le moment d'une ruine complète. Ainsi les rôles étaient intervertis; une jeune femme donnait des leçons à un vieillard imprévoyant.

La mort ne laissa pas au marquis le temps d'achever son œuvre. Quand il quitta ce monde, ses biens étaient en partie engagés; mais, avec du temps et de l'ordre, on pouvait espérer d'arriver à une libération complète. Pour cela, les soins de la marquise ne devaient pas suffire. La légion des créanciers se composait d'hommes

habitués aux embûches et aux raffinements de la procédure. Profitant des embarras du défunt, ils avaient su l'enlacer dans le réseau d'une exploitation savante ; ils avaient multiplié les actes, exigé des doubles titres, obtenu des substitutions, des délégations, des procurations spéciales qui formaient un ensemble de pièces aussi effrayant par le nombre que ténébreux dans les détails. Pour éclaircir la sincérité de ces droits, vérifier la validité de ces engagements, il fallait, de toute nécessité, avoir recours à un homme d'affaires. Le corps du marquis n'était pas refroidi que déjà le papier timbré pleuvait à La Chênaie. Chaque créancier cherchait à prendre les devants par des saisies-arrêts et des actes conservatoires. La panique s'en mêlant, on en vint même à des exécutions mobilières. C'était une situation intolérable.

La marquise dut prendre un parti. D'anciennes relations existaient entre les Rochemarne et les Vauxbelles, relations bienveillantes quoi-

que maintenues à la distance qui séparait autrefois la robe de l'épée. Par une sorte d'inspiration, la marquise inclina vers ce souvenir. A tout prendre, c'est plutôt aux Simonneau qu'elle aurait dû songer. Depuis quatre générations les Simonneau étaient les hommes d'affaires de la famille Rochemarne, et l'un d'eux se trouvait être leur intendant quand le marquis partit pour l'exil. Cependant la jeune veuve, obéissant à une défiance instinctive, ne se mit pas entre les mains des Simonneau. Célestin Vauxbelles venait, à cette époque, d'arriver de Paris et d'acquérir une des meilleures études d'avoué qui fussent dans l'arrondissement. La marquise entendit parler de lui comme d'un jeune homme intelligent, instruit, probe surtout; ce fut à lui qu'elle s'adressa. Il reçut des mains de la marquise le dossier de la succession et procéda sur-le-champ aux opérations préliminaires.

Dès-lors Vauxbelles devint le bras droit des hôtes de la Chênaie. Si le choix qu'avait fait la

marquise était un honneur pour lui, à cet honneur se trouvaient attachés des soins sans nombre et une grave responsabilité. Jamais liquidation n'avait présenté de tels embarras; à un obstacle vaincu succédait un obstacle nouveau. Non-seulement il y avait à satisfaire les créanciers apparents, mais de toutes parts s'élevaient des prétentions qu'il fallait discuter, des réclamations qu'il fallait débattre. Sur quelques points on transigea, sur d'autres il y eut procès. Partout il s'établit des luttes que Vauxbelles soutint avec un zèle et un dévoûment infatigable. Rien de plus décourageant que cette besogne, où le terrain semblait se refuser sous ses pas. Les pièces dont il s'armait étaient toutes l'œuvre du défunt, qui avait coutume d'apporter dans les affaires la légèreté d'un enfant et la négligence d'un grand seigneur. Souvent des titres anciens se confondaient avec des titres nouveaux, sans qu'il fût possible de fournir la preuve certaine de cette confusion et de ce double em-

ploi. D'autres fois encore, il y avait eu des paiements faits, des à-comptes donnés, des intérêts servis, sans qu'on retrouvât les traces de cette libération. Il fallait y arriver alors par des inductions habiles, par des aveux adroitement arrachés, enfin par une foule de moyens qui exigeaient autant d'adresse que de persévérance.

Ainsi comprise, la mission de Vauxbelles n'était plus celle d'un homme d'affaires. Il devenait le sauveur de cette maison, la providence de ces deux femmes. Entre les mains d'un autre, évidemment, les débris de cette fortune auraient disparu dans ce gouffre de formalités et de frais de justice, où s'engloutit le plus net du patrimoine des familles. Moins surveillées, les transactions avec les créanciers se seraient achevées d'une manière bien plus désavantageuse; moins sévèrement contrôlés, les titres auraient surgi de dessous terre. Vauxbelles engagea huit procès, et les gagna

tous : un autre eût été moins hardi ou moins heureux. Vauxbelles fit trois fois le voyage de Paris dans l'intérêt de la liquidation ; un autre eût-il poussé le zèle jusqu'à multiplier à ce point les déplacements, ou ne les eût-il pas rendus trop onéreux à sa partie? Le choix de Vauxbelles était donc pour les dames de La Chênaie un de ces secours inespérés que le ciel envoie dans un moment de détresse. Seul, il les arrachait à la misère et empêchait qu'elles ne tombassent à la charge des autres branches de la famille.

Cette circonstance explique la nature des relations qui s'établirent sur-le-champ entre Vauxbelles et les dames de Rochemarne. La marquise était faite pour apprécier ce qu'il y avait d'élevé et de délicat dans la conduite de l'homme d'affaires ; elle ne vit plus en lui qu'un ami. La distance des rangs s'effaça pour faire place à une intimité affectueuse. Les soins de la liquidation amenaient souvent Vauxbelles à La

Chênaie, soit pour y chercher quelques renseignements, soit pour y rendre compte de ce qui se passait dans les sphères de la procédure.

Chacune de ses visites était pour Célestin une occasion nouvelle de prouver son dévoùment, et pour la marquise un nouveau sujet de reconnaissance. Les rapports devenaient ainsi chaque jour plus intimes. On retenait Vauxbelles à dìner, on le gardait pendant une portión de la soirée ; ces dames y voyaient une distraction dans leur isolement, une occupation dans leur solitude. Il n'était pas jusqu'à Joblet qui ne fùt de la partie et ne devìnt l'objet de quelques attentions. Le digne serviteur se souvenait avec orgueil du temps où la présidente Vauxbelles venait rendre ses devoirs aux Rochemarne dans les salles du vieux manoir, et plus d'une fois, pendant que son jeune maìtre causait gaìment avec les châtelaines, Joblet, livré à des pensées sombres, promena mélan-

coliquement parmi les ruines ses souliers à boucles d'argent et sa queue en salsifis.

Le premier sentiment que Vauxbelles apporta dans ces rapports fut de l'amour-propre mélangé de calcul. Il regarda comme digne de lui cette médiation en faveur d'une grande famille que menaçaient des revers de fortune. La tirer d'embarras, la défendre contre ceux qui se disputaient sa dépouille, lui parut un rôle honorable et, à un certain point de vue, productif. Le dévoûment qu'il allait prodiguer, le zèle qu'il voulait y mettre devaient faire du bruit dans le pays et parer son nom de ce relief qui s'attache aux causes célèbres. Son désintéressement même ne pouvait manquer de lui profiter : ce que l'on sème en ce genre, on le recueille presque toujours en considération. Ainsi, toute vertu peut devenir matière à spéculation, et, en sondant les abîmes du cœur, que de fois on y découvre un intérêt mêlé aux plus purs sentiments ! c'est la part de l'infirmité humaine; il

faut s'y résigner. Vauxbelles n'était pas plus parfait qu'un autre, et quand le vertige des honneurs lui monta au cerveau, il le prouva bien.

Cependant, à mesure qu'il connut mieux les dames de Rochemarne, ce premier calcul fit place à un dévoûment plus vrai et plus réel. La marquise était une femme d'un mérite si grand qu'on eût vainement essayé de se dérober à l'empire qu'elle exerçait. Ce qui plaisait en elle, ce n'était pas seulement l'étendue et la variété de ses connaissances, la flexibilité et la grâce de son esprit, une organisation délicate et supérieure, c'était surtout une bonté d'ange, un calme si profond et si naturel qu'on eût pu la croire au-dessus des bruits de ce monde. La vie de cette femme n'avait été qu'un sacrifice, un combat, et rien de cette lutte ne se laissait voir sur ses traits majestueux et doux comme ceux d'une sainte. Il en résultait une séduction dont Célestin ne chercha point à se défendre.

Il se sentit attiré peu à peu par cette dignité que ne pouvait altérer la perspective de la misère, et cette sérénité que ne troublaient pas les alternatives d'une situation fort compromise. Il comprit qu'il avait rencontré une âme plus forte que le malheur, plus grande que la fortune.

Un autre sentiment se mêla bientôt à cette admiration. Gabrielle était arrivée à cet âge où les jeunes filles se transforment presque à vue d'œil. Elle avait quinze ans, Célestin vingt-cinq, Chaque fois qu'il venait de passer quelques heures à La Chênaie, il en sortait ébloui. La veille, il la traitait encore comme une enfant, et se mêlait à ses jeux de la manière la plus familière. Désormais, il se sentait retenu, et la jeune fille elle-même composait son maintien et s'observait en sa présence. Sans avoir les perfections d'un héros de roman, Célestin était un fort joli cavalier, bien pris dans sa taille, avec des cheveux d'un blond cendré et des yeux bleus qu'a-

nimait une expression charmante. Le son de sa voix, quand il en ménageait l'essor, avait quelque chose de frais et de pur qui caressait doucement l'oreille. A ces avantages il en joignait un autre bien plus grand : il était à peu près le seul homme qui vînt jeter quelque diversion dans les solitudes de La Chênaie, répandre un peu de lumière sous les voûtes sombres de ce parc. Qu'est-il besoin de plus pour faire éclore dans le cœur d'une jeune fille cette première rêverie qui le conduit dans les champs de l'idéal?

Sans le vouloir, la marquise donnait des forces à ce penchant timide encore, quoique réel. Une âme comme la sienne devait sentir vivement le prix des services que lui rendait Vaubelles, et, faute de pouvoir l'en payer autrement, elle ne ménageait pas l'expression de sa reconnaissance. C'était à chaque instant des témoignages nouveaux en faveur de son généreux défenseur, des éloges intarissables.

— Quel homme! disait-elle; quelle grandeur! quelle noblesse! Comment pourrais-je m'acquitter eenvers lui? Nous lui devons tout, ma fille. Il nous a sauvées, il nous a tirées de l'abîme. Que son nom reste gravé dans ta mémoire : c'est une dette de famille.

Ainsi parlait-elle, et Gabrielle recueillait ces paroles avec une sorte d'ivresse. Grâce à la rapidité d'imagination qui distingue les jeunes filles, elle voyait dans le lointain le dernier chapitre de ce roman et le prix naturel de tant de services. C'était sa main qui devait être la récompense de Vauxbelles, et, en s'interrogeant bien, elle ne trouvait point d'objection à élever contre ce dénouement. Tout se trouvait concilié de la sorte, et les Rochemarne s'acquittaient d'une manière digne d'eux.

Les choses en étaient là, lorsqu'un jour Célestin arriva à La Chênaie à une heure où personne ne l'y attendait. La marquise surveillait quelque travail dans le parc; Gabrielle était seule

au salon. Seuls en présence, les deux jeunes gens éprouvèrent un embarras, un malaise qu'ils ne purent vaincre. Au lieu d'engager amicalement l'entretien, comme ils avaient coutume de le faire, ils restaient silencieux, l'un vis-à-vis de l'autre, sans pouvoir trouver une parole à se dire. Cette confusion ne cessa qu'à l'arrivée de la marquise. Vauxbelles retrouva alors son sang-froid et expliqua les motifs de cette visite imprévue.

En parcourant des papiers de famille, il avait découvert les traces d'un fidéi-commis pour une somme de cinq cent mille francs en or que le marquis de Rochemarne, partant pour l'émigration, avait laissé entre les mains de son intendant Simonneau. Quelques indications de ce dépôt existaient dans le dossier, et Vauxbelles voulait s'assurer si parmi les titres de famille, relégués dans les combles du château, on ne pourrait rien trouver qui pût mettre sur la voie de cette somme :

— Cinq cent mille francs, dit-il à la marquise, ne disparaissent pas sans laisser au moins un souvenir. Le marquis ne vous a-t-il jamais parlé de cet objet, Madame ?

— Attendez, répondit la marquise, en se recueillant et faisant un appel à sa mémoire, attendez donc. Il me semble en effet qu'un jour, M. de Rochemarne chercha pendant longtemps un titre qui lui manquait.

— Un reçu du dépôt, un récépissé sans doute, dit Célestin en insistant.

— Oui, j'y suis à présent, monsieur Vauxbelles; un reçu. Vous savez avec quelle légèreté mon mari traitait les affaires d'intétrêt. Il cherchait ce reçu pour le montrer à M. Victor Simonneau; mais sans y attacher beaucoup d'importance.

— Je le reconnais là, dit Vauxbelles. Madame la marquise, ajouta-t-il, je ne sais à quoi peut nous conduire une recherche de ce titre, ni si, l'ayant trouvé, il pourra nous servir à quelque chose; mais ils ne faut pas laisser cinq cent

mille francs s'égarer ainsi sans faire cet effort. Si c'est également votre opinion, nous irons fouiller dans les archives du château. Le pis-aller c'est que nos soins soient inutiles.

— Faites à votre guise, monsieur Vauxbelles, vous savez que vous êtes souverain ici. Gabrielle, ajouta la marquise, se tournant vers sa fille, on m'attend dans le parc, j'ai quelques ordres à donner. Conduis M. Vauxbelles dans la salle aux archives, mon enfant.

A cet ordre inattendu, la jeune fille sentit la rougeur lui monter au visage, et Célestin eut beaucoup de peine à se faire une contenance. Des deux côtés, c'étaient les premiers symptômes d'un sentiment qu'ils ne s'étaient pas avoué, mais qui les gagnait à leur insu, comme le flot qui monte gagne le baigneur imprévoyant.

LE MONT SERRAT.

XVII

Les passions ne vont pas dans le monde comme dans les livres, où tout procède par coups de foudre. C'est le temps qui les crée, c'est au moyen de gradations et de nuances qu'elles acquièrent toute leur force. Le cœur est moins défendu contre une invasion lente que contre de brusques surprises. Il en est de ces sentiments comme d'un terrain d'alluvion qui semble immobile, tout en s'élevant de siècle en siècle. En apparence on est aujourd'hui ce qu'on était

hier ; rien ne semble changé, et pourtant l'imagination a fait un pas en avant ; le rêve est devenu plus cher, le lien plus étroit, l'inclination plus vive.

Les choses se passèrent ainsi pour Célestin et Gabrielle. Depuis cette scène, insignifiante en apparence, où avait éclaté leur trouble secret, il n'était point de circonstance qui n'eût servi à fortifier leur penchant. Un premier amour répand des rayons si doux qu'à sa clarté tout s'embellit et s'épure. Ce qu'il a de beau et de bon dans les couples qu'il éclaire est mis à l'instant en relief ; le reste s'efface. L'œil a des feux plus pénétrants, la voix un son plus doux : on est meilleur ; on se sent plus heureux de vivre. Il n'est pas jusqu'à cette langueur inquiète dont les sens sont pénétrés qui n'ajoute un charme à la physionomie et ne lui prête une expression touchante. On ne s'est rien dit, rien avoué, que déjà les cœurs sont complices. Un geste, un regard suffisent ; des mots seraient moins expres-

sifs. C'est une fleur que l'on effeuille, un mouvement que l'on imite, un rien : mais dans ce rien que d'éloquence ! C'est surtout une minute fugitive où les yeux se rencontrent et se confondent ; ce sont mille détails dont se compose la stratégie de l'amour et où se réfugient les âmes blessées.

Les jours, les semaines s'écoulèrent de la sorte. Pour Gabrielle, La Chênaie n'était plus aussi désert ; à chaque allée du parc se rattachait un souvenir, un vestige distinct pour elle seule. L'attendre et le voir remplissaient ses heures. Sur un tissu un peu uniforme, la passion venait de semer des arabesques enchanteresses. De son côté, Célestin s'abandonnait à cette vie de l'amour, si douce et si énervante. Il ne pouvait se mettre en route pour La Chênaie sans éprouver une émotion profonde. Les arbres du chemin étaient autant d'amis qu'il saluait au passage ; les tourelles du vieux château, au moment où elles se dégageaient du mi-

lieu de la clairière, semblaient s'associer à cette fête de son cœur et applaudir à sa venue. Aucun de ces objets ne lui était indifférent ; il avait pour tous un sourire. Il n'est rien comme les gens qui aiment pour épancher des trésors de bienveillance et d'affection ; ils ne comptent jamais et donnent en prodigues.

Cependant les premières recherches faites dans les papiers du marquis n'avaient amené d'autre résultat que celui d'éclairer Célestin et Gabrielle sur leurs sentiments secrets. C'était beaucoup pour l'amant ; ce n'était point assez pour l'homme d'affaires. Il tenait à s'assurer de ce qu'avaient pu devenir les 500,000 fr. confiés à l'intendant Simonneau, et dont on ne retrouvait plus les traces. Les vacances des tribunaux allaient arriver ; Vauxbelles résolut de les employer à une perquisition générale et minutieuse des archives de la famille. Était-ce bien le désir de retrouver un titre éventuel, et dans tous les cas frappé de prescription, qui animait le jeune

homme, et ne fallait-il pas voir là-dedans un prétexte pour se rapprocher plus souvent de La Chênaie? c'est ce qu'il est inutile d'approfondir. Vauxbelles vint tous les jours au château, cela est vrai, mais il s'enfermait seul dans les salles où le Marquis avait entassé pêle-mêle les anciens titres des Rochemarne. C'était un dépouillement ingrat, long, pénible : Vauxbelles s'en trouvait assez payé en respirant le même air que Gabrielle, en vivant sous le même toit, à quelques pas d'elle.

Ce travail durait depuis une semaine lorsque la marquise résolut de ménager une surprise à son laborieux défenseur et de l'arracher, ne fut ce que pour un jour, à ses poudreux dossiers. Il prenait congé de ces dames et allait monter à cheval, lorsque madame de Rochemarne le rappela :

— Monsieur Vauxbelles, dit-elle.

— Madame la Marquise, répondit le jeune homme en s'inclinant avec respect.

Gabrielle était accourue et regardait sa mère avec une attention inquiète.

— Pour demain vous aurez congé, poursuivit madame de Rochemarne ; la salle des archives sera mise en interdit, Monsieur de Vauxbelles.

Ce que c'est qu'une mauvaise conscience ! à ces simples mots, Célestin se crut découvert. Il se troubla et ce trouble se réflèchit sur le visage de Gabrielle. On eût dit deux coupables qui se sentaient trahis. Cependant le jeune homme, plus maître de lui, eut le sang-froid de répondre :

— Un congé, Madame la Marquise, et pourquoi ? Il est essentiel cependant d'achever cette besogne.

— N'importe, continua madame de Rochemarne avec un sourire fait pour rassurer des cœurs moins effarouchés ; dès le moment que j'ordonne, il n'y a qu'à se soumettre. Vous aurez congé, Monsieur ; c'est bien le moins après

une semaine laborieuse. Je ne veux pas que l'on m'accuse d'abuser de mes amis. Ainsi résignez-vous.

— Vous savez, madame la Marquise, que pour moi vos désirs sont des ordres, répondit Célestin, cherchant où pouvait aboutir ce discours.

Il y eut un instant de silence ; on aurait pu croire que la marquise se plaisait à prolonger l'embarras de son interlocuteur. Gabrielle s'était rapprochée de sa mère, et, appuyée sur son bras, elle essayait de pénétrer le fond de sa pensée. La marquise reprit enfin la parole.

— Voici ce que c'est, Monsieur de Vauxbelles, dit la grande dame. Il y a longtemps que nous avons formé le projet d'aller au Mont-Serrat ; c'est pour nous une petite fête de famille. Je l'ai fixée à demain ; c'est une surprise que je ménageais à Gabrielle. Voulez-vous être des nôtres ?

— Oh ! ma mère, que tu es donc parfaite !

s'écria la jeune fille, ne pouvant se contenir et se jetant dans les bras de la marquise.

— Madame, dit Vauxbelles, c'est un honneur pour moi que d'être votre cavalier. A quelle heure avez-vous fixé le départ?

— A quatre heures, répliqua la marquise, et soyez exact. La traite est longue.

— Je le sais, dit Vauxbelles; comptez sur moi, Madame, je serai ponctuel.

En disant ces mots, il partit, après avoir échangé avec Gabrielle un de ces regards qui valent mille paroles.

L'ascension du Mont-Serrat était pour les habitants de Saint-Sylvain une de ces parties de plaisir que chaque province, chaque ville savent ménager à l'humeur aventureuse de leurs habitants. Elle tenait dans l'opinion du pays la place qu'occupent dans l'esprit des voyageurs les promenades aux pics célèbres des Alpes et des Pyrénées. Du haut de ce sommet, la vue planait sur un horizon immense. Huit vallées y

prenaient leur point de départ, et en faisaient comme le centre d'un vaste réseau. Dans cette saison même, la neige occupait la plate-forme qui couronne le Mont-Serrat, et c'était un obstacle qu'affrontaient seuls les visiteurs téméraires.

Le lendemain, aux premières lueurs du jour, Célestin se trouvait aux portes de La Chênaie. Ces dames étaient debout, surveillant les préparatifs et donnant un dernier coup-d'œil aux approvisionnements de la caravane. La course devait durer tout un jour ; il fallait emporter avec soi un matériel complet, un service volant. Deux grandes mannes se faisant équilibre furent chargées sur un mulet, représentant les équipages de campagne. Quant aux dames, elles devaient monter chacune un cheval dressé à cette excursion et dont le pied connaissait jusqu'au moindre caillou de ces sentiers alpestres. Un pâtre, qui servait de guide et un valet de la

marquise, complétaient le personnel de la caravane.

Gabrielle ne s'était jamais sentie si heureuse. L'ascension du Mont-Serrat était une de ces joies dont on avait bercé son enfance, et cette joie se doublait par la présence de Célestin. La jeune fille avait revêtu un costume de cheval qui faisait ressortir sa grâce et la richesse de ses formes; un chapeau d'homme, garni d'un voile vert, ne pouvait contenir sa chevelure qui s'épanchait en longues boucles ou en bandeaux aux reflets de moire. Son œil pétillait, une satisfaction mêlée d'impatience éclatait dans son maintien, elle aspirait avec une sorte d'ivresse la brise embaumée du matin et écoutait tous les bruits qui signalent le réveil de la nature.

— Oh! ma mère! ma mère! s'écria-t-elle, le beau jour que nous allons avoir! Dieu, qu'il fait bon dehors.

Toujours calme, même dans ses plaisirs, la marquise venait de s'installer sur sa monture,

et prenant la bride des mains du guide, elle répondit :

— Eh bien, ma fille, partons, Monsieur Célestin, ajouta-t-elle en se retournant vers leur compagnon de route, nous voici sous votre sauve-garde.

Vauxbelles eut besoin de cette interpellation pour revenir à lui ; depuis quelques minutes, il demeurait comme en extase devant Gabrielle. Jamais il ne l'avait vue sous un pareil rayonnement de beauté. Cette taille, souple comme un jonc, la perfection de ces lignes où l'harmonie s'alliait à la délicatesse, la grâce des mouvements, la noblesse du port, les airs de tête à la fois élégants et fiers, tout cela le frappait comme une découverte, comme autant de trésors nouveaux. Il s'enivrait à la voir ; il se sentait à la fois entraîné et attéré par tant de charmes, heureux et triste de tant de perfections. Il se croyait le jouet d'un rêve, et craignait qu'il n'y eût au bout de ce rêve un douloureux réveil.

La caravane s'était ébranlée et cotoyait la rive droite de l'Argentine par un chemin planté de saules et de trembles. Il régnait sur la vallée un brouillard qui se prolongeait vers les cimes des monts par ondes inégales. A mesure que le soleil pénétrait cette brume, on la voyait se dissoudre, retomber sur le gazon, et suspendre à chaque tige d'herbe une perle de rosée. Gabrielle, quoique élevée aux champs avait rarement assisté à ce spectacle : aussi en jouissait-elle avec volupté. On était arrivé à la limite où, pour la première fois, la végétation change d'aspect. Aux haies d'églantier, aux tapis des prés, succédaient les noires forêts de sapins et de mélèzes, et des parfums résineux se mêlaient aux douces émanations de la vallée. Plus de chemins frayés, plus rien de ce qui accuse les soins et le travail de l'homme. Il fallait se diriger au travers des bois par des sentiers connus des seuls bûcherons. La voûte que formait cette verdure épaisse et rigide semblait impénétra-

ble à la lumière, et plus d'une fois le pied des chevaux hésita sous ces profondeurs sombres. A côté de ces colosses végétaux, on eût vainement cherché les taillis qui sont l'espoir et la parure des autres forêts : point d'arbustes autour d'eux, à peine quelques graminées, quelques plantes, comme la brise tremblante, la digitale pourprée et la menthe sauvage.

L'associant, malgré eux, à la mélancolie de cette scène, nos voyageurs gardèrent le silence pendant que dura la traversée des bois. Le terrain était inégal, rocailleux ; il fallait surveiller les pas des chevaux et les maintenir péniblement à la file les uns des autres. Célestin ne perdait pas de vue la monture de Gabrielle, que le pâtre tenait par la bride pendant que le valet guidait le cheval de la marquise. On arriva dans cette ordre jusqu'à l'issue de la forêt, où le site changea comme par magie. On eût dit un décor d'opéra, une surprise d'un grand machiniste. Cette longue étape, accomplie sous

un rideau ténébreux, avait conduit la caravane à mi-hauteur du Mont-Serrat. On avait le géant en face, on pouvait en mesurer les proportions, en admirer les cimes chenues. Du côté opposé, c'était la vallée fuyant en entonnoir et coupée par l'Argentine, semblable à un sillon d'argent. De droite et de gauche, s'élevaient d'autres chaînes de montagnes se succédant les unes aux autres comme les vagues de la mer, et se développant sur des plans successifs dont les couleurs variaient en raison de la distance. Ainsi, les tons roses des premières chaînes se fondaient peu à peu en teintes violettes pour arriver au bleu sombre qui signalait les cimes les plus éloignées.

C'était la halte du déjeûner, et la nature semblait avoir fait quelques frais pour justifier cette destination. Une source vive s'échappait en jaillissant du rocher, et, après avoir épanché ses eaux dans des conques naturelles, les versait dans un étang dont rien ne troublait

l'azur. Un bouquet d'arbousiers occupait l'un des côtés de cet étang et y répandait quelque ombre. Ce fut sur ce point que la caravane descendit. Les mannes de vivres furent déballées ; on plongea les bouteilles dans les eaux de la source et l'on mit le couvert sur un tapis de mousse. Quel théâtre pour un repas ? Les grandeurs de la création sous les yeux, le ciel pour dôme, et autour de soi un site presque sauvage ! Gabrielle ne se possédait pas ; elle se sentait moins forte en présence d'un spectacle si nouveau pour elle. Ces beautés imposantes jetaient dans son âme une surprise mêlée d'effroi, et elle se rapprochait de Célestin pour avoir un confident de ses émotions ou chercher un abri contre des terreurs involontaires. Elle sentait en elle l'invincible besoin d'épancher son cœur : un aveu semblait à chaque instant près de s'échapper de ses lèvres.

— Que la nature est grande ! disait-elle avec exaltation, et que Dieu est beau dans ses œuvres !

— Dans toutes ses œuvres, répondit Célestin, en lui adressant un regard passionné.

La jeune fille tressaillit; c'était la première fois que Vauxbelles allait aussi loin. Troublée, elle se réfugia vers sa mère, et ne put contenir un tremblement nerveux qui trahissait son émotion.

— Aurais-tu froid, Gabrielle? lui dit la marquise inquiète. Prends un châle, mon enfant; l'air est vif à ces hauteurs.

— Ne vous inquiétez pas, ma mère, répliqua-t-elle en affectant de sourire; c'est une première impression qui va passer: je me sens mieux déjà.

On déjeûna auprès de la source, puis on se remit en route. C'était la partie la plus pénible du chemin. Il fallait gravir la cime du Serrat sur des pierres polies et glissantes où le pied des chevaux ne trouvait pas toujours un appui suffisant. Le sol était semé de pierres ponces et d'obsidiennes, indices d'éruptions volcani-

ques. Par degrés, la végétation allait en s'abaissant de manière à arriver à ces mousses et à ces lichens qui en marquent l'extrême limite. A la suite des arbustes au feuillage persistant qui habitent la région des nuages, avaient paru les plantes forestières, dont la taille semblait décroître à mesure que l'on s'approchait du sommet. On quittait l'empire des corps animés pour entrer dans cette zone où disparaissent tous les symptômes de vie.

La route n'était pas sans danger : sur plus d'un point le sentier suivi par les chevaux cotoyait des abîmes, et sans l'admirable instinct de leurs montures les voyageuses auraient pu être précipitées dans ces gouffres qui les frappaient de vertige. Célestin avait mis pied à terre et suivait d'un œil inquiet les mouvements de la caravane. Enfin on arriva au pied du pic, à la limite des neiges. C'était le terme de la course ; il y aurait eu trop de péril à la pousser plus loin. Cependant, Gabrielle, des-

cendue de cheval, voulut encore faire un effort ; elle tint à honneur d'imprimer ses pas sur des glaces éternelles. Suivie de Célestin, elle gravit le pic et arriva à ce tapis de neige qui le couronnait. Cette hardiesse fut d'abord heureuse ; mais, au moment où la jeune fille se croyait sûre du succès, elle sentit le sol se dérober sous elle. Heureusement Célestin était à ses côtés : il lui tendit la main et la ramena sur un terrain plus ferme. Ce fut l'affaire d'un instant, mais il fut décisif.

— Gabrielle ! s'écria Célestin, d'une voix pleine d'angoisse.

— Mon ami, dit celle-ci, se cramponnant à lui, vous m'avez sauvée !

C'était des deux côtés une illusion : la dépression du terrain n'était pas considérable, et Gabrielle n'avait pas couru un danger réel. Cependant ce court épisode suffit pour rompre la glace sous laquelle couvaient leurs amours. La jeune fille avait serré vivement la

main de son sauveur, et cette déclaration muette eut à ses yeux la force d'un engagement.

Dès ce jour, il lui sembla qu'un pacte secret la liait à Célestin et que leurs destinées étaient confondues. Il faut si peu aux âmes pures pour se croire enchaînées.

Au retour, cette métamorphose fut si évidente que la marquise elle-même s'en aperçut. Elle comprit sa faute et songea aux moyens de la réparer.

— J'aurais dû y réfléchir plus tôt, se dit-elle ; les cœurs sont mal gardés par la solitude.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.

—

Sceaux. -- Imprimerie de E. Dépée.

1

425

425
360
785

